LA VIE SPIRITUELLE
Nº 301 — Novembre 1945

LES MYSTÈRES DE DIEU

Le Temple de Dieu

L'Office de la Dédicace qui revient plusieurs fois aux mois de novembre et de décembre est chargé d'un symbolisme multiple. Le nouveau temple de Dieu, préfiguré par le temple de Salomon est le signe du Christ, le symbole de nos âmes et de nos corps, du peuple de Dieu qui l'habite, et de l'Eglise triomphante. L'étude de Dom Gaï fera mieux comprendre et goûter les instructives splendeurs de notre liturgie.

Dieu remplit de son être l'univers entier (1). En tout temps néanmoins, l'homme lui a élevé des temples et rendu un culte extérieur. A vrai dire, il se contenta tout d'abord, en signe d'hommage et de gratitude à Dieu, d'élever simplement une pierre et de l'oindre d'huile. Un édifice, une onction : c'est déjà, on le voit, l'embryon de toutes les constructions sacrées de l'avenir et de tous les rites qui accompagneront leur dédicace au Tout-Puissant.

En ce qui concerne le peuple hébreu, il est historiquement certain que certains lieux furent spécia-

(1) Numquid non ego cœlum et terram impleo?

lement consacrés à Iahwé. Lui-même ordonna plus tard qu'on lui bâtit une maison, dont il prit possession et se réserva exclusivement l'usage, *elegi locum istum mihi in locum sacrificii* (2); les prières qu'on lui adresse là, les offrandes qu'on y présente retiennent davantage son attention et touchent plus efficacement son cœur : *oculi mei erunt aperti et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit* (3). Abel et Caïn offraient sans doute à Dieu leurs sacrifices sur une pierre quelconque des champs. Par contre, quand les eaux du déluge se sont retirées, Noé élève à Iahwé un véritable autel. Dans un cas comme dans l'autre, il est dit que leur offrande fut agréée par Dieu. On constate, par ces faits, qu'un courant sensible s'est établi, grâce à l'autel, entre le Tout-Puissant et l'humanité, entre le ciel et la terre.

En s'éveillant du sommeil pendant lequel Iahwé lui a fait en songe des promesses merveilleuses; Jacob s'écrie : *Sans nul doute, le Seigneur est en ce lieu, et moi je ne le savais point.* Saisi de frayeur, il ajoute : *Que ce lieu est redoutable! C'est bien ici la maison du Seigneur et la porte du ciel!* Paroles pleines de mystère, qui retentissent aujourd'hui presque à chaque page de l'office de la dédicace des églises. S'étant levé, Jacob prend la pierre qui lui a servi d'oreiller, la dresse pour monument, verse de l'huile sur son sommet et dit : *Cette pierre que j'ai dressée pour monument sera une maison de Dieu.* Le premier temple du vrai Dieu était fondé.

A mesure que les générations se développent, Dieu

---

(2) J'ai choisi ce lieu pour moi comme le lieu du sacrifice.

(3) Mes yeux regarderont et mes oreilles seront ouvertes à la prière de celui qui priera en ce lieu.

se rapproche du peuple qu'il s'est choisi. Il dit à Moïse : *Les fils d'Israël me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux.* Lui-même fournit le plan détaillé de ce sanctuaire. Il fixe le jour et le cérémonial de sa consécration : *Tu prendras l'huile de l'onction; tu en oindras la demeure et tout ce qu'elle renferme; tu la consacreras et elle sera sainte.* Au jour indiqué, Moïse accomplit tout, point par point. Aussitôt après la consécration, *une nuée couvre la tente de réunion, et la gloire de Iahwé remplit la demeure.* Chacun se prosternait à l'entrée de la tente... et *Iahwé parlait à Moïse face à face comme un homme parle à son ami.* Ne pourrait-on voir dans cette tente de réunion l'anticipation la plus lointaine de nos églises. *Quiconque cherchait le Seigneur,* ajoute le texte, *se rendait à la tente* : ce qui justifie, dès maintenant, ce que nous dirons des grâces spéciales attachées à la prière dans le lieu saint.

LE TEMPLE DE SALOMON

La tente de réunion n'était, toutefois, qu'un « temple portatif », qui suivait dans ses pérégrinations à travers le désert le peuple hébreu. Cinq siècles plus tard, Salomon fixe définitivement la demeure du Seigneur à Jérusalem. Il lui donne des proportions grandioses et l'enrichit d'un mobilier somptueux. Tandis que s'élève la construction, le Seigneur dit au roi : *Si tu marches selon mes lois, j'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je n'abandonnerai pas mon peuple.* Les anciens d'Israël et tous les chefs des tribus s'assemblèrent à Jérusalem pour la dédicace du temple. Se plaçant devant l'autel, Salomon étend les

bras et adresse au Seigneur une des plus belles prières qui soient sorties des lèvres humaines : *Mais est-il vrai que Dieu habite sur la terre? Le ciel et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir; combien moins cette maison que j'ai bâtie! Soyez cependant, Iahwé, mon Dieu, attentif à la prière de votre serviteur... Que vos yeux soient ouverts nuit et jour sur cette maison, sur le lieu dont vous avez dit : Là sera mon nom!... Ecoutez la supplication de votre serviteur et de votre peuple d'Israël, lorsqu'ils prieront en ce lieu; exaucez-les du lieu de votre demeure, du ciel; exaucez et pardonnez.*

Durant huit jours, les fumées de l'encens, la musique des instruments et les chants du peuple traduisent la joie commune. Vingt deux mille bœufs et cent vingt mille brebis sont ensuite offerts en sacrifice. Et c'est ainsi, note le saint Livre, *que le roi et tous les enfants d'Israël firent la dédicace de la maison de Iahwé.* Depuis lors, le peuple juif a toujours considéré comme sa suprême gloire la possession du temple du vrai Dieu. Outre les admirables exclamations d'allégresse répandues à ce sujet dans les livres de l'Ancien Testament et notamment dans les psaumes : *quam dilecta tabernacula tua!... lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* (4), le saint acharnement avec lequel ce peuple a relevé son temple, chaque fois qu'il s'est trouvé ruiné, prouve abondamment qu'il mettait là sa plus grande fierté. Le temple était vraiment le centre et, en quelque sorte, le reflet mystérieux de la vie d'Israël : resplendissant, quand le peuple était fidèle; dépouillé,

(4) Combien agréable est ta demeure!... Je me suis réjoui quand on m'a dit : nous irons à la maison du Seigneur.

et même ruiné, quand le peuple prévariquait. La servitude suivait ordinairement son péché; mais, prisonnier et loin de Jérusalem, le Juif se tournait encore vers le sanctuaire de Iahwé, assuré d'en recevoir une bénédiction. Et c'est en toute vérité que cette nation se proclamait spécialement choisie pour jouir de la présence terrestre du Dieu immense et éternel : *non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris* (5).

LA NOUVELLE MAISON DE DIEU

Ce temple magnifique, le sacerdoce et le culte que l'on y exerçait, l'autel d'airain sur lequel coulait le sang des victimes, le tabernacle qui renfermait l'arche d'alliance, le propitiatoire d'or et le saint des saints où Iahwé manifestait sa présence n'étaient cependant que la figure de nos temples chrétiens, et surtout du vrai temple de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ. La gloire de Dieu rayonnait dans le temple, le grand prêtre y recueillait les oracles divins, mais cela n'avait lieu que par intervalles, et souvent de manière symbolique. D'autre part, à proprement parler, le Seigneur n'y habitait pas personnellement. Il a fallu que le Verbe divin se fît homme et demeurât parmi les hommes, *et habitavit in nobis* (6), pour que la présence personnelle de Dieu en des lieux terrestres fût une réalité.

(5) Il n'y a pas une autre nation qui ait des dieux s'approchant d'elle comme notre Dieu qui écoute toutes nos prières.

(6) Et il a habité chez nous.

Comment s'étonner, dès lors, que le génie chrétien avec autant de zèle et peut-être avec plus d'amour encore que Salomon, ait accumulé les merveilles pour bâtir et orner ses églises? Dès les premiers siècles, on entoure la construction des édifices destinés au culte d'un cérémonial magnifique, afin de donner aux fidèles une idée exacte de leur sainteté. L'évêque en pose lui-même la première pierre et marque d'une croix l'emplacement du futur autel. La demeure du Seigneur étant achevée, il reste à la lui consacrer, à la lui dédier. La dédicace commence par des prières et des cérémonies préparatoires à la consécration elle-même : une supplication solennelle, une première purification extérieure de l'édifice, enfin la prise de possession au nom du Seigneur, par l'inscription, sur le sol intérieur des alphabets grec et latin, que suit immédiatement une seconde purification du temple. Cette fois, le pontife asperge la table d'autel, le pourtour de l'autel, les murs intérieurs et le pavé. Les rites de préparation terminés, on procède à la consécration proprement dite. Elle débute par la translation des reliques et leur déposition dans le « tombeau » de l'autel.

La tradition témoigne de l'allure triomphale qui était donnée à cette dernière cérémonie, aux époques de foi. La fête de la dédicace était une occasion d'honorer les martyrs, et la pensée se portait tout naturellement vers le séjour des bienheureux, dont l'église consacrée serait le vestibule. Le « tombeau » une fois scellé, la fonction atteint à sa plus grande solennité par les onctions de l'autel, que suivent l'onction et l'encensement des douze croix gravées sur les murs. Le monument est désormais sanctifié. L'autel, que l'on revêt des ornements et des linges convenables,

est prêt pour la célébration du saint sacrifice, qui clôt toujours la cérémonie de la dédicace, et dont l'Introït remet en mémoire aux fidèles les paroles de Jacob : *Que ce lieu est terrible! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel!*

A tous les égards, l'église est la maison de Dieu.

Maison de sainteté, avant tout. Lieu sanctifié par la divine présence et lieu de sanctification pour nos âmes. Les aspersions d'eau lustrale en ont chassé l'esprit mauvais; rien de profane ne subsiste dans cette demeure où retentira le *Trisagion* sacré, où s'immolera l'Agneau sans tâche. Elle ne cessera jamais d'être sainte, à moins qu'elle ne soit détruite entièrement. Son architecture elle-même traduit la sainteté de sa destination. Elle est ordinairement bâtie en forme de croix : *domum tuam decet sanctitudo in longitudinem dierum* (7).

Lieu de recueillement et de prière. Rappelons la promesse faite par Dieu à Salomon d'exaucer d'une façon spéciale les prières qui lui seraient adressées dans le temple : *Mes yeux seront désormais ouverts et mes oreilles attentives à la prière faite en ce lieu.* Prière individuelle ou collective, sans doute; mais notons dès maintenant que le Seigneur se trouve plus présent, en quelque sorte, dans l'assemblée des fidèles : *là où seront réunies deux ou trois personnes en mon nom, je serai au milieu d'elles.* Or, l'église n'est-elle pas le lieu proprement affecté à ces réunions, la maison de la prière commune?

Maison de Dieu par sa consécration et par la présence divine, l'église est en même temps la porte du

(7) A ta demeure convient la sainteté, tout le long des jours.

ciel par les enseignements qui s'y donnent, par les sacrements qu'on y distribue, par l'oblation solennelle du Fils de Dieu qui s'y fait constamment. Elle est aussi le vestibule du paradis par le déroulement ininterrompu de la liturgie sacrée, qui nous associe d'ores et déjà à la liturgie céleste, dont l'Apocalypse nous décrit la splendeur.

C'est l'avant-goût de cette louange collective des bienheureux qu'éprouvait saint Augustin, quand il mêlait sa voix à celles des autres fidèles : « Seigneur, s'écrie-t-il, combien de douces larmes n'ai-je pas versées, lorsque je chantais vos louanges dans l'assemblée de mes frères! ».

Les figures les plus splendides que l'Eglise propose à l'homme pour lui donner une idée du séjour céleste, elle les applique également aux temples d'ici-bas : demeure des anges, cité sainte, Jérusalem bienheureuse, vision de paix : « urbs Jerusalem beata, dicta pacis visio ». Tout ce que la nature offre de plus beau et de plus précieux : l'or, le diamant et toute la rutilante gamme des gemmes, l'Eglise en voit recouverts les murs, les places et les portes de la cité céleste « portæ nitent margaritis — plateæ et muri ejus ex auro purissimo » (Hymne de la dédicace), et elle s'ingénie à donner à ses enfants une réplique de ce merveilleux habitacle, par la magnificence de ses temples. La cathédrale médiévale surtout a été conçue et bâtie de manière à produire dans l'âme du fidèle l'impression du ciel : la représentation des mystères du Christ et de la Vierge, le cortège des saints familiers qui se déroule le long des nefs, la foule des orants et des adorants qui peuplent les chapiteaux historiés, les bas-reliefs, les vitraux et les mosaïques, les fulgurances de la lumière à travers la plus délicate

profusion de couleurs que le pinceau de l'homme ait jamais pu mêler, l'autel surélevé et vers lequel converge ce silencieux ensemble de sainteté et de beauté expriment autant que le peut sur terre l'humaine créature les ineffables splendeurs de la cité céleste.

***

Partout, au milieu des villes et des villages, sur les territoires des lointaines missions, ne cesse de s'opérer, à l'ombre des églises, la mystérieuse rencontre de Dieu et des âmes. Dans ces vraies maisons du Père, les enfants trouvent la nourriture qui leur convient. Nul n'y est étranger. Tous ceux qui font profession de la foi catholique sont des fils de la maison de Dieu : *non advenæ, sed domestici Dei* (8). Le riche y prend place à côté du pauvre, le patron à côté de l'ouvrier, la dame de qualité auprès de la villageoise. Disons même qu'en ce lieu sacré, où réside le Pauvre par excellence, le fidèle d'humble condition se sent davantage chez lui, et l'hôte du tabernacle semble lui dire : « Tu es mon frère, plus aimé que mes autres frères! »

Et tout chrétien y retrouve comme l'abrégé de sa vie. Sous ces voûtes, le baptême l'a régénéré, la confirmation l'a fortifié, la pénitence l'a réconcilié, l'Eucharistie l'a fait grandir et l'incorpore chaque jour un peu plus au Christ-Jésus. Là, le ministre de Dieu a béni son contrat conjugal, et c'est là enfin que son corps, vide de l'âme, recevra une suprême béné-

(8) Non pas des étrangers, mais les familiers de Dieu.

diction. Il y a aussi des heures solennelles, où l'église devient le centre de la joie et de la douleur nationales. Nulle part mieux que dans l'église, les manifestations collectives d'impétration ou d'action de grâces ne prennent tout leur sens.

Comment entrerons-nous dans un lieu si saint ? Quand Salomon priait le Seigneur pour le peuple d'Israël et qu'il lui demandait de l'exaucer, il supposait toujours que les suppliants seraient préalablement revenus à résipiscence : *s'ils prient dans ce lieu et se détournent de leurs péchés... si chacun, reconnaissant la plaie de son cœur, étend la main vers cette maison... exaucez-les, Seigneur!*

Si ces dispositions intimes étaient déjà requises pour les fidèles de l'Ancien Testament, quelles ne devront pas être celles des fidèles du Christ, qui se présentent devant son tabernacle? N'a-t-il pas déclaré que l'offrande faite à son autel ne lui est point agréable, si le cœur garde rancune au prochain? Par contre, l'âme qui paraît dans le temple nette et sans affection au péché, qui fait joyeusement à Dieu le don de tout ce qu'elle a, et surtout d'elle-même est assurée de toujours recueillir, sous une forme ou sous une autre, les fruits de son oraison et les bienfaits de la miséricorde divine : *suscepimus Deus misericordiam tuam in medio templi tui* (3).

« VOUS ÊTES LE TEMPLE DE DIEU »

La maison que s'est bâtie la sagesse, le sanctuaire où Dieu reçoit un culte parfait, c'est, à proprement

(9) C'est au sein de votre temple, ô Dieu, que nous avons goûté votre miséricorde.

parler, Notre Seigneur Jésus-Christ. N'a-t-il pas dit, en se désignant lui-même : *renversez ce temple et je le rebâtirai en trois jours*. Jésus est le « lieu surnaturel » où habite corporellement la plénitude de la divinité. Qui mesurera *la longueur, la largeur, la sublimité et la profondeur* de ce Temple unique, sinon celui qui l'a bâti? Saint Cyprien écrit que le Christ s'est fait la nouvelle maison de Dieu et son temple, qui remplace l'ancien. C'est sous cet aspect que l'envisage également saint Grégoire de Nazianze, quand il dit que Jésus était « Dieu et temple à la fois : Dieu par son éternité, temple par sa construction dans le temps, par sa destruction au jour fixé par le décret divin, rebâti trois jours après, et demeurant maintenant dans tous les siècles ». La liturgie confirme, ici ou là, ces vues, notamment en chantant la sainteté incomparable du Sacré-Cœur, sanctuaire de la nouvelle alliance, mise en regard de celle de l'ancien temple, « Cor sanctuarium novi... fæderis — templum vetusto sanctius ».

Jésus est le temple de Dieu par excellence. Sa grâce capitale, en se diffusant dans les membres de son corps mystique fait aussi de chacun d'eux un temple de Dieu. Et, avant tous autres, de sa divine Mère, que l'Eglise nomme « le temple du Seigneur », « le sanctuaire de l'Esprit-Saint », « templum Domini, sacrarium Spiritus Sancti », magnifiquement bâti et orné par le Père, avec la coopération du Saint-Esprit, pour devenir le digne habitacle de son Fils.

Bénéficiant de la même grâce, tout homme peut devenir le temple de Dieu. Le baptême opère la transformation de l'âme, entachée du péché d'origine, par l'effusion de l'eau et par les onctions qui la suivent. L'analogie que l'on constate entre le baptême et la

dédicace des églises est frappante. Un signe de croix sur le front de l'infidèle marquait le début de son appartenance au vrai Dieu; or, la prise de possession de l'édifice au nom du Seigneur se fait également par l'inscription de l'alphabet sur le sol, en forme de croix (en X). La préparation du baptême comporte des exorcismes, destinés à expulser le démon de l'âme du catéchumène : les aspersions d'eau lustrale sur l'édifice ont le même but. En même temps qu'elle purifie, cette eau sanctifie, et le rite de la lustration (« baptizat altare », dit l'Ordo romain) — contient l'idée de l'immersion baptismale. L'œuvre positive de sanctification est commencée. Elle se consomme par les onctions qui marquent pour le baptisé comme pour le temple, l'intervention spéciale du Saint-Esprit dans leur consécration. Notons enfin le rite de la « vestitio altaris » : l'autel, à l'instar du néophyte, est revêtu de blanc.

Mystérieusement, après le baptême, s'accomplit dans l'âme la construction et se prépare la consommation (qui sera l'habitation totale par Dieu) de l'édifice spirituel : *Dei ædificatio estis* (10), écrivait l'apôtre aux Corinthiens; et c'est la charité qui préside à ce travail, *caritas ædificat* (11). Nous venons d'indiquer l'intervention spéciale du Saint-Esprit dans la consécration du temple comme dans celle de l'âme baptisée. En effet, la charité est répandue dans le cœur du chrétien par le Saint-Esprit, qui l'habite, *caritas diffusa est... per inhabitantem Spiritum* (12). L'influence de ce divin Esprit est prépondérante ici. C'est sa présence qui fait proprement de l'âme

(10) Vous êtes l'édifice de Dieu.
(11) C'est la charité qui construit.
(12) La charité a été répandue... par l'Esprit qui nous habite.

un temple, qui crée entre elle et lui ce lien indéfinissable et pourtant si réel, source des dons, des grâces d'état, des grâces gratuites et de ce flot d'ineffable douceur, qui envahit le cœur docile à ses motions : « dulcis hospes animæ, dulce refrigerium ». Au centre du sanctuaire spirituel ainsi orné, la volonté occupe la place de l'autel, d'où s'élèvent incessamment vers le cœur divin, temple et centre de tous les cœurs, les ardents désirs, les actes d'adoration et d'amour, les hosties de souffrance, qui demeureront cachés jusqu'à la manifestation suprême. Saint Augustin va même plus loin : où est le ciel que Dieu habite? se demande-t-il; et il répond : « dans toutes les âmes saintes et justes. Tous ceux qui marchent selon la foi sont véritablement le temple de Dieu ». En tout homme qui l'aime et qui garde ses préceptes, le Christ-Jésus a promis, en effet, qu'il viendrait avec son Père, et qu'ils feraient en lui sa demeure. Celui qui aime est assuré de posséder Dieu, car *celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui.*

La constante préoccupation de l'âme chrétienne sera donc de garder en elle l'esprit d'amour, de ne pas le contrister (13), de ne pas profaner et renverser son temple. *Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous?* dit l'apôtre. Et il profère cette terrible menace : *Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira; car le temple de Dieu est saint, et ce temple, c'est vous-mêmes.*

Toute âme en état de grâce est un temple de Dieu.

(13) *Ephes.*, IV, 30.

Elle n'est cependant qu'un élément constitutif, l'une des innombrables pierres dont se compose l'Eglise, le « catholicum Dei templum », ainsi que la nomme Tertullien, et que Bossuet définit à son tour « l'assemblée des enfants de Dieu, sa cité, son temple, son sanctuaire, son tabernacle... » L'analogie entre le temple matériel et le temple spirituel persiste, mais elle doit être examinée de plus près, quand il s'agit de cet immense édifice, dont le Christ lui-même est la pierre d'angle.

Une singulière différence apparaît tout d'abord dans les assises de la construction. Tandis que le temple matériel prend racine en terre et exige que la pierre fondamentale y soit profondément enfouie, le temple spirituel est basé dans le ciel, et il exige que la pierre fondamentale soit profondément enfouie en Dieu. Saint Thomas observe que « le fondement doit être d'autant plus élevé qu'il est plus principal ». Or, qui est plus intimement établi en Dieu que le Christ-Jésus, fondement de l'Eglise? La cité spirituelle se présente donc comme un édifice dont la base est dans le ciel, au sein même de Dieu, et dont la construction s'opère vers la terre, « quia spiritaliter ædificamur, fundamentum nostrum in summo positum est », dit saint Augustin. C'est d'ailleurs ainsi que l'a vue saint Jean, *descendentem de cælo a Deo* (14), et la liturgie a retenu cette image grandiose.

De côté et d'autre de la pierre d'angle, les apôtres et les prophètes jouent le rôle de fondements secondaires. Au premier rang se place l'apôtre Pierre, en liaison directe avec le Christ. Les fidèles viennent ensuite se ranger sur cette base inébranlable. Base,

(14) Elle descendait du ciel, elle venait de Dieu.

développement et couronnement nous sont marqués de façon précise par ces textes : *Vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. C'est en lui que tout l'édifice bien ordonné s'élève, pour former un temple saint dans le Seigneur; c'est en lui que vous êtes aussi édifiés pour être, par l'Esprit-Saint, une demeure où Dieu habite. La muraille a douze pierres fondamentales sur lesquelles sont douze noms, ceux des douze apôtres de l'Agneau.*

Le Christ est donc la pierre d'angle sur laquelle s'appuie la multitude des pierres qui constituent le temple de Dieu, « l'architecture de Dieu ». Eloignées les unes des autres, éparpillées dans les diverses contrées du globe, ainsi que des cailloux dans un champ stériles, les âmes ont été rassemblées par la vertu de cet aimant divin, de ce ciment merveilleux, liant qu'est le sang du Rédempteur, lequel en a formé un tout « compact et connexe ». Tous les rachetés sont admis à constituer la cité du Dieu vivant, *accessistis... ad civitatem Dei viventis* (15), à participer avec le Christ, son fondateur aux biens qu'il leur a mérités et à l'héritage de la Jérusalem céleste. Ils ne sont pas, dans la maison de Dieu, des hôtes et des étrangers, mais les commensaux et les familiers du Fils, à la table du Père, *domestici Dei* (16).

Dieu ne bâtit pas sa maison avec n'importe quelles pierres. Il choisit d'abord les carrières d'où il les tirera. Après l'extraction des pierres fondamentales (apôtres et prophètes), la carrière d'Israël a été quasi abandonnée, du moins pour un temps indéterminé,

(15) Vous avez accès... à la cité du Dieu vivant.
(16) Les familiers de Dieu.

et le Seigneur a entrepris, si l'on peut ainsi parler, « l'exploitation de la carrière des Gentils ». Puis viendra celle des nations encore aujourd'hui païennes. Son action s'exerce sans relâche à la recherche de ces pierres, qu'il arrache aux montagnes de l'incrédulité, de l'orgueil et des autres vices.

Après l'extraction et le choix, les pierres sont purifiées par la grâce, puis employées selon les desseins du divin architecte : les unes, qu'il se contente de dégrossir, sont les âmes qui se sanctifient dans la voie commune; d'autres, sont taillées et polies, parce qu'elles doivent être plus en vue ou occuper une place plus importante. Les premières ne reçoivent que les coups des épreuves réservées à tout chrétien; les secondes sont sculptées et ciselées avec un raffinement extrême. A l'instar de Job sur son fumier, de saint Laurent sur son gril brûlant, elles sont torturées et tournées en tous sens, affligées de toutes manières, jusqu'à ce qu'elles aient atteint les dimensions et le poli nécessaires pour occuper la place que l'artiste divin leur réserve, « tunsionibus, pressuris, expoliti lapides ». Elles sont ensuite disposées à l'endroit prévu, pour y demeurer de façon immuable, pour le temps et pour l'éternité, « suis coaptantur locis... disponuntur permansuri » (Hymne de la Dédicace).

Apparemment, la pierre est perdue dans la masse, anonyme, sans action propre, mais ce n'est qu'une apparence : son poids exerce une action, si minime soit-elle, sur l'ensemble des pierres, et elle est à son tour soutenue par leur force d'attraction. Ainsi du chrétien, qui ne se sauve qu'en perdant son âme dans l'Eglise.

Dom Gaï, O. S. B.

(*A suivre.*)

L'Édification Spirituelle de la Maison de Dieu

Sermon de saint Zénon de Vérone (*)

1. — Je voudrais, frères très aimés, employer pour ainsi dire un langage triomphal et, par mes paroles de louange, doubler le faîte sacré de ce nouvel édifice (1). Mais bien qu'il soit excellent de louer ce qui appartient à Dieu, le principal n'est pas ce qui peut nous être commun avec les Gentils et les Juifs. Ceux-ci bâtiront — s'ils en ont l'autorisation (2) et s'ils le veulent — des synagogues ou des capitoles plus

---

(*) Sur saint Zénon de Vérone (+372) cf. *La Vie Spirituelle*, avril 1943, t. LXVIII, p. 325.

(1) L'Eglise dont la dédicace fournit à Zénon le sujet de son sermon s'élevait vraisemblablement à l'emplacement de San Pietro in castello, ou de Santo Stephano (sur la rive gauche de l'Adige). L'orateur donne plus loin à entendre qu'elle n'était pas la première église qui fut construite dans sa cité épiscopale.

(2) On ne connaît aucune décision impériale qui ait, avant 409, interdit la construction des synagogues. Mais contre le culte païen l'empereur Constance (351-361) avait publié au moins deux lois : « Notre volonté est qu'en tout lieu et dans toutes les villes les temples soient immédiatement fermés, que l'accès en soit interdit à tous et que la licence de pécher soit refusée aux dépravés. Nous voulons aussi que tous s'abstiennent des sacrifices ». (1er décembre 354 ou 356) ; « Nous ordonnons d'infliger la peine de mort à tous ceux pour qui il sera manifeste qu'ils coopèrent aux sacrifices ou adorent les idoles » (19 février 356). Ces mesures rigoureuses n'avaient pas été appliquées partout. L'empereur Julien les rapporte. Ses successeurs Jovien (363-364) et Valentinien Ier (364-375) se montrèrent tolérants et ne les renouvelèrent pas.

élégants; mais dans tous ces édifices-là, les architectes peuvent plaire davantage que leurs prêtres à de bons juges...

2. — Mais toutes ces constructions terrestres où manque un fidèle légitime et pieux, ni ne suffisent ni ne sont nécessaires à l'honneur de Dieu. Celui-ci l'affirme en disant : *Le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds Quelle maison me bâtirez-vous? et quel sera le lieu de mon repos? Toutes ces choses, en effet, c'est ma main qui les a faites* (3). Il dit aussi dans l'Evangile : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu réunir tes enfants comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu? Voici que votre maison vous sera laissée déserte* (4). Et encore : *Du temple il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée* (5).

Il réprouve donc ce temple si immense, si remarquable, si riche, parce qu'il n'y avait pas en lui le vrai temple (6). En effet, cet ensemble de murs n'est qu'un lieu de réunion pour les hommes.

Or, c'est le peuple fidèle qui est le temple de Dieu, suivant la parole de l'apôtre : *Vous êtes le temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en vous* (7). Et c'est vrai. Car de même qu'il convient aux idoles inanimées d'avoir des temples du même genre, au Dieu vivant c'est des temples vivants qui sont nécessaires. En effet, c'est en ceux-là seuls qu'on trouve, comme une propriété personnelle et qui ne passe point (8), la structure

---

(3) *Is.*, LXVI, 1-2.
(4) *Matth.*, XXIII, 37-38.
(5) *Matth.*, XXIV, 2; *Mc.*, XIII, 2; *Lc.* XXI, 6.
(6) *Apoc.*, XXI, 22.
(7) II *Cor.*, III, 16.
(8) Allusion aux caractères sacramentels qui sont indélébiles et qui font participer diversement au sacerdoce du Christ. A la différence de tous les Juifs ou païens qui seraient justifiés sans être baptisés, ceux qui ont reçu le baptême — et, à des degrés différents et avec des pouvoirs inégaux, ceux qui ont reçu la confirmation ou l'ordre — sont députés au culte divin (saint Thomas, IIIa, q. 63). Les auteurs qui traitent du sacerdoce général des fidèles paraissent ignorer ce témoignage de Zénon de Vérone.

des prêtres de Dieu grâce à laquelle nous avons le pas sur les Juifs, sur les Gentils et sur tous les autres.

Il y a là une gloire incomparable et vraiment digne de Dieu quand, dans l'unanimité des sentiments, dans une seule foi, avec une même dévotion, l'un recommandant l'autre, le prêtre et le temple (9) se tournent vers Dieu. Exultez donc de joie, mes frères, et à la vue de cet édifice nouveau que votre heureuse affluence a rendu trop étroit, reconnaissez que vous formez un édifice en construction (10), le fait même que ce lieu ne nous contient pas tous, nous donne à entendre que notre foi saisit Dieu. Pour que nul ne me questionne sur cette construction, je vous en dirai quelque chose en peu de mots.

3. — A l'intérieur de cet édifice, il n'y a point de mer d'airain (11), parce qu'il s'y trouve l'eau vive de sa fontaine perpétuelle (12), non pour y faire des naufragés, mais pour conduire les naufragés jusqu'à une vie suave. Il n'y a pas d'or, pas d'argent (13); car c'est dans ses martyrs que se trouve toute sa fortune. Cet édifice ne réclame pas l'éclairage des fenêtres (14), parce que le soleil éternel demeure en lui (15).

---

(9) Le prêtre (sacerdos), c'est ici l'évêque. Le temple, c'est l'église vivante, le peuple saint des fidèles : II *Cor.*, VI, 16.

(10) I *Cor.*, III, 9.

(11) I *Reg.*, VII, 23-26; II *Par.*, IV, 2-5.

(12) Allusion au baptême qui, par suite de l'appréciation que portaient les Juifs et les païens de l'empire romain sur l'eau courante et son usage religieux, a été fréquemment donné dans les rivières, les sources ou la mer, et dans des baptistères où l'on prenait soin d'avoir de l'eau qui fut encore courante. Ainsi, à Rome, au baptistère du Latran construit sous le règne de Constantin, d'un agneau d'or il tombait de l'eau dans la piscine et, tout autour de celle-ci, sept cerfs d'argent crachaient ainsi de l'eau; au fond du bassin, une bouche d'écoulement munie d'un crible. A Vérone, il devait y avoir un aménagement analogue, car Zénon parle du doux murmure de l'eau vive (*Vie Spirituelle*, 1er avril 1943, p. 329) et il donne à la piscine baptismale le nom de source.

(13) Cf. I *Reg.*, VII, 51; II *Par.*, V, 1.

(14) I *Reg.*, VI, 4.

(15) Cf. *Apoc.*, XXI, 23.

O véritable merveille! Chaque jour cet édifice se construit et chaque jour il a sa dédicace : des fleurs perpétuelles et des joyaux variés, des pierres fines et des perles ne cessent de l'orner et, parce que c'est une œuvre vivante, il n'a point de toit, que le ciel.

4. — Je dirai en outre quel salaire, quelles provisions alimentaires y sont distribuées chaque jour (16). A tous également on donne un seul pain, marqué du signe (de la croix) (17), l'eau mélangée au vin, le sel (18), du feu (19) et de l'huile (20), une tunique rude (21), un seul denier (22). Quiconque l'aura reçu de bon cœur et ne l'aura point dédaigné par la suite, mais aura persévéré dans le travail jusqu'au bout, après l'achèvement de la tour, il y demeurera et possédera des richesses inestimables.

5. — Exultez de joie, vieillards; vous êtes les fondements de cette construction. Exultez de joie, jeunes gens, vous êtes des pierres meilleures que le diamant. Exultez de joie, enfants, perles douces, et sans prix dans la tour sacrée. Exultez de joie, heureux conjoints : vous taillez des pierres précieuses qui seront un plus bel ornement que vous ne l'êtes. Exultez de joie, veuves : par la perfection de votre vertu vous adhérez à la pierre angulaire comme à un époux. Exultez de joie, vierges : votre fleur orne avec honneur toute cette magnificence. Exultez de joie, riches : ce sont des distributions fréquentes et justes qui vous ont rendu vraiment riches. Cette louange perpétuelle de l'œuvre divine (que j'évoquais)

---

(16) Aux maçons qui travaillent à la construction.

(17) Les pains d'autel portaient la marque de la croix.

(18) Le sel bénit que l'on donnait aux catéchumènes au cours des exorcismes.

(19) Allusion sans doute au cierge remis au néophyte dès après le baptême.

(20) Allusion à la chrismation qui suit le baptême.

(21) Le néophyte qui était entré nu dans la piscine baptismale (*Vie Spirituelle*, LXVIII (1943), p. 329), prenait un vêtement blanc quand il en sortait.

(22) On offrait au néophyte une pièce d'or ou d'argent (Cf. *Vie Spirituelle*, loc. cit., p. 329).

est due au soin que vous aviez de favoriser votre dignité céleste. Exultez de joie, pauvres en esprit : par vous et en vous la maison de Dieu s'est agrandie. A la fois vous êtes égaux à tous et vous dépassez toute mesure par l'importance de votre groupe, car les saints riches sont peu nombreux, vous êtes en plus grand nombre.

6. — Voilà, frères très chers, quels sont vos charismes, voilà les vertus par lesquelles se construit la Jérusalem spirituelle et qui chaque jour, par la Providence du Christ notre Dieu et Seigneur, préparent ce lieu nouveau de prière et le peuple. Voilà notre tâche magnifique. Voilà la gloire de tous les prêtres.

Ce mystère, cette construction précieuse, cette œuvre vivante destinée à Dieu s'accomplit dans la chair, mais se parachève dans l'esprit.

Dieu le Père tout-puissant nous donnera, de la même façon que nous lui rendons grâces en cette demeure terrestre, de le faire encore plus abondamment avec tous les saints dans le royaume céleste.

Traduction et notes de H. Chirat.

AUTOUR D'UN CENTENAIRE

L'appoint des nouveaux convertis

Voyez-vous mon Père, ce qui assure la vie toujours jeune et la ferveur de nos communautés, c'est l'appoint des nouveaux convertis.

Ainsi me parlait dernièrement un bon missionnaire qui avait passé 35 *ans en Chine — fondateur de quelques* 350 *chrétientés locales, père d'environ* 40.000 *adultes baptisés — et qui revenait plein de sagesse et d'expérience... et d'histoires.*

Et voici ce que j'ai souvent constaté, me disait-il encore : Lorsque je voyageais et que je passais dans les chrétientés de mes confrères, si par hasard je voyais la mission se doter de nouvelles institutions : garderies, hôpitaux, écoles, cercles de jeunes gens, de jeunes filles, etc... je pouvais dire : c'est une mission qui ne vit plus. La ferveur tombe. La foi et la pratique des chrétiens aussi. Et c'était presque toujours vrai.

— Pourquoi cela?

— C'est difficile à dire; mais c'est l'expérience qui me l'a montré. Voyez-vous, il y a une grande tentation pour le missionnaire. Lorsqu'il a beaucoup travaillé, beaucoup semé, beaucoup bataillé, il finit par avoir

au moins une communauté fervente. Alors il la chérit, il s'y donne. Et il s'y installe. Et il se dit : je vais améliorer ce que j'ai conquis, et puis « après », j'irai ailleurs. Mais hélas, il n'y a pas d'après. Parce qu'il n'y a pas d'amélioration, ou si peu. Et si peu de temps. Je parle bien entendu de l'amélioration spirituelle.

Au contraire, un missionnaire qui ne s'arrête pas, assure la vie de ses communautés. J'allais même dire que cet appoint de nouveaux convertis qu'il assure ainsi en chaque chrétienté, c'est plus important pour les anciens chrétiens, que pour les nouveaux. Ce n'est peut-être pas vrai; on ne peut pas comparer. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les chrétiens en tirent un immense bénéfice.

Des nouveaux convertis avec lesquels on vit vraiment, quel stimulant! On se sent collectivement responsable de leur conversion, de leur vie chrétienne, de leur salut. On se sent fier, comme une jeune famille est fière chaque fois qu'un petit frère ou une petite sœur vient augmenter son nombre. On reste jeune. On ne se renferme pas sur soi. A cause de tous ces nouveaux venus, on est ouvert à toutes les préoccupations humaines, et l'on désire que sa propre vie réponde aux meilleures aspirations des hommes.

Les nouveaux convertis sont le lien, ou le ciment de la communauté. Ils lui font l'honneur de lui communiquer un sentiment maternel vis-à-vis d'eux. Et ce sentiment la rend plus fervente et plus unie.

C'est pourquoi je veillais avec tant de soin à mes baptêmes d'adultes. Pour moi, c'était surtout la fête de l'Eglise locale. Comme une naissance dans une famille est une fête pour toute la famille. Et peu importe

que le bébé ne comprenne pas. Ce « foyer » de joie dans lequel il entre lui profite déjà. Ainsi les nouveaux convertis dans les communautés.

En entendant ce missionnaire, pouvais-je m'empêcher de penser à nos chrétiens de France? Les conversions des missions lointaines sont-elles « leur affaire », les réjouissent-elles... comme la prise de Strasbourg réjouissait le cœur de la France?

Et même sans aller si loin, les païens nos frères, nos compatriotes, dont les conversions sont nombreuses chaque jour, les connaissons-nous seulement? Pourquoi, me disais-je, nous cachons-nous leur conversion, leur baptême? Je me souviens d'avoir assisté il y a quelque temps à la cérémonie mensuelle de confirmation pour les adultes d'une grande ville. Ils étaient là environ cent cinquante ou deux cents qui venaient d'être baptisés. Et cela se passait à huis clos, dans une crypte, presque en silence. Personne pour les accueillir, personne pour se réjouir de leur « retour », sinon un parrain, une marraine, parce qu'il le fallait bien. Aucun cercle catholique, aucune communauté, aucune famille même pour entourer tel ou tel, aucune paroisse. Et je souffrais un peu de la joie dont nos chrétiens se privaient ainsi tous les mois...

Et je songeais encore à ce mouvement de conversion qui a secoué l'Angleterre au siècle dernier, après le retour à l'unité de Newman. C'était comme un feu qui avait pris dans l'Eglise d'Angleterre. Et aujourd'hui encore, si les catholiques anglais, malgré leur nombre relativement faible, exercent dans leur pays une réelle influence, n'est-ce pas dans la mesure où ce feu les entraîne encore et stimule leur ferveur?

APOSTOLUS.

La Spiritualité de Newman

Newman est l'un de ces génies religieux qui, par leur intense vie intérieure, ont découvert une voie originale qui entraînera les âmes de leur famille psychique. Il est donc naturel que, pour la célébration du centenaire de sa conversion, nous découvrions les lignes nettes de sa spiritualité personnelle. La chose est extrêmement difficile. Nul des newmanisants ne voudrait sacrifier l'un quelconque des émouvants *Sermons paroissiaux* de la période anglicane. Pourtant qui niera que là parfois s'étale, assez cruelle, une doctrine jansénisante?

Comment caractériserai-je la spiritualité de Newman? Vais-je croire l'évangélical Whyte : « Jusqu'à sa mort, écrit ce juge difficile, Newman est resté, comme disait Paul, sous l'empire de la loi. Le Dieu Créateur, Législateur et Juge, l'obsède plus que le Rédempteur dont le sang lave nos péchés et dont la sainteté justifie le pécheur » (1). Ou écouterai-je

(1) A. Whyte : *Newman. An appreciation in two lectures.* Londres 1901, p. 94.

Henri Bremond, cet analyste incomparable : « Tel est l'aspect général de la piété newmanienne. Ni François de Sales, ni Saint-Cyran, mais, en définitive et malgré les apparences, infiniment plus rapproché du premier que du second » (2). Bremond, comme Whyte, s'appuie trop sur les *Parochial Sermons* pour formuler son jugement, et cela explique la timidité de ses comparaisons. Pour nous, sans négliger ces œuvres émouvantes, nous estimons que l'âme de Newman transparaît mieux encore dans les œuvres catholiques du futur cardinal. Qu'on me permette de le montrer.

QU'IL FAUT ACCEPTER LA NATURE. CONTRE LES JANSÉNISTES.

C'est un cantique que, selon Newman, la contemplation de la nature fait jaillir de l'âme. La moindre beauté du monde fait vibrer les cordes du cœur, comme un archet qui déchaîne la musique la plus intense. L'*Idea of a University*, cette symphonie si nuancée, nous y introduit brusquement : « Tout ce qui est animé, inanimé, visible ou invisible, tout est bon en soi, et tout est capable de faire fleurir une beauté idéale ». Tel l'univers matériel. Tel aussi, le cosmos de notre conscience : « Il y a une beauté de notre être moral que nous nommons vertu naturelle; ainsi il y a une beauté, une perfection de la nature » (3).

---

(2) *Newman*. Bloud 1913, 6e édition, p. 272.
(3) *The Idea of a University*. Londres 1859, p. 121.

Le Recteur de l'université catholique de Dublin ne comprend pas les étroitresses apeurées des pense-petit du clergé. La culture, comme la poésie du monde, n'est pas, pour Newman, chose qu'il faille administrer au compte-gouttes tel un poison dangereux; elle est un sain breuvage. La science est un bien en soi (*Knowledge is own end*), affirme le pédagogue aux premières pages de l'*Idea*. C'est là une idée de fond chez Newman. N'est-ce pas au sortir de l'adolescence que John-Henry voulait enfermer dans sa pensée tout l'univers intellectuel, comme, un peu plus tard, la petite sainte de Lisieux dira qu'*elle prend tout* face aux jouets parmi lesquels on lui offre de choisir? Il nous a confié ce souvenir de jeunesse : « Quand j'aurai pris mes grades, je veux faire bien des choses : composer un morceau de musique pour instruments, faire des expériences de chimie, et troisièmement m'assimiler le persan » (4). Nous surprenons ici sur le vif l'âme de Newman, celle qui, fortifiée par la grâce, acceptera la nature.

Entrons dans quelques détails. La beauté du corps humain, par exemple, devant laquelle se voilent les yeux pudiques des puritains, soulève en lui une émotion esthétique et saine. L'*Idea* en parlera sans ambages : « Les dieux grecs et les demi-dieux auxquels la statuaire accorda la symétrie du corps, le front élevé, les traits réguliers, restent les types parfaits de la beauté physique » (5). Le sage Recteur traite ici de la sculpture. Mais a-t-on oublié le récit de sa croisière en Méditerranée, où le jeune ecclésiastique s'enivre de la beauté de ces rivages inondés de poésie. Un quai,

(4) *Letters and Correspondence*. 1891. T. I., p. 273.
(5) *Idea*. 122.

des débardeurs, et Newman s'enthousiasme : « Il y avait là une douzaine d'hommes d'âge divers, sveltes, offrant de beaux corps pour la plupart, et dans ce groupe, chacun avait une attitude unique... » (6).

Newman toutefois spiritualise sa vision. Dès le départ, il fut complet. Sensoriel et spirituel à la fois Il goûte les formes, les sons, les odeurs, les saveurs, mais aussi l'âme des choses. Chacun sait combien il aimait la musique. Qui ne se rappelle ce concert du soir où le violon de Newman a frémi sous l'archet, de sept heures à minuit? Certes, c'était pour faire plaisir à un vieux professeur, mais une pure corvée ne se prolonge pas cinq heures d'affilée sans qu'on puisse s'en dépêtrer cent fois. Au demeurant, l'oratorien vieillissant avouera à ses anciens et intimes amis Rogers et Church qui lui ont fait présent d'un violon : « J'ai peur de lui accorder plus de temps que je ne devrais ». Il achève l'aveu : « Je ne pourrais me consoler par la musique, d'un bout de la semaine à l'autre » (7). Mais pourquoi vouloir prouver une chose éclatante comme le jour?

Si en 1846, il a été ravi de rencontrer la figure de saint Philippe Néri et de choisir cet humaniste comme maître de sa nouvelle vie, c'est qu'il imaginait cette vie sous le signe d'une spiritualité où rien d'humain n'est rejeté. La paix des livres d'une opulente bibliothèque, l'harmonie communautaire avec des amis de choix, quel rêve qu'autorise la sainteté la plus orthodoxe! La grâce, Newman nous le dira tout à l'heure, accueille les beautés de la nature mais les transfigure en d'autres beautés plus hautes. L'amitié,

(6) *Letters and Corr.* I., 273.
(7) Ward. *Newman.* II. 75.

par exemple, les païens l'ont chantée, mais les chrétiens comme Newman l'ont réalisée, vécue :

Blessing of friends wich to my door
Unask'd, unhoped, have come... (8)

L'amitié a été pour lui une bénédiction. Nous avons tous lu et relu, dans son sermon paroissial sur la nécessité de veiller, le paragraphe émouvant où le prédicateur décrit l'attente d'un ami tendrement aimé : « Connaissez-vous la sensation d'attendre un ami, de le guetter alors qu'il tarde? ». C'est encore Newman qui écrira à Wilberforce : « Il n'y a rien au-dessus d'un vieil ami... ».

Tout aimer de la nature et de l'homme, cela suppose tout comprendre, ou du moins cela nous achemine à comprendre. Il y a là une sagesse naturelle qu'il serait sot de rejeter. Newman accueille la nature humaine et le monde. Certes, nous verrons tout à l'heure que pour ce génie religieux il y a autre chose, mais l'évocation même de ce rêve nous éclaire le fond sur lequel se dispose la spiritualité newmanienne :

> Jours sans soucis, livres, amis, relations littéraires, beaux-arts, cadeaux, correspondance avec l'étranger, revenus cossus, élégante simplicité, sentiers de gravier, pelouses, parterres, maison aux volets verts, murs avec pêchers — *hoc erat in votis* —, rien d'autre, ni couveuses, ni vignes, ni pineraies — *Persicos odi, puer, apparatus* —, ni villas, ni parcs, ni réserves; ces choses n'en valent pas le coût, elles nécessitent le fardeau de domestiques, elles brisent le plaisir. Suffiront un ou deux serviteurs fidèles qui ne bougent pas plus de place que ne le font les arbres (10).

(8) *Versous on Various Occasions*, 1868, p. 46.
(9) *Parochial Sermons*. 1868. Vol. IV. Sermon XXII : *Watching*.
(10) *Historical Sketches*. 1872. T. III, p. 62.

QUE LA NATURE NE SUFFIT PAS.
CONTRE LES NATURALISTES.

Deux excès sont possibles qui détruisent le bel équilibre de la réalité humaine : n'accepter que la nature sans se soucier de savoir si elle s'épanouira hors du climat surnaturel; se jeter de tout son poids sur la grâce pour écraser par elle et mutiler la nature. Depuis les heures anxieuses qui préparèrent sa conversion, Newman, que la mesure classique obsède, a très vite trouvé le point de suture entre la nature et la grâce, très vite rejeté les extrémistes de tous les partis.

Pour avoir connu des hommes qui de la vie se font une conception honorable et étroite, Newman a crayonné à maintes reprises le portrait du gentleman que rapetisse la médiocrité de ses désirs et de ses efforts. Détachons de l'*Idea* l'un de ces portraits.

> Tel est, dis-je, le danger qui guette une époque civilisée, tel est le péché qui la paralyse (pas inévitablement, grâce à Dieu; sinon, nous devrions délaisser l'usage des dons mêmes de Dieu), mais enfin tel est l'habituel péché de l'esprit. La conscience tend à se transformer en ce qu'on appelle le sens moral. Les impératifs du devoir deviennent une espèce de bon goût. Le péché n'est plus une offense de Dieu, mais de la nature humaine. Les moins aimables des croyants de cette religion falsifiée sont ces hommes que nous rencontrons quotidiennement chez nous... Ces hommes sont comme décorés de vertus, mais nous les jugeons orgueilleux, fiers, dédaigneux, fermés. Pourquoi? Parce qu'ils pensent et agissent comme s'il n'y avait rien de réellement objectif dans leur religion. Parce que la conscience n'est pas pour eux, comme il le faudrait, la parole du Législateur, mais le dictamen de leur propre esprit et rien d'autre. Parce qu'ils ne regardent pas au delà de leur personne et qu'ils ne

voient pas, à travers et par delà leur intelligence, le Créateur. Parce qu'ils restent engagés dans le sentiment de leur créance sur le monde, de leur dignité singulière, de leur moi étroit. Leur conscience s'est transformée en une pure vénération de leur petite personne... Leur unique souci, encore qu'ils ne l'avouent pas, est de garder un extérieur incritiquable, et de pouvoir se dire à eux-mêmes qu'ils ont fait leur devoir. Quand ils ont péché, ils éprouvent non du repentir vis-à-vis de Dieu, mais une honte, un remords, une sensation de s'être dégradés. Ils se nomment non des pécheurs, mais des sots. Ils ne sont pas humbles, mais aigris et irritables... Ils sont les victimes d'une intense contemplation de leur moi... (11).

Ce naturalisme s'appelle, dans le domaine de l'esprit, libéralisme. C'est le mal du jour, et Newman l'a défini dix ans avant sa conversion. Cardinal, à Rome même et vibrant des dernières ardeurs de sa vieillesse, il l'attaquera encore. Car ce naturalisme de la pensée commande le naturalisme de la conscience morale et de la vie quotidienne. Newman s'indigne que l'on rejette le mystère. Hé quoi! les mystères, ceux de la nature et ceux de la religion, ne sont que les grandes ombres qui accompagnent toute lumière versée sur les choses. Mais ces ombres mêmes sont lumineuses. Ainsi le *partial knowledge* du libéralisme stupéfie Newman (12). L'homme n'est pas que raison raisonnante, et la raison a ses limites: il y a des territoires où *l'exercice de la pensée, de par la nature même de l'esprit, est impuissant.*

Un marchand honnête, un artisan consciencieux, une femme douée des vertus domestiques, une

(11) *Idea.*, p. 191-193.
(12) *Parochial Sermons.* 1840; vol. II, p. 211.
(13) *Apologia.* 1913, p. 288.

famille dont l'intégrité est inattaquable, ce sont là des réussites trop lumineuses pour ne pas provoquer en nous de l'émerveillement. Mais Newman se demande si ces vertus naturelles pourront par elles seules se maintenir toujours sur les cimes où nous les voyons. Exactement, elles s'épanouirent autrefois sous le jet vital de la divine grâce. La source barrée, elles peuvent encore continuer leur floraison pendant quelque temps. Mais l'heure viendra inéluctablement où, par manque de raccord à la source, elles se sècheront et dépériront.

Les peuples baptisés connaissent déjà la déchéance du gentleman aux seules vertus naturelles. Cette déchéance du pur naturalisme est inexorable. Dans les descriptions du gentleman anglican dont Newman aime à peindre l'image en couleurs assez amusantes, je trouve cette espèce d'affiche. Le naturalisme est descendu à des terrasses bourgeoises :

> Tout le monde devrait se lever à huit heures et demie, déjeuner entre neuf et dix, puis lire le journal, prendre un nouveau repas, sortir à cheval ou en voiture, enfin dîner. Dîner ! Voilà la grande chose ! Sans dîner, on n'est pas un homme. Il faut dîner à une heure décente, parce qu'avant d'aller dormir à une heure décente, il faut avoir un peu de temps. On mangera du bœuf rôti et du pain grillé. On boira du thé et du porto. Qu'on puisse se contenter de figues et de macaroni, de raisins et de bourgogne, est pour lui invraisemblable, atroce. Témoin ce brave gentleman campagnard qui devait partir à l'étranger. On l'avait prévenu que, par suite des habitudes du Continent, il aurait des privations à endurer. Là-dessus, il se travaille l'imagination et se prépare à des cataclysmes. Finalement, il répond qu'il sait bien que..., qu'il a médité le sujet et pris une décision : il veut bien subir toutes les privations à l'étran-

ger, il n'y met que cette condition : qu'il ait chaque jour une nappe propre et un bon bifsteck (14).

L'humour de Newman est l'expression de son mépris pour cette insipide humanité. La nature humaine s'avilit, si on ne la rattache pas au surnaturel. Pour faire la vie pleine, harmonieuse, épanouie, même les magnifiques vertus naturelles si nécessaires ne suffisent pas. Il y faut le troisième ordre, celui de la charité. Le plus noble gentleman attaché aux seules vertus naturelles ne vaut pas l'humble femme joyeuse, docile à la grâce et toute pénétrée par l'amour divin. On ne brime pas les vertus naturelles, elles reçoivent au contraire de la grâce un éclat nouveau qui, tout en les laissant simples et quotidiennes, les magnifie et les rend presque surhumaines. Tel est l'état du véritable chrétien, qui surpasse indiciblement celui de l'homme naturel (15). Et Newman va nous en dire la cause.

COMMENT LA GRACE — PRÉSENCE DIVINE — TRANSFIGURE ET RECRÉE LA NATURE.

Chacun sait de quelle voix claire, où les voyelles et les consonnes ricochaient nettement comme les galets adroitement lancés sur l'eau, Newman prononçait ses sermons. Sa pensée va de même. Face aux incertitudes de la nature abandonnée à elle-même, elle articule catégoriquement la puissance de la grâce. Mais cette grâce n'est pas pour lui une abstraction, elle est une Personne, une Présence, celle de Jésus-

(14) *Present Positions of Catholics.* 1851, p. 296.
(15) *Par. Serm.* Vol. IV. 1839, p. 262.

Christ. Les textes qu'entre mille nous choisissons s'attardent tous à décrire, à chanter la joie de la divine Présence. Soit ce morceau, où l'analyse s'achève en une hymne mystique :

> Quelque relique, quelque signe du début, quelque endroit ou quelque livre, ou encore un mot, un parfum, un son les ramènent en pensée aux premières années de leur écolage, et ils voient alors, ce qu'ils ne voyaient pas en ce temps-là, que la divine Présence les accompagnait et les apaisait. Peut-être que maintenant encore ils sont incapables de discerner pleinement ce qui rendait cette période si joyeuse et si glorieuse. Ils sont pleins de sentiments tendres, affectueux à l'égard de ces commencements, mais ignorent pourquoi. Ils imaginent que ce sont ces années qu'ils désirent revivre, alors que l'attirance est cette Présence qui en ce temps-là — ils le voient maintenant — les enveloppait (16).

Voilà donc ce qui transfigure le monde, la Présence du Christ, essentielle à la grâce. La force persuasive de ces lignes si peu rhétoriciennes, si pures et si lumineuses, jaillit des expériences que Newman, comme tout chrétien réel, a éprouvées, éprouve encore. Cette grâce, dans telle expérience particulière, a conduit Newman, peut conduire tout baptisé, à cette rencontre mystique — abolition du pur logique, sentiment de la Présence — où l'on sait que profondément il n'existe que deux êtres au monde : soi-même et le Créateur, *dont l'évidence est absolue et lumineuse* (17). Newman ne se lasse pas de peindre les douceurs profondes de l'intimité avec Dieu, qui sublimise même les petites joies quotidiennes :

---

(16) *Parochial Sermons*. Vol. IV. 1839, p. 262.

(17) *Apologia*. Traduction Michelin-Delimoges (Bloud et Gay, 1939), p. 24: *of two and two only absolute and luminously self evident being, myself and my Creator.*

> Ainsi il se fait que ces années passées versent un parfum sur notre souvenir, alors qu'en ce temps-là nous ne voyions peut-être pas bien le plaisir à y cueillir. Plus simplement nous ne réalisions pas, nous ne savions pas réaliser le plaisir que nous en recevions. Nous recevions ce plaisir, parce que nous étions en présence de Dieu (18).

Mais il ne suffit pas à Newman de relever, à sa manière poétique et insinuante, les traces de la divine Présence; sa raison active et loyale le contraint à se demander le chemin qui mène de la nature à la grâce. Jamais la grâce n'est vaine. Encore faut-il y correspondre.

> Comme le rayon solaire suppose la présence du soleil dans le ciel, encore que nous ne voyions pas ce soleil; comme le coup, frappé à une porte au milieu de la nuit, suppose la présence d'un étranger; ainsi sa voix (de Dieu) au-dedans de nous, non seulement nous instruit à propos de tel point particulier, mais nécessairement élève nos esprits vers l'idée d'un Maître, d'un invisible Maître. Et à proportion que nous écoutons cette voix, que nous la suivons, non seulement nous la connaissons mieux, non seulement ses dictamens deviennent plus clairs, ses leçons plus étendues, ses principes mieux enracinés, mais encore son ton se fait plus ferme, plus impérieux, plus contraignant. Il se fait ainsi qu'à ceux qui ont plus, il est donné plus... (19).

Mais soumettre la nature à la grâce implique une ascèse, et Newman ne l'oublie pas. Il aura plutôt à se défaire, catholique, d'un reste de puritanisme. Nous ne dirons pas des *Parochial Sermons* qu'ils exagèrent l'ascèse, mais leur esprit est dur. Toutefois, ce qui persuadera toujours le plus cette âme religieuse, c'est la divinisante ressemblance avec le Christ. La

---

(18) Par. Serm. Vol. IV, p. 261.

(19) *Sermons preached on Various Occasions*. 1874, p. 65.

chose est surtout visible dans les catholiques *Discourses addressed to Mixed Congregations*, de 1849, où il réclame la pauvreté, la patience, le renoncement, pour être au Christ (20). L'ascèse fore la terre jusqu'au point d'où jaillit la source divine de la grâce. Le vrai Newman est là, qui entend bien que l'harmonie règle la nature humaine, et que la joie exulte par l'ascèse dans le cœur de l'homme. Mais cette joie n'est pas celle du monde, elle est celle, impalpable et indicible, qui, selon Paul, dépasse la sensibilité :

> La joie, s'écrie Newman, c'est la joie des chrétiens, la joie exquise des sacrifiés et des persécutés. Elle rend l'homme apaisé, serein, reconnaissant, doux, tendre, aimable, et le comble d'espérance (21).

QUE L'HUMANISME DES VERTUS NATURELLES ACHEMINE A LA VIRILITÉ CHRÉTIENNE.

La consigne de bien des spirituels du dix-septième siècle — Bérulle et Bossuet, par exemple — est que nous nous gendarmions contre la nature. Newman, malgré la teinte puritaine des *Parochial Sermons*, n'est pas de leur école.

Au demeurant, même dans les austères sermons des dimanches de Saint Mary's, il marque l'accord mélodieux de la grâce et des vertus naturelles :

> La magnanimité du chrétien, son dédain de l'argent, sa patience dans les afflictions, ses élans vers la perfection, qu'est-ce d'autre que la transfiguration des dispositions soi-disant romanesques de l'âme sous la poussée de l'Esprit-Saint? (22).

(20) *Op. cit.*, p. 94.
(21) *Op. cit.*, p. 287.
(22) *Par. Serm.* II, p. 53.

Un jour même, beaucoup plus tard, il montrera saint Paul magnifiant par la grâce les dons merveilleux de la nature (23). Renchérissant, il peindra la tendresse humaine proche du désintéressement religieux, la culture humaine proche de la noblesse morale. L'*Idea* enfin formulera cette vue newmanienne : « Je pense ici à l'aide importante que la culture intellectuelle fournit à notre effort pour sauver les victimes de la passion... On expulse les excitations des sens en introduisant les émotions de l'intelligence » (24). Mais il va de soi qu'il faut de toute nécessité passer outre et aboutir de la noblesse morale purement naturelle à la noblesse divine du chrétien. Il n'en reste pas moins que l'une prépare l'autre.

Une lettre à Miss Holmes découvre la pensée de Newman. Les petits faits de la vie quotidienne, demande Newman, « sont-ils un reflet de la réalité de l'eau-delà? ». Il répond : « Je le crois pour la musique : ces sons, bien que furtifs, sont une déchirure dans le voile tendu entre deux mondes » (25). Le monde invisible jette une clarté fragmentaire sur le monde visible, et les cœurs purs aperçoivent cette clarté sur les choses. L'*Idea* encore l'exprime sans ambages : tout cela révèle « Celui qui est le centre de toute beauté, de tout ordre, de toute perfection » (26). Pour lui, il y a longtemps qu'il a expérimenté la bienfaisance de l'émotion poétique sur les âmes ferventes : « Je sentis, pour la première fois de ma vie, que si j'habitais là, je serais un homme meilleur et plus religieux »

(23) *Serm. preached on Var. Occ.*, p. 95.
(24) *Idea*, p. 186.
(25) Ward. *Newman*. I, p. 604.
(26) *Idea*, p. 80.

(27). Il écrit cela, au cours de sa croisière en Méditerranée.

Ainsi le frappe l'action de la nature droite du côté de la grâce. Dans l'*Idea*, il reconnaît formellement que la grâce s'adapte à la nature, ce qui est une nouvelle façon plus élégante de sous-entendre que les vertus naturelles acheminent à la virilité chrétienne : « La grâce ne supplante pas la nature et jamais la nature n'est entrée en concurrence ni en conflit avec la grâce ». Ce texte est le plus fort que j'aie jamais rencontré sur ce problème essentiel.

Ainsi on accepte l'humain, mais l'on baigne cet humain dans la grâce. « Qu'est l'Eglise, envisagée sous son aspect humain, sinon une maîtrise (non une destruction) des passions? » (28). Le baptisé ne doit craindre ni la philosophie ni les sciences ni la littérature. Le mariage divin entre la nature et la grâce oblige les chrétiens cultivés à être à la fois maîtres en philosophie et temples de piété, *oracles of philosophy and shrines of devotion...*

D'UNE SPIRITUALITÉ HUMANISTE.

Toutes ces belles théories sur l'union de la nature et de la grâce, m'objectera quelqu'un, comment Newman les applique-t-il dans une simple vie quotidienne? Le Recteur de Dublin a répondu à cette question en faisant, devant la jeunesse irlandaise, le portrait du chrétien d'aujourd'hui. L'éducation, telle qu'il la concevait, devait épanouir et surnaturaliser les

(27) *Letters and Corr.* T. I, p. 349.

(28) *Essays Critical and Historical* (Longmans 1919). Vol. II, p. 442.

belles vertus naturelles qui rendent aimable la communauté humaine. Cette éducation montre au jeune baptisé « comment il doit s'accorder avec les autres, pénétrer l'état de leur esprit, leur faire connaître le sien, rayonner sur eux, les comprendre, les supporter ». Ainsi éduqué, le chrétien

> est chez lui dans toute société, il est de plain-pied avec toutes les classes; il sait quand il doit se taire et quand il doit parler; il est capable de converser et d'écouter; il sait poser une question au bon moment, recevoir une leçon quand il le faut et que lui-même n'a rien à communiquer aux autres; il est toujours prêt à rendre service, mais jamais importun. C'est un compagnon aimable, un camarade sur lequel on peut compter; il sait quand il faut être sérieux et quand il est permis de rire, et il a un tact très sûr qui l'autorise à plaisanter avec grâce et à être sérieux avec profit. Il possède la quiétude d'un esprit qui vit en lui-même au moment où il vit dans le monde, et il a des ressources de bonheur au foyer quand il ne peut sortir. Il a le don qui le sert en public et le soutient dans la solitude, don sans lequel le succès n'est que vulgaire, et grâce auquel échec et déception ont un charme (29).

Mais cette vie chrétienne qui s'insinue dans tous les actes de la journée comporte des risques. Déjà dans ses *Conférences universitaires* d'Oxford, il avait formulé cet axiome : « Celui qui est appelé à de grandes choses est prédestiné aussi aux grands périls » (30). Et celui-ci : « Le courage ne réside pas dans des calculs précis, mais dans le combat contre l'incertain » (31). L'ascèse doit nous suivre tout le long de notre itinéraire spirituel. Newman, en une phrase pleine, rappellera que c'est Jésus-Christ qui parle ainsi

---

(29) *Idea.* VII, 10.

(30) (31) *Fifteen Sermons preached before the University of Oxford.* 1872. Serm. XI : *The nature of Faith in relation in Reason.*

dans la parabole des talents : « Celui qui échoue neuf fois et réussit à la dixième est plus digne d'honneur que celui qui noue son talent dans son mouchoir » (32).

On l'entend, la spiritualité humaniste de Newman, foncièrement pareille à celle de saint François de Sales (la devise cardinalice : *Cor ad cor loquitur* n'a-t-elle pas une tournure salésienne?), n'est pas une spiritualité indolente, mais une spiritualité conquérante où vibrent à la fois l'enthousiasme, l'apostolat, l'ascèse. Ce qui la caractérise toutefois, c'est, dans l'acceptation des grandes consignes évangéliques, l'accent qu'il pose sur le joug suave et le fardeau léger, en d'autres termes sur la divine mesure qui est aussi un des plus beaux dons de la sagesse du Christ. Seul, le puritanisme de ses débuts anglicans put faire dévier Newman de la lumineuse ligne de l'équilibre. Personne n'ignore, au demeurant, que le déséquilibre, que menaçait d'infliger à cet homme extraordinairement doué une sensibilité très émotive, fut vigoureusement empêché par une soumission totale à la divine Providence. Quand il sera catholique, tout lui sera infiniment plus clair, la mesure le guidera. Il se gardera à la fois de l'ultramontanisme agressif de Ward, plus catholique que le Pape, et du libéralisme excessif de Lord Acton.

Avec la mesure, ce qui frappe dans la spiritualité newmanienne, c'est son appel à la loyauté. Jusqu'à la mort, ce génie religieux ne cessera de réclamer le réel et de se réclamer de lui. Nul n'ignore que le mot *realize* est l'un de ses maîtres mots, parce qu'il ex-

(32) *Fifteen Sermons preached before the University of Oxford.* 1872. Serm. XI : *The nature of Faith in relation in Reason.*

prime la loyauté de ses démarches. Quand il se met à rédiger les pages entraînantes de ses *Historical Sketches*, il déclare sa volonté de faire vrai en décrivant la vie des saints. Il déteste le jeu de l'imagination dans ce travail essentiel. Les commentaires faciles des hagiographes autour des actes du saint le blessent. Les documents, voilà ce qui seul l'aide à voir se dérouler la vie de ses amis canonisés. Il veut les faits nûment et sans glose (33). L'*Apologia*, ce chef-d'œuvre d'autobiographie, énoncera le principe qui l'anime : *l'honnêteté est la meilleure des politiques*. Et faut-il parler de la loyauté comme forme de charité? Newman avait horreur de la charité verbale. La philanthropie lui était odieuse, parce qu'irréelle : « Que signifie aimer, sinon être bien disposé à l'égard de tous, être prêt à les secourir, et nous conduire réellement et toujours envers tous comme l'exige l'amitié? ». Nulle défaite morbide du sentiment, mais un don volontaire de sa propre personne à l'amour de Dieu, puis, comme un éventail qui s'ouvre, un épanouissement de ce don sur les hommes : délicatesse, indulgence, pardon, amitié profonde avec des âmes choisies, voilà ce qui s'appelle la loyale charité, dont la philanthropie, toujours sèche et parfois cruelle, est la caricature (34).

DE LA SAINTETÉ.

A peine d'être un simulacre, la spiritualité doit nous engager sur la route de la sainteté. Celle de

(33) *Historical Sketches*. Vol. II, p. 117 ss.
(34) *Par. Serm.* Vol. II (1840), p. 54, 55.

Newman n'y manque pas. Mais déjà nous pressentons l'idéal qu'une telle spiritualité haussera à nos regards. Devant les étudiants de son université de Dublin, Newman expose la leçon qu'il a reçue des Pères :

> Ils n'ont pas sacrifié leurs dons naturels, mais s'en sont servi pour la gloire du Donateur... Face à l'éclat de la divine grâce, ils ne les ont pas mis à l'ombre, mais ils les ont transfigurés dans cette lumière. Ils sont versés en connaissances humaines... Ils ont purifié, sanctifié, exalté ces puissances de la nature humaine, et ils sont plus éloquents, plus poètes, plus profonds, plus intelligents, pour la bonne raison qu'ils sont plus saints (35).

Ce texte est de 1857. Newman est catholique depuis douze ans. Dans son *Saint-Chrysostom* du *Rambler* de 1859, il redouble à propos de ce Père grec :

> Je parle de l'esprit bienveillant et de l'attitude naturelle avec lesquels il regarde toutes choses en ce merveilleux univers. Quoique possédé du feu de la divine charité, il n'a pas perdu une fibre ni négligé une vibration de l'ensemble compliqué des affections et des impressions humaines (36).

Il est étonnant, après de telles affirmations décisives, de l'entendre si mal discuter son cas personnel. Embarrassante confession, en effet, et à vrai dire, encore plus embarrassée :

> Je ne suis pas taillé pour être un saint, c'est triste à dire. Les saints ne sont pas des hommes de lettres, ils n'aiment pas les classiques, ils n'écrivent pas des histoires. Je suis peut-être à une bonne moyenne dans mon genre, mais mon genre n'est pas le grand genre (37).

---

(35) *Sermons preached on Various Occasions*. 1857. p. 92, 93.
(36) *Hist. Sketch*. II, 284.
(37) Ward. *Life of... Newman*. T. II, p. 230.

Mais ces brèves dépressions furent toujours suivies d'un plus gros effort vers la maîtrise des saints. L'oratorien se calomnie et calomnie son genre, quand il se voit loin de la sainteté. Ce genre, c'est celui aussi de saint François de Sales et de saint Thomas More.

Mais cette sainteté a un cachet plus humain, plus aimable. Ce qui fait peur aux esprits outranciers et pour tout dire jansénisants. La spiritualité de Newman réclame la beauté de la sainteté, celle qu'il a vue chez les Pères du IVe siècle :

> Demandons à Dieu de nous donner toute grâce. D'abord sans doute la vertu solide et essentielle, mais aussi cette beauté de la sainteté qui consiste en des sentiments de vive tendresse pour Notre-Seigneur et qui ajoute à une âme chrétienne ce que la beauté extérieure ajoute au mérite d'un homme. Avant tout, la vertu et la foi, mais aussi une fleur de grâce et de jeunesse (38).

Pour être plus humaine, plus abordable, la sainteté de Newman n'en vit pas moins dans le monde divin invisible. Nul comme le curé de Saint Mary's n'a décrit *The invistble World* avec cette vivacité qui nous le rend presque tangible.

> Que votre gloire, dit sa prière, éclate comme au printemps les feuilles et les fleurs... Toutes ces beautés nous parlent du ciel, mais elles ne sont pas le ciel. Rayons réfractés de votre lumière, miettes de votre festin, nous attendons avec impatience la catastrophe finale qui doit les réduire en cendres. Nous sommes tout résignés à les perdre, avec elles tombera le voile qui nous couvre l'invisible (39).

---

(38) *Par. Sermons.* Vol. VII (1891), p. 134.

(39) *Parochial Sermons.* Vol. 1840. Serm. 3 : *The invisible World.*

L'invisible, où la spiritualité newmanienne veut que nous abritions notre désir de sainteté et que nous sachions lire nos voies providentielles, Newman l'humanise en quelque sorte en le peuplant de la communauté des anges et des saints.

> De quelque côté que nous regardions, tout nous rappelle ces êtres gracieux et saints... A chaque souffle d'air, à chaque rayonnement de lumière et de chaleur, devant toute perspective de beauté, nous frôlons les franges, nous voyons s'agiter la robe de ceux qui contemplent Dieu face à face (40).

Mais, mieux encore que ces travaux littéraires qui trahissent toujours un peu l'âme religieuse de l'auteur, il y a la simple prière qui constitue son testament :

> Je me remets à l'intercession de la très aimée Vierge Marie, de saint Joseph, de saint Philippe mon père — père d'un indigne fils —, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Jean-Baptiste, de saint Henri, de saint Athanase, de saint Grégoire de Naziance, de saint Chrysostome et de saint Ambroise (41).

EN PRIÈRE AVEC NEWMAN.

Telle est la spiritualité de John-Henry Newman.

Mais pour s'insinuer dans cette spiritualité et en épouser le rythme, la lecture du schème ne suffit pas. Il faut savoir prier avec Newman :

---

(40) *Op. cit.* Vol. II, 1840. Serm. 29 : *The powers of nature.*
(41) *Meditations and Devotions.* 1893, p. 608.

O Dieu, accordez-moi, dans ma propre personnalité, le bienfait de la grâce merveilleuse que recèle l'Incarnation.

Donnez-moi, dans ma propre personne, ce qu'en Jésus vous avez donné à ma nature...

Retirez-moi de la langueur, de l'irritabilité, de la sensibilité maladive, de l'inhabileté, de l'anarchie dans lesquelles gît mon âme, et remplissez-la de votre plénitude.

Soufflez sur moi, afin que vivent les ossements inertes. Soufflez sur moi de ce Souffle qui infuse l'énergie et allume la ferveur (42).

Francis HERMANS.

Bruxelles, le 4 août 1945,
fête de Saint Dominique.

(42) *Méditations et prières*. Trad. Marie-Agnès Pératé. Lecoffre 1906, p. 295.

Newman et Renan

Si Renan et Newman n'ont rien d'essentiel à dire sur ce qu'on a nommé le problème de la connaissance, en revanche, le problème du changement les a sans cesse retenus. Et, ici, il convient de rappeler ce croisement mystérieux de leurs deux voies, en octobre 1845. C'est en ce mois d'automne que chacun d'eux a fixé son destin.

Si Renan, à vingt-deux ans. quitte le séminaire, qui est pour lui le symbole de l'antique foi, c'est parce que le devenir, c'est-à-dire le changement continu de la Vérité et de l'Etre a pris à ses yeux la valeur d'un axiome. Ce devenir de la vérité ne peut se concilier avec le dogme. Ce sera au dogme de céder. Rappelons-nous toujours ces affirmations si nettes du disciple français de Hegel : « La critique littéraire, disait-il, n'est plus que l'exposé des diverses formes de la beauté, c'est-à-dire des manières dont les différentes familles de l'humanité ont résolu le problème esthétique. La philosophie n'est que le tableau des solutions proposées pour résoudre le problème philosophique. La théologie ne doit plus être que l'histoire des efforts spontanés pour résoudre le problème divin. L'histoire, en effet, est la forme nécessaire de la science de tout ce qui est soumis aux lois de la vie changeante et successive... Le grand progrès de la critique a été de substituer la catégorie à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité ». Pour Hegel, l'histoire universelle n'est que la réalisation de l'esprit dans le temps. Elle

est dès lors analogue à la révélation; elle est cette révélation même.

En ce même mois d'octobre 1845, Newman, dans la quarante-cinquième année de son âge, après dix années de réflexion, de doute et de contrôle, quitte l'Eglise anglicane et demande à être accepté dans l'Eglise catholique romaine. Il publie les motifs de sa conversion. L'Eglise romaine lui est apparue comme l'image fidèle de l'Eglise antique. Toutefois elle n'en est pas la copie littérale, bien au contraire : elle a enrichi son dogme, elle a modifié sa discipline. On aperçoit donc dans son histoire l'union du changement et de l'identité, ou plutôt on y comprend la nécessité d'un accidentel pour préserver une identité profonde. Certaines formules du dogme sont inédites : ainsi la consubstantialité du Concile de Nicée, la transubstantiation de Trente, l'infaillibilité définie au Vatican, mais ces innovations de forme étaient indispensables pour exclure des erreurs inattendues et maintenir le fonds de la foi. Le développement, c'est en somme la vie de la vérité. Car, à travers le temps, la vérité vit. Ce n'est point qu'elle change en elle-même. Mais l'esprit de l'homme la pénètre davantage sous l'excitation des circonstances et des besoins. Et la traduction qu'il en donne dans ses formulaires est semblable à un bel arbre qui grandit selon son type et qui laisse apparaître des branches et des frondaisons nouvelles. Les motifs qui attiraient Newman vers Rome étaient en quelque sens analogues à ceux qui en détournaient Renan. Ici le devenir était un argument qui écartait à jamais. Là le développement était une raison qui parlait à la conscience et faisait de la conversion un devoir.

S'il en est ainsi, nous devons reconnaître que sous des mots apparentés Renan et Newman logeaient des pensées toutes différentes.

Mais, quel est le principe de ces différences? Il réside dans la conception du changement, ou plutôt dans la manière dont on entend le rapport de Dieu à l'univers changeant.

Renan a conçu le changement comme un changement indéfini et éternel, qui n'est pas autre chose que la vie divine

elle-même. Dieu n'est pas au principe de ce changement, Dieu n'est pas à son terme : c'est ce devenir universel qui est Dieu.

Newman, au contraire, suppose que le changement, quand il est ce qu'il doit être, affecte l'accident et non pas l'essence : il déplace l'attribut, mais il laisse le sujet intact : il résulte en définitive de la puissance d'un germe, qui, pour rester identique à lui-même à travers le temps, est obligé de varier, de multiplier et de perfectionner ses organes et ses manifestations.

Maintenant, suivons les conséquences de ces vues dans l'interprétation de l'Eglise.

Pour Renan, l'Eglise catholique, soit lorsqu'elle était le peuple d'Israël, soit après Jésus, a subi une métamorphose perpétuelle : *in novas mutata formas*; et l'histoire doit faire paraître ce devenir, devenir vraiment divin par ailleurs, et dans lequel l'idéal s'affirme grâce à des êtres privilégiés et prophétiques qui aident Dieu à s'engendrer d'âge en âge.

Pour Newman, l'Eglise catholique est semblable à une plante dont le germe est Jésus-Christ, et qui déploie ce germe dans l'espace du temps : c'est une semence qui a été préparée et plantée par le Créateur. Ainsi, on peut toujours comparer les époques de l'Eglise les unes aux autres : on verra qu'elles sont équivalentes.

La différence de ces deux conceptions tient en définitive à ce que, dans un cas, Dieu est assimilé à l'histoire : il est le divin mouvement du monde, il est la croissance de l'humanité. Dans l'autre cas, l'histoire, réalité changeante, traduit une Vérité supérieure qui subsiste toute entière en elle-même. Cette Vérité jugera l'histoire lorsque celle-ci s'abîmera devant elle. Mais, déjà, l'idée de cette Vérité permet aux hommes de porter sur les événements et les développements un verdict qui sépare le vrai du faux et le bien du mal.

***

Ne serait-il pas possible d'étendre encore notre horizon? L'opposition de Renan et de Newman ne révèle-t-elle pas un

autre débat, plus intime encore, et qui fait le partage des grandes philosophies de cette époque?

Comment se représenter l'Absolu? Comment concevoir la réalité première. Faut-il se la figurer sur le modèle d'une personne capable de connaître, de vouloir, ou d'aimer? Faut-il l'imaginer comme un immense abîme sans conscience et dans lequel toute conscience viendra s'évanouir?

Au XIXe siècle, la pensée européenne a été de nouveau troublée par ce problème. Et, on peut dire qu'elle a hésité entre deux solutions.

Il ne pouvait être question, en Occident, d'admettre l'irréalité absolue du monde, comme avait fait l'Inde antique en affirmant l'écoulement de l'être et son inconsistance. Sans doute, cette forme de pensée a souvent inspiré les philosophies occidentales, mais c'est une tentation à laquelle elles ont toujours échappé pour le fond, à cause de la consistance que la science occidentale donnait à la personne. Renan et Newman sont, parmi les modernes, ceux qui par tempérament étaient peut-être les plus portés à admettre l'irréalité du monde : mais, jamais ils ne poussèrent cette pensée jusqu'au bout (1).

Le monde est réel; l'esprit est réel; mais en quel sens le sont-ils? La difficulté tient à ce que je trouve en moi deux types de réalité opposés, et que, ne pouvant les retenir tous les deux ensemble, et pour ainsi parler à un même niveau, il faut que je les subordonne l'un à l'autre.

Je trouve d'abord cette réalité que j'appelle le moi et qui ne se distingue pas de mon être. Je suis. Je suis je. Je suis moi. Qu'est-ce à dire sinon que mon existence a ce caractère de se réfléchir et d'être toujours donnée à elle-même? C'est

(1) Newman avait écrit : « La vie est comme un rêve, aussi détachée, aussi différente de notre réelle existence d'esprit immortel que le rêve diffère de l'état de veille. Rêve sérieux certes, puisqu'il dénoue la crise de notre salut, mais enfin, en soi ce n'est là qu'une ombre sans substance... L'âme régénérée s'enferme dans la communion des saints et des anges, sa vie est cachée en Dieu avec le Christ et du haut de la cour de Dieu, elle regarde le présent monde comme ferait un spectateur d'une représentation de parade, actif par instant, lorsque son devoir l'appelle à participer au spectacle ».

par quoi je m'élève infiniment au-dessus de toute la nature, qui ne se connaît pas. L'univers peut m'engloutir, mais il ne sait pas qu'il me tue. Cette connaissance que j'ai de mon être lui donne une valeur qu'aucune immensité, qu'aucune éternité, qu'aucune beauté inconscientes, fussent-elles infinies, ne peuvent égaler.

L'autre type d'être que je trouve aussi en moi-même, c'est celui de ces principes premiers qui règlent ma pensée et mon vouloir. On peut appeler ces règles de bien des noms : lorsqu'elles se rapportent à la pratique, on les englobe généralement sous le nom commun de devoir. Si elles ressortissent à la pensée, on les appellera raison. Si enfin on s'efforce de les ramener à une unité absolue, on parlera d'idéal. Mais vous devinez quelle est la différence qui oppose ces modes de l'être à ceux que nous avons considérés? L'idéal a le genre d'être propre aux axiomes de la mathématique. Il ne se connaît pas. Il oblige sans discerner.

Nous savons assez que l'esprit humain n'aime pas tenir à la fois des vérités opposées. Dans ce cas présent d'ailleurs, on ne saurait affirmer ces deux vérités de la même manière et, pour assurer leur équilibre, il faut nécessairement faire céder l'une devant l'autre. Quelle est celle qui cédera? Faudra-t-il subordonner le moi à la raison, la conscience à l'idéal, l'être personnel à l'être impersonnel? Faudra-t-il affirmer que la raison, la conscience, l'idéal, quand ils sont portés à l'absolu, sont la raison et la conscience d'un Etre qui se connaît lui-même, qui se veut lui-même, qui s'aime lui-même éternellementl, et qui est donc capable de connaître, de vouloir et d'aimer?

Nous sommes en mesure désormais de comprendre le conflit qui allait agiter notre époque, plus que toute autre, car, plus que toute autre, elle avait développé, par la science, la raison, et par l'appel lancé aux consciences, le sentiment de l'existence individuelle.

Pour les uns, c'est cette existence individuelle et personnelle qui est une forme inférieure et provisoire. Le moi doit se dissoudre dans la pensée. Et la forme la plus parfaite de

l'Etre, celle que nous appelons Dieu n'est point consciente d'elle-même. Par conséquent, ce qui représente l'être absolu, ce sont les plus hautes abstractions : l'idéal, la pensée, l'esprit, si nous parlons le langage de la spéculation; la matière, l'énergie, l'humanité, si nous préférons nous tenir plus près du palpable. Hegel parlait cette première langue. Marx, son disciple, s'exprimera plus volontiers dans la seconde.

Pour les autres, au contraire, les qualités générales, fussent-elles les plus hautes, comme la pensée, la raison, l'idéal, comme la justice, la sagesse, la bonté, etc... sont des « attributs » qui ne peuvent subsister dans le vide éternel sans appartenir à un sujet. Nous le remarquons dans notre vie intime : il n'y a pas de pensée détachée de mon moi : il n'y a pas « de la pensée » : il y a des « je pense ». Et, ce qui se fait voir dans l'être créé, doit se retrouver dans l'être absolu : en Dieu, ce qui est en quelque sorte premier, c'est le sujet (qu'il soit un ou plusieurs); Dieu est libre; Dieu connaît, Dieu veut, Dieu aime (2).

La différence de ces deux conceptions qui, sur bien des points, paraissent parallèles, éclate surtout, lorsqu'il s'agit d'interpréter la mort.

Dans le premier cas, la mort consacre l'irréalité du moi. Elle fait cesser ce monstrueux scandale de la conscience personnelle, qui est cause de tout désordre et de toute souffrance. Après ma mort, je ne suis plus : ou plutôt la seule réalité qui subsiste de ce que j'étais, c'est ce que ma pensée

(2) Et c'est pourquoi nous ne pouvons croire à l'humanité dans le même sens que les disciples d'A. Comte ou de K. Marx. Car l'humanité ne sera jamais pour un chrétien une sorte de sur-être dans lequel les personnes viendraient se confondre. Sur la terre, l'humanité est le nom général et abstrait donné à l'ensemble des hommes : c'est un être de raison et qui n'existe pas en dehors des consciences particulières. Au ciel, l'humanité régénérée sera l'Eglise triomphante : alors, apparaîtra dans la gloire ce qui est déjà mystérieusement présent dans le temps : la communion des saints unis au Christ, que saint Paul représente comme un immense corps « mystique » dont le Christ serait la tête. Dans ces perspectives chrétiennes, jamais on ne voit que l'abstraction soit réalisée et comme adorée. La société n'est jamais que la communion des personnes.

a pu ajouter à la pensée, ce que ma vie a pu donner à la vie, ce que mon effort a pu livrer à l'humanité.

Dans le second cas, la mort assure la plénitude du moi. Elle fait cesser cette mystérieuse absence de Dieu qui, de caché qu'il était, se laisse voir à découvert. Elle retire cet écran constitué par la matière qui m'empêchait d'être pleinement moi-même et d'être capable de jouir de Dieu. A ce moment de la mort, ma vie se dédouble : tout ce qui a été semé dans le temps continue d'agir parmi les hommes, et ce qui a été semé dans l'absolu, à savoir les actes d'amour et de sacrifice, donne à mon être nouveau sa taille éternelle.

***

Les considérations précédentes permettent de déterminer une différence capitale entre un penseur du type newmanien et un penseur du type renanien.

Chez Renan et ceux de son école ou de son type, la conscience est finalement sacrifiée à l'esprit. Elle n'est qu'une étincelle entre deux néants. D'où, cet effort, pour réinterpréter le christianisme en insistant sur l'idéal qu'il apportait à l'homme mais en laissant toujours de côté, comme si c'était des fables ou des paraboles, les devoirs rigoureux, les espérances précises, l'annonce du jugement final et toute cette vie personnelle et éternelle que la raison avait parfois pressentie, mais que Jésus annonçait, enseignait et révélait avec une autorité incomparable.

Chez Newman et chez les penseurs de cette famille, c'est la personne qui demeure le foyer de tout. Et rien n'a d'existence, si ce n'est en elle. Le monde est le théâtre d'un dialogue entre les personnes humaines et l'être infini qui les tire à chaque moment du néant, qui ne se retire en apparence que pour leur donner comme de l'espace pour aller à lui. Et, de ce point de vue, le christianisme est au centre de l'histoire universelle. C'est cette religion qui a souligné en traits de lumière et de feu la valeur de la personne : c'est elle qui a révélé aux hommes qu'ils avaient chacun une âme

plus précieuse que l'univers. Et sa présence dans le monde maintient cet enseignement. Partout où elle s'affaiblit, où elle paraît se retirer, la croyance en la personne s'efface dans une même mesure.

C'est une des raisons pour lesquelles l'histoire de cette religion, dans sa préparation lointaine et dans son établissement décisif, ne peut se comparer ni à une métamorphose perpétuelle semblable à celle des rêves, ni à une évolution nécessaire comme celle que nous présente le monde matériel, ni à une dialectique, c'est-à-dire à un enchaînement logique de termes déduits l'un de l'autre : toutes ces hypothèses seraient possibles dans un univers où l'absolu ne serait qu'une pensée sans conscience. car, dans ce cas, l'histoire pourrait toujours n'être à la rigueur que le rêve logique de ce dieu fatal.

Admettons au contraire que l'être de Dieu soit analogue à celui de nos personnes, bien qu'infiniment plus élevé, alors l'histoire du christianisme ne peut se concevoir comme une suite de hasards. Ce Dieu suprême ne peut pas ne pas y être secrètement intéressé, puisque c'est là, et là seulement, que sont fournis aux hommes les moyens de le connaître sans corruption et de l'aimer sans relâche. Au reste, en examinant avec plus de soin l'histoire du christianisme dans toute sa suite, on s'aperçoit qu'elle n'est pas très différente de celle de chaque personne humaine : elle a un commencement, une vocation, elle a des crises, des arrêts, des élans, des progrès, une maturation : elle aura sa consommation, et la présence du Christ incarné dans cette histoire lui donne déjà le caractère de l'éternité. Cette ressemblance de notre histoire singulière avec l'histoire de l'Eglise, avait déjà frappé saint Augustin, ce Père de l'Eglise ancienne auquel Newman a souvent été comparé.

JEAN GUITTON.

Un Pélerinage newmanien

Il y aura cette année cent ans, le 9 octobre dans la soirée, que John Henry Newman était reçu dans l'Eglise catholique, à Littlemore, où il s'était retiré après avoir démissionné de sa cure anglicane de saint Mary's, Oxford. Cette date sera l'occasion de manifestations commémoratives. Déjà, cet été, du 18 au 25 août, un congrès d'études a réuni à Beaumont College, près de Windsor, plusieurs centaines de « Newmaniens » de Grande-Bretagne, des dominions et de tous les pays d'Europe et d'Amérique susceptibles en ce moment d'envoyer des délégués.

L'objet de ce congrès n'intéresse pas directement *La Vie Spirituelle*, puisqu'il était consacré à l'étude du philosophe et du théologien, plus qu'à celle de l'homme de prière et de foi. Nous dirons seulement qu'il rassembla la plupart des esprits les plus éminents que l'Eglise catholique en Angleterre, aujourd'hui, compte parmi ses membres. Leur réunion affirmait assez éloquemment tout ce que doit le catholicisme anglo-saxon au mouvement d'Oxford et à l'évolution qu'il subit, dans le sillage du fellow d'Oriel, du « vicar » de saint Mary's dont une passionnante odyssée spirituelle devait faire le fondateur de l'oratoire anglais et finalement le premier cardinal choisi par Léon XIII, comme celui-ci le soulignait avec une légitime fierté. Des ecclésiastiques tels que le Révérend F. H. Davis, vice-recteur d'Os-

cott, le Très Révérend Père Martin d'Arcy s. j., Master de Campion Hall, Oxford, depuis peu Provincial des Jésuites anglais, Mgr Knox, lui-même avant sa conversion fellow de Trinity College où Newman fut étudiant, des laïcs comme Mr. T. S. Gregory, aujourd'hui directeur de la Dublin Review, mais lui aussi converti (en 1935 il était encore pasteur méthodiste), Mr. Douglas Woodruff, directeur du Tablet, le professeur Nigel Abercrombie, ou le professeur Reilly (venu d'Amérique, où l'influence de Newman reste plus vivace que nulle part ailleurs), avant même d'exposer l'œuvre de Newman et son actualité en tout domaine, attestaient par leur seule présence sa toujours vivante fécondité. Toutefois, la personnalité de Newman ne fut abordée que par deux études. Dans l'une, du Révérend Père Henry Tristram, de l'oratoire, le Newman des dernières années était évoqué avec une piété toute filiale, servie par l'érudition et la critique les plus scrupuleuses. L'autre, d'un anglican, le chanoine Ollard, de la chapelle royale de saint George's Windsor, rappelait certaines de ses plus anciennes amitiés oxoniennes. L'une comme l'autre mettait en évidence ce fait que Newman, avant d'être un des plus vivifiants inspirateurs de la pensée chrétienne moderne, donna l'exemple quotidien d'une sainteté non moins inspiratrice (peut-être un jour pourrons-nous le dire sans autre périphrase un « saint »? beaucoup le pensent).

C'est ce Newman agissant en chrétien, fidèle à la lumière divine, plus encore que le penseur méditant à sa clarté, que célébrera l'oratoire de Birmingham, le 9 octobre, et toute la Grande-Bretagne catholique avec lui. Une messe pontificale y sera célébrée par l'archevêque de Westminster, en présence de la hiérarchie catholique, dans l'église élevée à la mémoire de celui dont l'esprit n'a pas quitté ce séjour qui lui devint si cher, après qu'il se fut arraché à Oxford qu'il avait cru ne devoir jamais quitter.

Envoyé par l'oratoire français porter à l'oratoire anglais l'hommage de ses frères en saint Philippe, qui ne se sentent guère moins eux aussi les fils de Newman par la pensée et la prière, je crois satisfaire à l'intérêt religieux des lecteurs

de *La Vie Spirituelle* en leur relatant brièvement le pèlerinage dont cette mission me fournit l'occasion.

Quelques belles journées d'été à Oxford (1) m'ont permis tout d'abord d'y revoir les lieux que sa personne a empreints d'un charme nouveau dont ils seront désormais inséparables. Oxford, hélas, depuis une génération, n'est plus tout à fait cette cité uniquement consacrée à la religion et à l'étude qu'il connut et qu'il aima. Un faubourg industriel y a amené une population préoccupée de réalités plus terre à terre. Sauf les dimanches qui ont gardé leur recueillement d'autrefois, High Street et S. Gile's sont aussi affairées aujourd'hui que des rues londoniennes. Mais qu'on passe sous la voûte d'un collège, et l'atmosphère que Newman connut se retrouve, dans le cadre inchangé de la vie quotidienne. Voici le vaste quadrangle dénudé de Christ Church, avec le souvenir de Pusey; au bord de la Cherwell, la tour de Magdalen, et son parc où les daims paissent entre des fleurs éclatantes, sur les grands lawns auprès des eaux furtives. Voici le jardin, plus féerique encore, de New College, dans l'enceinte de la vieille muraille, près de la chapelle et du hall peut-être les plus grandioses de cette cité où chaque maison est un joyau. Et saint John's, dont l'exquise Renaissance semble nous ramener au bord de notre Loire. Mais plus que ces bâtiments et que leurs enclos justement célèbres, deux maisons au charme plus discret attirent et retiennent le fidèle de Newman.

C'est avant tout l'étroite enceinte d'Oriel. On quitte l'enfilade majestueuse des cours de Christ Church, on traverse une rue obscure et l'on se trouve dans un quadrangle très simple, sans autre ornement que ses fenêtres ouvragées, la curieuse loggia de son porche, et, bien entendu, ce lierre auquel Newman enviait son attachement aux pierres bien-aimées. Voici la chapelle où il pria pour les étudiants en qui, phénomène insolite chez un « don » de son temps, il

(1) Retrouvée intacte après cette guerre qui a meurtri si durement, avec Londres, Birmingham et les autres cités industrielles.

ne voyait pas seulement des esprits mais des âmes. Le common-room fut témoin de ses entretiens avec Whately et plus tard avec Froude, après cette réception, pour lui bouleversante, que Keble et les autres fellows lui avaient faite dans la même pièce, sans doute à peu près telle aujourd'hui qu'elle était alors. Il n'y a qu'à suivre Oriel lane et l'on est à saint Mary's. On passe sous cette statue de la Vierge qui évoquerait pour Newman les premiers hommages de ses années anglicanes. Nous sommes dans la nef où « une voix d'argent » prononça ces *Parochial and plain sermons* dont le principal Shairp pouvait dire qu'ils sont peut-être les plus beaux poèmes de la prose anglaise, et en même temps qu'ils ont ineffaçablement touché plus d'âmes qu'aucun discours véhément de convertisseur de foules.

Quittant la tombe de cet Adam de Brome, fondateur d'Oriel et bienfaiteur de l'église de la Vierge, que Newman, jusqu'à la fin, n'oublierait jamais dans ses prières, nous sortons du côté de la Radcliffe Camera. Quelques pas encore, et nous entrons dans la tranquillité provinciale de cette vaste demi-impasse formée par Broad Street. Voici Trinity College, plus fidèle au souvenir de Newman qui fut son élève qu'Oriel qui le compta parmi ses maîtres. Après l'une des plus resserrées entre les cours et les bâtisses d'Oxford, c'est sans doute la plus aérée, avec ses bâtiments gracieux, disposés librement au bord d'un vaste espace capricieusement ombragé. Dans le réfectoire où Newman revint comme Honorary Fellow, peu avant de recevoir la pourpre romaine, son second portrait par Ouless, si merveilleusement illuminé, attire aussitôt le regard, à gauche, au fond, près de la table haute, du côté de la fenêtre. Tout auprès est cette chapelle, exceptionnellement classique, et qui, à cause de cela, lui avait toujours été chère. C'est un de ces lieux anglicans dont la figure aimée ne le quitterait plus, avec les moindres associations de ses souvenirs presque enfantins, comme cette première fois qu'il y communia et où il déchira son gant dans sa hâte pour l'enlever en s'agenouillant à la sainte table.

Et toutefois, plus que tout cela, plus qu'aucune de ces tours dont s'enchantait son ombre fragile, Charles Re-

ding (2), à les contempler dans la nuit silencieuse, plus que ces saules de Christ Church Meadow ou de Magdalen, qu'il entourait de ses bras avant de devoir les quitter pour toujours, Newman reste pour nous attaché à un autre site oxonien. De celui-ci, comme me le disait l'ami qui m'y avait conduit par le bord de l'Isis, par le chemin que Newman lui-même emprunta tant de fois, le charme est purement spirituel : il n'y a rien à y voir, sinon une église de campagne sans caractère et une rangée de cottages qui ne se distinguent que par leur nudité. Cet endroit, c'est Littlemore. Littlemore où il passa dans l'étude et la prière se nourrissant l'une l'autre ces années où, nous a-t-il dit, en tant qu'anglican il se sentait sur son lit de mort.

Dans l'église (aujourd'hui très « anglo-catholique », avec la lampe qui brûle devant le tabernacle), une plaque, sur le mur de la nef, du côté de l'évangile, rappelle le mémoire de Mrs Newman, née Jemima Fourdrinier, qui posa la première pierre de l'église édifiée par son fils. Mrs Newman en effet, et ses deux filles aînées, Harriet et Jemima (Mary n'était plus quand son frère acquit, avec la cure de saint Mary's, la desserte de Littlemore) s'était beaucoup intéressée à cette église et à ses paroissiens; longtemps après, son souvenir leur était sensible, Newman l'a noté avec émotion. C'est dans cette petite chaire, tout à côté, qu'il prononça son dernier sermon anglican, le sermon sur la séparation des amis. Une tradition controuvée raconte qu'en descendant il aurait jeté son hood, qu'il ne devait plus porter sur la grille de communion. Tous pleuraient... Une trentaine d'années plus tard, un bonhomme passant le long du petit cimetière qui enveloppe l'église vit un vieillard presque pauvrement vêtu, appuyé sur la barrière, et qui à son tour pleurait. Il n'avait jamais vu ce visage maintenant creusé par l'épreuve, ce grand nez aquilin, ces lèvres inconsciemment serrées, ce regard d'une insupportable lumière. Mais

(2) On se rappelle que Charles Reding est le principal personnage de « Loss and gain ». Si peu qu'il ressemble à Newman, celui-ci lui a prêté maint[e] expérience personnelle.

il n'hésita pas un instant et quelques minutes plus tard, tout le village se répétait la nouvelle stupéfiante : « Le Docteur Newman est de retour... ».

Nous refermons cette barrière, la même peut-être où il s'appuya, nous tournons à droite et nous arrivons bientôt à une longue maison basse. Une plaque rappelle que ce lieu fut celui de sa retraite, où mûrirent lentement un acte et un livre : sa conversion, l'Essai sur le développement... « Ne vous laissez pas prendre au souvenir des années passées; ne dites pas vrai ce que vous désirez être tel, et ne vous faites pas une idole de vos préjugés les plus chers. Le temps est court, l'éternité est longue : *Nunc dimittis servum tuum Domine, secundum verbum tuum in pace, quia viderunt oculi mei salutare tuum.*

Il est beau que cet endroit soit resté exactement dans l'humilité et l'effacement que Newman y avait cherchés. De bons passionistes, hélas, projettent d'y édifier une somptueuse église (je songe à Lisieux et je crains...).

Après l'étape de Maryvale, le vallon discret que lui-même baptisa ainsi, miraculeusement oublié par la grande ville débordante qui l'enserre et rejoint le beau parc d'Oscot, voici maintenant Birmingham. Le faubourg d'Edgbastor, malgré le bus, est si tranquille encore, sous la verdure ! De longs bâtiments de briques où s'enchasse l'église, petite basilique aux marbres rares, dont les tons chauds chatoient délicatement sous l'or des mosaïques, dans la lumière ambrée qui tombe de la coupole. Sous le cloître, la plaque avec les mots qu'il avait choisis et qu'il défend en souriant contre une interprétation sceptique : « Ex umbris et imaginibus ad veritatem ».

Au premier étage, face à la chapelle où il allait se recueillir devant le saint-sacrement, presque en face de la bibliothèque qui garde, à la place même où il les avait posés, les in-quarto patristiques venus de Littlemore en passant par Maryvale, une chambre, un cabinet de travail exigu sur lequel une demi-cloison prend encore l'espace d'un oratoire minuscule. Sur ce bureau, dans cette pièce, tout

reste comme il le quitta, sa dernière journée remplie, pour s'aliter et mourir en quelques heures, tel son cher saint Philippe. Sur la table, guère plus grande qu'un pupitre d'écolier, on a simplement posé le manuscrit du « Songe de Gerontius » (ou plutôt les manuscrits, car ils sont trois : le brouillon, la copie de sa main, avec quelques corrections, et le manuscrit de la partition, de la main d'Elgar). L'écritoire est là avec les plumes d'oie dont il se servait toujours. Sur une étagère, les livres de référence qu'on garde à portée de la main (le bréviaire et la Bible voisinent avec l'annuaire de la pairie et un manuel de médecine). Un petit tableau de saint Georges du Vélabre, son titre cardinalice, est resté sur la pile de papiers où il l'avait posé. Au mur, une carte découpée dans un journal pour suivre l'expédition de Gordon est toujours épinglée, voisinant avec les tarifs postaux de 1890. Au-dessus, une très belle photographie de saint Mary's, à peine jaunie. Les rayonnages qui garnissent les murs ne contiennent guère que des livres qui lui avaient été offerts en hommage. Sa bibliothèque s'était toujours confondue avec celle de la maison, laquelle, je le répète, est à deux pas. Mais Bremond, introduit naguère ici, tel un bourdon dans une ruche, n'y prit pas garde, conclut que Newman ne lisait pas et construisit là-dessus tout un chapitre de son livre...

Derrière la cloison se trouvait primitivement une sorte d'alcôve. Newman une fois cardinal retira son lit qui fut installé dans une pièce voisine (c'est là qu'il mourut). Ayant ainsi débarrassé ce racoin, il en fit son oratoire privé. Nulle part, la pauvreté volontaire où il vécut ne frappe autant que dans cette peu banale chapelle cardinalice. L'autel, tout à fait liturgique d'ailleurs, avec son antependium et ses quatre chandeliers entre lesquels sont des reliquaires, n'est qu'une planche. En guise de retable, un petit portrait de saint Philippe Néri et une grande image, fort quelconque, de saint François de Sales. Une série d'autres images, plus populaires encore, tapissent la demi-cloison de ce côté; elles relatent la vie du saint pour qui sa dévotion était grande. Du même côté, une vierge de plâtre présentant

l'enfant sur son bras. A droite, le détail le plus émouvant : une série de photographies, tous ceux, parents ou amis, qu'il évoquait au memento des morts.

Devant le prie-Dieu où il faisait son action de grâce, le seul objet un peu luxueux : la faldistorium timbré de ses armes, les trois cœurs et la fasce vivrée sur champ d'or. Il me semble qu'il faut avoir médité dans cette pièce d'un tel dénuement, avoir célébré la messe dans cette chapelle dont des petites sœurs des pauvres auraient peine à se contenter, pour comprendre tout le sens de l'ascension de Newman. Du fauteuil inconfortable où il passait la plus grande partie de ses journées, il pouvait voir par la fenêtre la rencontre de deux des rues les plus tranquilles d'Edgbaston. Dans l'une d'elles, à quelques pas, vers le moment où Léon XIII songeait à faire de Newman un cardinal, un autre John Henry mettait la dernière main à une œuvre singulièrement attachante, discrète révélatrice d'une autre évolution spirituelle. Celle-ci l'avait amené à son terme au point de départ de Newman. Tel le héros de son livre, il ressentait tout l'attrait du catholicisme, sous la forme précise où Newman l'avait fait sien, le catholicisme de saint Philippe, aussi humain que la Renaissance où il fleurit, aussi austère et surnaturel que les hauts lieux bénédictins et les catacombes romaines où il plonge ses racines. Mais pas plus que John Inglesant, Shorthouse ne se sentait le cœur d'oublier la musique de la Bible anglaise, d'échapper à la séduction d'Oxford, et de quitter pour ne plus y revenir les nefs de ces grandes cathédrales, celle de Gloucester, par exemple, parfumée du souvenir de George Herbert venant y chanter l'Evensong. Nul comme Shorthouse, dans sa peinture de Nicholas Ferrar et de sa maison quasi-monastique de Little Gidding n'a su évoquer le charme de la *pietas anglicana*... Nul, sinon Newman lui-même, traduisant avec amour les « Preces privatæ » de l'évêque Lancelot Andrewes, dont des bribes reviendraient parmi ses propres phrases jusque dans ses dernières méditations. Ce vieil esprit d'Oxford, « patristique et littéraire », que Manning méprisait si haut, peut-être parce qu'il s'y sentait trop étranger, lui mieux que

quiconque l'avait respiré. Mais les Pères l'avaient conduit au delà de tout humanisme, au delà de tout rêve doré à la Coventry Patmore. Pas à pas, la lumière saluée, implorée dans « Lead, kindly Light » s'était faite insensiblement exigeante. Mais jamais il n'avait péché contre la lumière, jamais il n'avait tenu aux dons de Dieu plus qu'à Dieu lui-même. Et Dieu l'avait conduit à tout quitter finalement pour être finalement avec lui, « sous les pieds de vos élus, Seigneur » comme Andrewes lui avait appris à dire.

Jusqu'où ce détachement dut s'étendre, pour le mesurer il faudra lire, comme tout le monde le pourra bientôt, certain cahier intime. Newman y a noté jour après jour l'écrasement de son œuvre dans l'Eglise, comme il avait assisté une première fois à l'écroulement de l'édifice élevé en dehors d'elle. Si « l'Apologia » émeut jusqu'aux larmes par le récit de ce premier échec, que dire des pages où Newman incompris et rejeté de ceux auxquels il était venu comme de ceux qu'il avait quittés nous livre l'intime de son âme ? « Un second livre de Job! » me disait le Père qui m'avait apporté le mince volume.

Cependant, la tristesse que Newman confiait à ce cahier n'était pas celle de sa vie brisée, mais celle de l'œuvre nécessaire et interrompue, tristesse d'autant plus profonde que le souverain détenteur de l'autorité dont des subordonnés incapables avaient longtemps mésusé pourrait offrir une réparation éclatante à l'offense personnelle, mais non plus rétablir l'œuvre détruite. Dans ces mêmes années où l'incompréhension des hommes d'Eglise n'avait fait qu'épurer la joyeuse sérénité de son adhésion à cette Eglise elle-même enfin découverte, son seul souci personnel était celui d'une purification plus rigoureuse encore. Dieu même, par un seul rayon de sa face, portant l'âme que la terre abandonne à l'incandescente pureté qui lui permettra de le voir et de vivre, tel est le thème du « Songe de Gerontius ». Tel est aussi le dernier mot de la mystique newmanienne, s'il en est une.

La musique frémissante et sublimement apaisée d'Elgar, entendue sous ce toit, près de cette chambre, semble l'écho

immédiat de l'harmonie éveillée dans la grande âme de Newman par l'appel angélique :

> Farewell, but not for ever brother dear,
> Be brave and patient on thy bed of sorrow;
> Swiftly shall pass thy night of trial here,
> And I will come and wake thee on the morrow.

Et voici enfin Rednal, à quelques lieues de Birmingham; le cimetière oratorien à mi-hauteur entre un petit bois de sapins et une belle prairie enclose de haies touffues. Trois rangées de tombes toutes pareilles. La deuxième croix du dernier rang porte sur son nimbe le nom d'Ambrose saint John. Sur le bras, celui de John Henry, Cardinal Newman. Dominant l'enclos presque invisible, la maison où tant de fois Newman vint à pied à travers la campagne, pour y trouver la solitude et le silence. Plus tard il y conduisait lui-même sa voiture. Il passait là une journée de travail ou de retraite, attendant d'y rester pour le repos suprême. La banlieue a envahi les prés d'alentour. Des guinguettes sont venues se loger jusqu'à l'entrée de la propriété. Mais celle-ci demeure comme une oasis de paix et de fraîcheur. Au-dessus du sopha où il s'asseyait, la miniature de Froude enfant est encore là où lui-même l'avait suspendue, et sur le manteau de la cheminée les gravures d'Oxford. Dans la bibliothèque, voici son édition de Walter Scott fatiguée par de nombreuses lectures, et auprès Jane Austin qu'il affectionnait tout particulièrement. Ce petit volume, dans sa mauvaise reliure, c'est son propre exemplaire de « Lyra apostolica ». Il y a écrit de sa main son nom et celui d'Oriel, avec la date 1839. Et ce gros livre est le volume des « Mille et une Nuits » où s'excitèrent ces imaginations enfantines, « intimations of immortality », que lui-même nous a narrées aux premières pages de « l'Apologia ». Quant au carnet d'écolier où il fit le curieux dessin catholique dont il parle quelques lignes plus loin, il est toujours dans son cabinet d'Edgbaston.

Rentré à l'Oratoire, j'y achève ce pèlerinage dans la vaste bibliothèque déjà sombre. Les grandes éditions bénédictines

sont toutes là, elles aussi, où il les a mises. A mon tour, j'ai feuilleté chaque volume. Voici le saint Grégoire que Pusey lui offrit, et le saint Athanase qui fut à Bossuet avant d'être le sien. Il n'est pas seulement leur héritier. Dans cette icône spirituelle où toutes les générations des Pères viennent se rejoindre comme d'éternels contemporains, il semble avoir déjà pris sa place. « In medio Ecclesiæ aperuit os ejus, Et implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectus. Jucunditatem et exsultationem thesaurizavit super eum ».

Louis Bouyer, *de l'Oratoire.*

CHRONIQUES

La vie religieuse dans un camp de déportées

Je suis partie en Allemagne convaincue que nous pourrions, comme à Fresnes ou à Romainville, conserver des livres et que nous aurions tout de même de temps en temps la visite d'un aumônier allemand. Il venait bien à Fresnes! Hélas dès notre arrivée à Ravensbruck j'ai compris... C'était = Défense à Dieu d'entrer! Avant de pénétrer dans les blocs, nous passions à la douche et à la « vêture »; nos geôliers s'employaient à nous prendre tout ce que nous apportions de France (livres, vêtements, nourriture). J'avais dans ma valise : missel, bréviaire, deux bibles, un nouveau Testament et d'autres livres. La valise me fut si rapidement « soufflée » que je n'ai pas eu le temps de dire « ouf », encore moins de réclamer quoi que ce soit. Une amie, protestante pieuse, demanda sa Bible, on la déchira devant elle! Par bonheur j'avais dans un autre paquet un petit manuel du chrétien contenant l'ordinaire de la messe, vêpres, complies, tout le Nouveau Testament, les psaumes et l'Imitation. De l'or en barre! Je réussissais à le « passer », parce qu'il

était de petit format. J'arrive avec mon trésor au bloc 15, pour la quarantaine.

Les quatre cents femmes parties de Paris six jours auparavant s'y trouvaient bien tassées mais il y a eu pire ensuite. Après les premiers jours « d'installation », mon entourage immédiat sut très vite que j'avais un « Manuel » et il circula à longueur de journées. En cachette, car c'était défendu d'avoir des bouquins et surtout de caractère religieux. Mes compagnes (pas toutes bien sûr) lisaient un court passage d'Ecriture. A ce moment-là, c'était l'Imitation qui avait le plus de succès.

Le soir nous nous retrouvions une dizaine, tassées sur une paillasse, nous lisions ensemble un texte et nous discutions, puis nous faisions une courte prière. Dans nos journées de quarantaine, la conversation s'est élargie bien des fois, et debout, assises, couchées, sûrement tassées, nous touchions les grands problèmes moraux, sociaux, humains quoi. C'était très chic et vivant, il y avait des femmes de différents milieux et ça discutait dur, mais à mi-voix. Tout cela en plus de « conférences » ou « causeries » organisées pour l'ensemble du bloc afin de nous faire passer ces journées sans travail où nous devions rester calmes et quasi silencieuses. Pour le dimanche, les « petits groupes du manuel » s'élargirent et en plusieurs « paroisses », la messe était dite (1), en union avec l'Eglise et la France. C'était très recueilli et très émouvant. Mimi, une Jéciste, traduisait du latin les magnifiques prières de l'ordinaire de la messe.

(1) Bien entendu, il n'y avait pas de prêtre, donc pas de messe, mais le texte de la messe était lu à haute voix et même dialoguée. La prière des déportés rejoignait ainsi de son mieux la grande prière de l'Eglise.

En plus de ces « manifestations du culte », il y avait pas mal de chapelets récités soit en particulier, soit en groupe (petits groupes toujours). A mon avis, on le récitait trop vite, sans énoncer les mystères et cela le rendait lassant pour l'entourage. Notre quarantaine au bloc 15 ne fut pas rigoureuse et ne dura que du 23 avril à la mi-mai. L'effectif du transport fut partagé en trois blocs les 26, 27 et 31. J'emportais le manuel au 26 et adieu notre « repos » de quarantaine, les corvées commencèrent tout de suite, pour certaines du moins et j'en étais. La fatigue se fit vite sentir. Il ne fut plus question, au moins régulièrement, de causeries du soir, mais le manuel circulait toujours, il passait même dans les autres blocs. Je me souviens de l'émotion de Danielle quand elle reconnut l'édition exacte dont se servait sa maman. Les autres « transports » avaient bien camouflé, eux aussi ce qu'ils avaient pu, un missel complet, et plusieurs « manuels du prisonnier ». La communauté chrétienne s'élargissait et mettait ses richesses en commun. Les « paroisses » déménagées se regroupèrent comme elles purent et la messe du dimanche fut encore entendue régulièrement. Les « groupes du soir » découvrirent très vite des chics filles, jécistes, jocistes et jacistes (pas nombreuses, mais si ardentes), si amoureuses du Christ et qui aimaient tant à parler de Lui.

Malgré la fatigue, les « anciennes » demandèrent un moment de prière ou de réflexion en commun. Alors en fin de semaine, le samedi soir ou le dimanche, à n'importe quelle heure, où nous pouvions, dans les lavabos, sur le sable noir au coin d'un bloc, assises ou debout avec le manuel, nous reprîmes nos entretiens. Pas tout à fait sous la même forme qu'au bloc 15. L'une de nous lisait à haute voix un texte court,

Evangile ou Imitation et chacune (à la manière des groupes d'Oxford) disait tout haut et rapidement, pour la communauté, ce qu'elle en pensait dans le fond de son cœur. C'était simple direct et Dieu était avec nous « en Esprit et en Vérité ». Oui en vérité, car nous savions que nous ne valions rien par nous mêmes et nous lui demandions sa grâce, surtout son amour, sa charité. Tout cela ne durait pas longtemps, un quart d'heure, vingt minutes, nous ne voulions pas nous faire remarquer (les groupes étaient toujours suspects à la police) et, autre raison majeure, il y avait toujours une compagne qui se trouvait mal, qu'il fallait asseoir, soutenir ou emporter à sa paillasse.

Nous avons pu nous rencontrer ainsi plusieurs fois en mai; quel soutien moral c'était pour les participantes, cela vous regonflait pour la semaine et facilitait beaucoup l'oraison. Une compagne m'a dit à son retour : « tu ne peux savoir ce que ces « moments de prières communes » me servirent par la suite ». Et moi donc, le bon Dieu savait bien où il me conduisait, vers quel plus grand dénuement et Il voulait me laisser un souvenir tout récent de sa « douce présence ». Nous avons pu aussi « dire » une messe avec participation très élargie, pour une compagne morte au *Revier*. Elle récitait chaque jour une prière de sa composition à la Sainte Trinité. Une amie la récita pour nous toutes. C'était très beau et bouleversant « d'amour abandonné ».

A fin mai et en union avec toute l'Eglise, nous célébrâmes la sainte Vierge. Dehors, un soir, le ciel était presque accueillant, nous dîmes une dizaine de chapelet médité et chantâmes un cantique. Nous étions ravies.

Hélas! ça ne devait pas durer. Dans les mêmes jours, grand branle-bas pour mon convoi. Visites et revisites. Enfin annonce d'un « transport de travail ». J'étais choisie parmi les « aptes ». Et un certain soir, début juin, il a fallu, très vite dire au revoir à celles qui restaient, que nous aimions, et leur laisser les précieuses choses que nous avions pu passer clandestinement, le petit manuel y compris. Cette fois nous devions nous présenter aux douches sans rien autre chose qu'un mouchoir et quelques objets de toilette. Nous entrions plus avant dans la pauvreté. Cela n'a pas empêché Jacqueline de me dire, avec toute sa foi si vivante : « Pars, ma chérie, dans la *joie de ton Seigneur* ». J'ai pleuré, mais plus tard dans les moments de détresse intérieure, j'ai entendu bien des fois cette voix de ma compagne et elle m'a fait retrouver la douceur de la Croix.

En attendant nous retrouvions le wagon à bestiaux et nous arrivions dans notre nouveau camp relativement assez vite. Pas assez vite cependant pour les malheureuses à qui on avait arraché une ou plusieurs dents juste avant de partir de Ravensbruck et qui souffrirent pendant tout le trajet sans aucun soulagement. N'est-ce pas ma petite Colette?

Et nous sommes passées à minuit devant votre petite Eglise silencieuse d'Holleischen, mon Dieu. Vous y habitiez et pendant plus de onze mois nous avons dû vous dire bonjour de loin, mais vous saviez déjà, en ce premier soir, que nous pourrions passer, malgré toutes les distances et défenses, de si bons moments ensemble. Le pauvre corps défaillait de sommeil pendant ces affreuses nuits à l'usine mais l'âme et le cœur étaient tout de même, avec votre

grâce, encore plus forts et avec vos saints quand même nous avons tenu de bonnes conversations.

Oui nous avons travaillé pendant de longues semaines de jour, puis de longues semaines de nuit. Nous avons fait des munitions et malgré notre intention bien arrêtée de « saboter », nous avons beaucoup souffert. Nous avons souffert jusqu'au désespoir. Nous ne pouvions plus, en fait de prière, que lancer des S. O. S. et vers un ciel que nous sentions vide. Heureusement nos amis les saints, les doux et courageux saints de France, nous ont aidées à sortir de notre « mouise » spirituelle. Nous n'avions plus de livres pour nous aider à prier, mais nous nous sommes servies de tout pour « retrouver » Dieu : le ciel si beau dans les Sudètes, les sapins, le soleil qui fait étinceler les gouttes de rosée, et petit à petit nous nous sommes remises à la prière en commun. Un petit groupe (une dizaine) se réunissait de temps en temps, avant l'appel, nous disions une dizaine de chapelet et nous faisions ensemble quelques réflexions sur la messe généralement. Ça a duré juillet et août. Nous avions préparé le 15 août avec ferveur, par une neuvaine plus suivie. Puis nous avons pensé au 8 septembre. Mes compagnes ont dit un chapelet dans le bloc, il paraît que c'était bien. J'étais au cachot, et en fameuse rogne... Quand j'en suis sortie, c'était pour un « kommando » plus dur, mais c'était là que j'ai passé mes meilleurs moments avec le Seigneur. C'était là qu'il m'a fait comprendre sa richesse et son amour à Lui. Et je me suis fait mendiante de son amour, pour moi et pour toutes mes compagnes. Malgré la vie d'enfer que nous menions, j'étais « *dans la joie de mon Seigneur* ».

Puis nous avons harcelé Notre-Dame de la Merci,

nous voulions absolument être libérées de quelque manière pour sa fête le 24 septembre. Miracle, nous avons reçu, juste pour cette date, des chapelets, plusieurs « ordinaire de la messe » (avec propre de la messe du Saint-Sacrement) et diverses prières, un seul petit missel plus complet avec évangiles et épîtres des principales fêtes de l'année, enfin un évangile de saint Luc. Tout cela nous venait des prisonniers de guerre français qui travaillaient dans la même usine. Pas dans les mêmes ateliers, mais, « ô zélés souris et posteu », malgré vos « bons soins », c'est arrivé jusqu'à nous et malgré toutes vos savantes et fréquentes fouilles, ces précieux petits livres (pas tous) nous sont restés jusqu'à la fin de la captivité. Et pour la première fois à Holleischen, dans notre bloc qui était une étable, un dimanche soir, dans le quartier « France d'abord », assises sur les paillasses ou debout dans l'auge ou l'allée de l'auge, nous avons dialogué la messe. Et quelle messe! c'était le 17e dimanche après la Pentecôte. Lisez les textes et vous verrez si saint Paul, et saint Matthieu ne s'adressaient pas « spécialement » à nous! Nous n'étions pas très nombreuses et nous avions dit la messe pour tout le camp (je n'ai pas précisé qu'il y avait avec nous des Russes et des Polonaises, en tout huit cents femmes), et spécialement pour notre « Blokova », une communiste mais délicieuse compagne et si dévouée (c'est pour cela qu'elle nous a été enlevée assez vite d'ailleurs). Une camarade lui annonça « tu sais on a dit la messe pour toi, Thérèse! ». Elle en fût très touchée et nous remercia vivement. Quant à nous, participantes, nous étions bouleversées. Les prières de l'Ordinaire sont si belles, si « complètes » et saint Paul, prisonnier comme nous qui venait nous exhorter à l'humilité,

la douceur et la patience et saint Matthieu qui criait encore plus fort! Notre-Dame de la Merci ne nous affermissait-elle pas dans la « liberté intérieure ».

Nous repartîmes bien regonflées et les anges gardiens, avec saint François et les « Thérèse » et la sainte Vierge du Rosaire, furent très priés en octobre. Nous apprenions pendant ce mois la libération de presque toute la France, nous jubilions.

Notre Toussaint fût plus triste. Une fouille générale avec changement de bloc et de blokova nous mit encore à nu et à plat pendant quelques jours. Je restais dans l'étable mais je perdis mes anciennes compagnes et notre missel avec Propre. Je récupérais l'Evangile de saint Luc dans les ordures et il nous restait des ordinaires de la messe bien camouflés. Nous commencions à être vraiment fatiguées et la messe était dite individuellement, sur les paillasses ou par petits groupes de deux ou de trois.

Nous avons cependant préparé le 8 décembre par une neuvaine de « souvenez-vous » dits au kommando pendant la pause. Nous étions de nuit, nous tombions de sommeil, c'était presque héroïque de se priver de quelques minutes d'allongement sur les caisses ou par terre, mais la prière n'y perdait rien!

Nous sommes arrivées à Noël avec le froid et l'angoisse au cœur. Nous n'avions aucune nouvelle ni de la marche des opérations, encore moins de nos familles et nous étions toujours là. Mon Dieu, que mes camarades ont donc été courageuses! Les « mamans », surtout, que de souffrances du cœur qui vous ont été généreusement offertes, mon Dieu, pour l'Eglise, pour la France et pour « eux », comme nous disions. Et comme mes camarades communistes ont bien réagi en

réalisant, avec des moyens de fortune, mille choses pour l'œil, le cœur et la joie de toutes.

Les Polonaises de mon étable et quelques Françaises ont fait une crèche si naïve mais si touchante; elle a été exposée sur une table, dans le bloc et les « souris » n'ont pas osé l'enlever. C'est devant cette crèche dans l'étable, que nous avons dit nos messes de Noël. Et quelle messe! celle du soir dite la veille après l'appel, sans préparation ni avertissement spécial fût dialoguée tout haut pour tout le bloc (avec les camarades des autres blocs nous étions bien trois cents dont une centaine de Polonaises et de Russes). Au commencement du dialogue et sans que nous l'ayons demandé, le silence fût complet et très impressionnant. Surtout au memento des vivants et des morts, nous ne savions plus où nommer ceux que nous aimions. Vous saviez bien qu'ils étaient déjà chez vous, Seigneur, alors daignez le faire sentir et consoler ceux qui restent, votre petite Colette, en particulier!

Comme le Seigneur était présent ce soir là! Mes compagnes m'ont dit : que c'était beau et réconfortant. Le lendemain matin, Noël, pas de travail. Les Polonaises chantèrent d'abord, dans la matinée et devant la crèche un long office, c'était très recueilli. Nous prîmes leur place et plus nombreuses que la veille mais moins silencieuses, nous avons dialogué la messe avec lecture de la nativité en saint Luc. Une compagne nous récita un beau poème de sa composition : Offrande de la France, l'Eglise et la France, dans notre prière, c'était bien uni!

Nous avons repris notre messe dialoguée le premier dimanche de l'année. Nous avions sauvé de toutes

les fouilles une consécration du genre humain à la sainte Vierge. Elle est si belle et si complète cette prière, c'était l'idéal de pouvoir la dire au commencement de l'année. Mais nous étions de plus en plus fatiguées et nous avions de plus en plus faim, froid et sommeil, alors nous n'avons repris notre messe qu'à Pâques.

Saint Joseph a été très prié, nous avions copié ses litanies et nous les disions en particulier chaque jour. Nous avons célébré la Semaine Sainte comme nous avons pu, le jeudi en disant la messe, mais en particulier le vendredi la Passion fût lue par petits groupes et celles qui étaient au bloc dans l'après-midi firent un chemin de croix. Nôtre Pâques fût froide et « légère et court vêtue », nos robes rayées d'hiver nous furent enlevées contre les minces robes d'été à manches courtes. Nous avons quand même chanté la messe, oui chanté, car la chorale était bonne et Eliane avait composé un Pater et un Ave. Elle nous chanta « son Pater ». C'était dans le bloc 3. La messe était dite aux intentions de *toutes* nos camarades. Il y avait beaucoup de communistes dans ce bloc. Certaines me dirent les larmes aux yeux combien elles avaient trouvé cela très beau.

Ça n'empêche que nous n'avons eu que le temps de nous disperser quand « l'Ober-souris » monta dans le bloc pendant la messe. Ce n'était qu'une petite algarade pour la pauvre Blokova. L'orage passé, nous reprîmes la prière et tout se termina dans le silence au bloc 3. Mais les « Pouf » (1)... de mon étable m'avaient

(1) « Pouf » est un terme de l'argot des camps pour désigner les prostituées. On sait que dans les camps, les trois catégories de détenues (politiques, droit commun et prostituées) étaient mêlées.

dit en riant « chiche que vous venez dire la messe chez nous, Marcelle ». Je montais sans me le faire dire deux fois, sur leur lit, au troisième étage et elles ont dialogué la messe avec moi. Ça les intéressait sûrement car la soupe arriva et elles terminèrent très sérieusement les prières avant de descendre. Elles avaient faim cependant et se précipitaient toujours sur leur gamelle comme des loups affamés.

Nous avions encore de bien lourdes journées à vivre, le froid, la faim, les bombardements, et ce déblaiement dans l'usine démolie..., mais le Seigneur allait, une fois de plus, nous protéger et nous gâter. Dès le lendemain de notre libération, l'aumônier des prisonniers de guerre arrivait à notre camp avec ses camarades et à quatre heures de l'après-midi dans le bloc 3, pas dehors à cause du mauvais temps, la messe fût célébrée. La communion distribuée après l'absolution générale... Mon Dieu, que votre petit Prêtre était donc grand, quelle puissance vous lui avez donnée! Soyez béni pour ce sacerdoce de ceux que vous avez choisis et qui peuvent vous donner aux âmes.

Le cher aumônier se mit à notre entière disposition. Le lendemain la messe était dite dans le bureau du commandant, sur sa table de travail. Ce que nous avons été heureuses de préparer l'autel! Triomphe de l'Esprit sur la force. Les pauvres malades communièrent et toute la journée les confessions marchèrent bon train. Beaucoup de mes camarades qui revenaient de loin pleurèrent... mais de joie. Quelques jours après, c'était l'Ascension, non seulement nous avions la messe pour nous, dans l'église paroissiale, mais l'aumônier baptisait une jeune camarade de vingt ans. Et Colette qui est sa compagne de tout l'exil et sa mar-

raine sait bien que c'est une conquête de la sainte Vierge!

Quel *Te Deum* nous avons chanté! Les jours suivants, en pleine liberté, nous revînmes à l'Eglise pour la messe quotidienne ou pour des « visites ». La petite église possède une réplique, pas jolie mais si touchante de Lourdes et une grande photo de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Comme elle ressemble bien à une modeste église de France et comme nous avons été profondément émues en franchissant son seuil. Toutes ces émotions sont déjà moins vives en moi. Mon Dieu, ne partez pas surtout, restez bien avec moi, ne me laissez pas oublier ce que je croyais avant ma captivité, ce que je *sais* maintenant d'abord que « vous soutenez la faiblesse de notre corps par votre constante vigueur » et qu'ensuite rien, pas même tous les régimes nazis du monde avec leurs inventions d'enfer, ne peuvent nous « séparer de l'Amour du Christ ».

MARCELLE DOUARD.

Notes de travail sur la charité fraternelle

Un noviciat de religieuses et plusieurs groupes laïcs nous ont demandé des renseignements et directives pour étudier en équipe la charité fraternelle. Nous pensons être utile à nos lecteurs en publiant notre réponse dans la revue.

Nous nous contenterons dans ces brèves notes, de renvoyer aux sources : Ecriture Sainte, liturgie, Pères, théologiens et auteurs spirituels. La bonne méthode pour faire une étude de ce genre consiste, en effet, à bien connaître ce que Dieu a enseigné concernant son commandement nouveau. *Il faut pour cela assimiler ce que nous en disent l'Ecriture Sainte, la liturgie et la tradition patristique. L'effort des théologiens et des auteurs spirituels prend alors seulement toute sa portée et sa fécondité.*

Nous proposons donc à ceux qui se mettront au travail de commencer par se reporter soigneusement aux références bibliques qu'ils trouveront ci-dessous. Ensuite ils pourront lire, dans la mesure de leurs possibilités, les ouvrages et les articles qu'ils trouveront indiqués dans les bibliographies diverses qui terminent ses notes.

N. D. L. R.

***

La Bible.

On trouvera ci-dessous les références aux textes de la Bible, surtout du Nouveau Testament :

1° Où se trouve mentionnée explicitement la charité fraternelle;

2° Où (sans être toujours explicitement mentionnée) la charité fraternelle se trouve enseignée plus particulièrement.

Il va de soi que c'est tout le message de Jésus qu'il faut lire et relire; toutes ses paroles et toutes ses actions (et éminemment sa mort) sont issues de la charité qu'il nous portait et nous porte encore. Nous ne signalons ici que les textes les plus explicites.

Les Evangiles :

Matth., V, 21-26, 38-48 (cf. Lev., XIX, 13-18; Is., LVIII, 6-12; Ex., XXI, 24, Lev., XXIV, 20, Deut., XIX, 21; VII, 3, XV, 3), VI, 1-2, 12-15; X, 12-37-40-42; XVIII, 5, 10-14, 15-35; XIX, 19; XX, 25-27; XXII, 36-40; XXIV, 12; XXV, 31-46.

Mc. VI, 7; IX, 41-42; X, 42-45; XII, 28-34.

Lc. VI, 27-42; IX, 53-55; X, 5-6, 25-37; XI, 4; XIV. 12-14; XVII, 3-4; XXII, 24-27; XXI, 4, 33, 36.

Jn. XIII, 2-17, 34-35; XV, 12-14; XVII, 21-23; XXI, 2-3, 15-17.

Les Actes des apôtres :

I, 15; II, 1, 42, 47; IV, 23-24, 32; V, 14; VI, 1-4; IX, 36; XII, 5-12; XV; XX, 7, 35.

Les Epîtres de saint Paul :

Rom. IX, 5; XII, 4-21; XIII, 8-10; XIV, 1; XV, 2, 25-33; XVI, 1-24.

I Cor. I 10-12; IV, 14; VI, 1-8; VIII, 1, 7-13; X, 17, 23-24, 32-34; XII, 4-30; XII, 31; XIV, 1; XVI 1-4, 14-20.

II Cor. II, 4, 7-11; IV, 14; VI, 6-7; VIII, 1; IX, 14; XIII, 11-12.

Gal. V, 6, 13-16, 22-23; VI, 1-2.

Ephes. I, 4, 15-16; IV, 1-6, 11-16, 23; V, 2, 19; VI, 9; VI, 18-24.

Phil. I, 8-11, 16; II, 1-5, 18-30; III, 15; IV, 2-5, 10-22.

Col. I, 3-4, 7-8; II, 2-3; III, 9; IV, 1; IV, 7-15.

Phile. 5, 7, 8-21.

I Thess. I, 3-4; III, 6, 12; IV, 9-12, 25-26.

II Thess. I, 3; II, 4.

I Tim. I, 5, 14; II, 15; IV, 10; VI, 1-2, 11, 18-19.

II Tim. I, 3-5, 7, 13; II, 22-26; III, 10; IV, 16.
Tit. II, 2; III, 2, 9-10, 14-15.
Hebr. III, 13; VI, 10; X, 24-25; XII, 14-15; XIII, 1-3, 16.

Epître de saint Jacques :

I, 16; II, 1-13; III, 13-18; IV, 11-12; V, 16, 20.

Epîtres de saint Pierre :

I Pe. I, 22; II, 11, 17; III, 8-9; IV, 8, 11 (cf. Prov. X, 12); IV, 12; V, 14.
II Pe. I, 7; III, 1, 8, 14, 15, 17.

Epîtres de saint Jean :

I Jn. II, 7-11; III, 10-20, 21; IV, 7-12, 16-21; V, 2-3.
II Jn. 4-6.
III Jn. 2, 5, 11.

Epître de saint Jude :

1, 3, 12, 17, 20.
Apocalypse. II, 19; XX, 9.

La Liturgie.

Toute action liturgique n'est pas autre chose que la prière communautaire de tout le corps du Christ, tête et membres. Il n'y a pour y participer à plein que ceux des chrétiens qui s'aiment comme des frères. Cela est vrai à un titre tout particulier du centre vivant de toute la liturgie : la Messe.

Avant d'indiquer quelques lectures, il nous paraît peut-être utile de rappeler que la liturgie est une action, et qu'il s'agit d'y participer. La lecture des textes liturgiques et des livres sur la liturgie n'a d'utilité que pour nous aider à mieux entrer dans l'action liturgique.

On sait que le sacrement de l'Eucharistie fait plus que de rendre présent le corps et le sang du Christ : il construit le corps mystique du Christ. Son fruit propre est la charité fraternelle. Sur cet aspect trop souvent oublié, on pourra lire :

Dans *La Vie Spirituelle* : Mgr Mignen : *L'Eucharistie et le corps mystique du Christ* (Septembre 1933, p. 114-132);

Th. Camelot : *L'Eucharistie, mystère d'unité* (Mai 1945, p. 301-314) ; A.-M. Roguet, *Le sacrifice de l'unité* (Juillet-Août 1937, Suppl. p. 30-36). Dans le *Cahier de La Vie Spirituelle : La Communion des saints*, l'article du R. P. Roguet : *La Messe, sacrifice d'unité* (p. 21-36).

Parmi les ouvrages plus récents : de Lubac : *Catholicisme*, chapitre III (1re édition, p. 56-74) où l'on trouvera le témoignage de la Tradition sur ce point et, du même auteur : *Corpus mysticum, l'Eucharistie et l'Eglise au Moyen Age* (ouvrage de lecture plus difficile dont on trouvera le compte rendu dans *La Vie Spirituelle*, Novembre-Décembre 1944, p. 575-577).

Signalons surtout les ouvrages plus accessibles du R. P. Mellet : *Le pain et la faim* (Editions de l'Abeille 1944, p. 36-43 et 54-60), et de Pius Parsch : *La sainte Messe, expliquée dans son histoire et sa liturgie* (Beyaert, Bruges, 1943).

Parmi les autres actions liturgiques où la charité fraternelle est particulièrement à l'honneur, il faut mentionner le Lavement des pieds. (Cf. S. Spicq : *Le Lavement des pieds, La Vie Spirituelle*, Mars 1945, p. 121-131).

Les Pères.

On ne trouvera pas chez les Pères de « traité » de la charité fraternelle. Il faut nous contenter d'indiquer ici quelques textes facilement accessibles où nos lecteurs pourront trouver de beaux passages sur ce point.

Outre les articles du Père Mellet sur *Saint Augustin, prédicateur de la charité fraternelle* parus et à paraître dans cette revue, signalons : les *Epîtres* de saint Clément de Rome (édit. Hemmer et Lejay), celles de saint Ignace d'Antioche (édit. Hemmer et Lejay, nouvelle édition sous presse aux édit. du Cerf ; coll. Sources chrétiennes) ; les ouvrages de la Collection *Les moralistes chrétiens*, notamment ceux de M. Bardy sur *Clément d'Alexandrie*, de M. Rivière sur *Saint Basile*, et de M. Legrand sur *Saint Jean Chrysostome*. A signaler aussi le *Saint Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne*, du R. P. Meyer (Beauchesne, 1933). On trouvera quelques anecdotes émouvantes dans *Les Pères du Désert* (trad. Brémond, Coll. les Moralistes chrétiens, Gabalda) ou Palladius : *Histoire Lausiaque* (Hemmer et Lejay).

Signalons surtout les *Centuries sur la charité* (sous presse

dans la collection Sources chrétiennes) dont nous avons donné un extrait dans *La Vie Spirituelle* (Juillet-Août 1944, p. 37-41).

Théologiens et auteurs spirituels.

A notre connaissance aucun théologien n'a traité ex professo de la charité fraternelle. Le travail est à faire.

Il se trouve implicitement dans le traité de saint Thomas d'Aquin sur la charité (IIa IIae, q. 23 à 46); pour l'expliciter, il suffirait sans doute d'appliquer spécialement à la charité fraternelle ce que saint Thomas expose de la charité en général. Il serait notamment intéressant de voir dans quelle mesure on peut dire que la charité fraternelle est la « forme » des autres vertus, c'est-à-dire que sans elle il n'y a pas de vertu vraie et parfaite (II a II ae, q. 22, a. 7-8). Nous espérons faire paraître prochainement dans la Revue une note sur ce sujet. On trouvera de solides et nombreux éléments d'une théologie de la charité fraternelle dans l'ouvrage du R. P. Paul Philippe : *Le rôle de l'amitié dans la vie chrétienne selon saint Thomas d'Aquin* (Rome, Angelicum 1938).

Les auteurs spirituels, eux aussi, ne se sont jamais livrés à une étude d'ensemble sur la charité fraternelle. C'était un des projets de saint François de Sales (on pourra lire : Dom Idesbald Van Houtryve; *L'amour du prochain selon saint François de Sales,* Vitte 1944). Un seul auteur a fait une large place à la charité fraternelle : c'est le Père Jésuite Alvarez de Paz (1560-1620) dans son traité *De vita spirituali ejusque perfectione* (L. VII, pars III), mais le texte en est bien dilué et d'accès difficile.

On lira des remarques très fines dans l'*Explication des différents caractères que saint Paul donne à la charité fraternelle dans la Ire Epître aux Corinthiens, XIII,* 4, 5, 6 *et* 7, de l'Abbé Duguet (1759).

Parmi les auteurs modernes, signalons tout d'abord la bonne étude du Dictionnaire de Spiritualité (Beauchesne), à l'article *Charité envers le prochain* (Marcel Viller et Henri Monnier, S. J.).

On trouvera des anecdotes, mais peu de doctrine dans l'ouvrage de Dom Boniface Woehrmuller, O. S. B. *Le Commandement royal* (Salvator, 1932) et des éléments (incomplets) pour

les cercles d'études dans Paul Allard, S. J. *Méditations sur la charité* (Secrétariat général de la J. O. C. F., Lyon 1938).

Pour les articles de doctrine, nous renvoyons en particulier à *La Vie spirituelle*. Signalons notamment :

Garrigou-Lagrange : *La charité envers le prochain* (Juin 1931), Noble : *La charité surnaturelle pour autrui* (Mars 1928), Roulet : *L'amour du prochain, loi de l'homme et de la société* (Février et Mars 1936), Lemonnyer : *Comment nous aimer en chrétiens* (Mars 1939), Bernard : *Notre prochain aimé dans le Christ* (Mars 1936), Perrin : « *Voir vos frères, c'est voir Dieu* » (Juin 1945), etc..., etc..., et, dans le Cahier de *La Vie Spirituelle* sur « La Communion des saints », la seconde partie : « Notre communion fraternelle ».

fr. Albert Plé, O. P.

UN FRÈRE PRÊCHEUR

Le Père Falaize

Le Père Clérissac notait déjà qu'une redoutable indifférence à l'opinion lui paraissait un des signes distinctifs des mœurs dominicaines. Tout se passe parfois comme si l'ordre des frères-prêcheurs semblait prendre plaisir à mettre contre lui les apparences, — qu'on songe aux terribles invectives de Huysmans et de Bloy, à leur ironie sans rémission, — et à organiser, pour masquer son génie propre, sa vie profonde, sa vertu et sa sainteté, une véritable contre-propagande. Je me souviens d'avoir rencontré, au cours d'une route, un garçon qui m'aborda avec un joyeux empressement pour m'apprendre qu'il entrerait prochainement au noviciat dominicain, et comme je lui demandais la raison de son choix, de préférence à tant d'autres formes de vie religieuse, quelle ne fut pas mon humiliation de l'entendre me répondre « Mais votre ordre n'est-il pas celui qui s'occupe du cinéma, de la radio, du scoutisme, du théâtre, du journalisme? C'est le grand ordre *moderne* ». Il n'y a rien de plus terrible que les mots d'enfant, impitoyables aux rides qui s'ignorent.

Je pense que les amis de notre ordre salueront avec une grande joie l'édition récente des lettres du Père Falaize (1), religieux

(1) *Lettres spirituelles* du Père A.-M. Falaize (collection « *l'Eau Vive* », n° XI), aux éditions du Cerf.

dominicain mort le 16 Mars 1942, à l'âge de trente-trois ans. C'est un livre magnifique, et qui, révélera à beaucoup « l'esprit de saint Dominique ». En l'absence d'un bon livre de présentation de l'ordre, — *L'ordre des Frères-Prêcheurs* du P. Bernadot est épuisé et de la volonté même de son auteur ne doit pas être réédité, — j'inclinerai à penser que les *Lettres* du P. Falaize constitueront pour longtemps une bonne introduction à l'ordre dominicain, et qu'elles doivent jouer, auprès de la génération qui monte, le rôle bienfaisant exercé depuis trente ans par les livres du P. Bernadot et du P. Clérissac.

J'ai la certitude que les *Lettres* constituent d'ores et déjà un livre classique, de la classe des lettres de Dupoucy.

Il n'y avait pas d'homme plus moderne, certes, que le P. Falaize. Il avait eu ses vingt ans en 1928, et l'étudiant parisien n'avait pas alors grand mérite à trouver que la terre était bonne à habiter. La découverte de la beauté du monde s'était faite pour Marc Falaize à Paris, dans des conditions particulières d'allégresse et d'éclat qui donnaient à son intelligence, à son verbe, cette opulence, cette assurance paisible qui sont la marque des adolescents comblés. Marc avait donné à Valéry, à Proust et à Gide une adhésion fervente. Il écrivait une langue très belle, pleine de mouvement, d'ironie et de charme :

> Quand tu es parti avec Elizabeth, je suis resté « encore un peu », mais il n'y avait plus personne pour prendre le départ et je suis resté pris dans les lacs sinon de l'amour, du moins de l'indolence, comme un enfant *ægregiæ indolis* que je suis. Le soir nous surprit encore au délicat plaisir de la conversation, évoquant les saintes vierges de Naples et les gratte-ciel de New-York. Nous n'avions pas remarqué que depuis déjà plusieurs quarts d'heure nous n'étions plus éclairés que par les regards et les sourires que chacun adressait inconsciemment à la pensée qui le charmait. Quand le valet de chambre annonça : « Madame la Comtesse est servie », je fus tout entier pris de ce saisissement si particulier qu'on éprouve en sentant soudain l'ascenseur céder sous ses pieds ou qu'on ressent dans le sommeil au moment de ces chutes profondes qui nous font sortir d'un rêve (39).

Un voyage en Amérique, l'apprentissage du métier de journaliste à la Chambre avaient encore aiguisé ses facultés d'obser-

vation. Marc connaissait son temps et l'aimait. Quand on lui demanda après ses études dominicaines de s'occuper de la radio catholique, il accepta avec joie et ses débuts furent pleins de promesses. Sur son lit de mort, il s'acharnait à provoquer le lancement d'un hebdomadaire catholique et ses interventions ne furent pas étrangères, à Lyon, au lancement de « *Positions* ».

Marc était à l'aise avec tous ceux qui, écrivains, musiciens, peintres, comédiens, incarnent la culture d'une époque. Il était l'un d'eux et aimait à se souvenir qu'aux origines parisiennes de notre ordre, les maîtres et les étudiants de la faculté des arts aimaient le commerce de nos frères, parce que, à la différence des autres théologiens, ils les trouvaient cultivés, *clerici bene litterati*. La morale politique avait toutes ses préférences; il en avait fait l'objet de sa thèse et les lettres qui y touchent montrent à quel point elle lui tenait à cœur.

> Tous ces jeunes gens, (dont moi-même) qui étaient théoriquement « l'élite dirigeante de demain » étaient absolument ignorants des hauts principes de morale politique (y compris, bien entendu, les étudiants des sciences politiques)... C'est un des principaux reproches que je fais au collège et *a fortiori* à tout l'enseignement libre supérieur de n'avoir donné à leurs élèves, qui auraient dû pratiquement être de cette fameuse « élite dirigeante de demain » aucune espèce d'éducation politique (200).

Marc avait un respect profond des poètes. Il savait par expérience quelle lumière leurs livres peuvent apporter à une âme en péril. « Pour moi abandonner Claudel, ce serait non seulement perdre un amour très rare, mais encore la fin de la foi catholique (49)..... J'ai toujours compris *L'Annonce faite à Marie* comme ma vocation (117) ». Il est bien impossible d'analyser ici d'une manière rigoureuse l'influence que l'œuvre de Claudel exerça sur le développement de sa vie et de son intelligence. Marc n'avait qu'une médiocre estime pour les recherches de ce genre. « Quelle disgrâce ce sera pour Claudel, me disait-il un jour en riant, lui qui s'est tant raillé des professeurs, de voir qu'ils n'attendront pas sa mort et que chacun y ira de son chapitre ou de son livre, celui-ci, de « Claudel et le sentiment de la nature », celui-là de « Claudel poète de l'amour ». Je voudrais simplement noter pour mieux entrer dans le génie personnel de Marc qu'un lien plus fort que tous les

autres l'attachait au poète : celui de leur commun terroir. Marc était du pays de l'*Annonce* : il était « champenois-ardennais ». C'était un paysan de là-bas devenu parisien, qu'une génération à peine séparait de ses attaches terriennes. Il restait fidèle à Notre-Dame de Liesse. Avant tout, chez lui, c'était le paysan qui s'était senti attiré par le génie de Claudel. L'intelligence de Marc était une intelligence entièrement neuve : je veux dire qu'elle était naïve, saine et avide, pas blasée et honnête. Le monde des idées, celui de la culture représentaient pour lui un monde merveilleux, et il apportait à le dévorer un appétit extraordinaire. Il croyait aux choses, à l'intelligibilité du monde, à la valeur de l'effort des hommes, à l'art, à la vertu, à l'amour. Mais par-dessus tout, c'est la terre qu'il aimait en ce monde. Sa formation théologique, loin de l'avoir éloigné de cette mère nourricière lui avaient donné de nouvelles raisons, plus profondes, de l'aimer. A la fin de sa vie, c'est d'un œil plus universel, mais non moins tendre et profond, qu'il regardait encore les pommiers en fleurs qui avaient enchanté son enfance dans les Ardennes, ou le soleil qui, à la fin d'un jour, quittait Calce, le petit village dont il était curé, pour s'abîmer en Cerdagne, lui indiquant que lui aussi devrait prochainement finir sa course, *jam sol recedit igneus.*

Marc n'était vraiment heureux qu'avec des paysans. Avec eux, il savait retrouver une certaine manière de sentir, de se taire et de parler qui lui permettait de suivre ses interlocuteurs dans les cheminements graves et lents de leurs conversations. Quand il demandait des nouvelles d'une bête malade, ce n'était pas une attitude de Parisien décidé à trouver coûte que coûte un lien avec un homme de la campagne. Il parlait de la bête comme il faut en parler.

Je ne me dissimule pas tout ce que ce sens de la nature devait chez lui à un certain sentiment littéraire. Avec ceux de Claudel, le livre qui l'avait marqué davantage étant celui d'Alain Fournier. Marc avait eu la chance de faire de très bonnes humanités : sans lire couramment Homère et Eschyle dans le texte, il était capable de profiter d'une lecture grecque de ces auteurs. Le XVI^e^ siècle français avait toutes ses préférences. Des esprits comme le sien reviennent toujours à Montaigne et à Rabelais. Marc avait pour notre langue un vrai culte : il ne se lassait pas de la contempler au jaillissement de

ses sources. Des lectures de Montaigne faites avec lui m'ont laissé un souvenir inoubliable.

Cette culture aurait pu faire de lui un snob, ou simplement un professeur. Elle l'avait fait, simplement, plus humain. Son amour de la terre n'avait pas été contaminé par les livres : je me reproche d'avoir évoqué Alain Fournier. L'esthétique de Giono lui était en horreur. Sans les pervertir ou les raffiner, sa culture avait décanté et enrichi ses perceptions. Il prenait de la joie à tout : le silence de certaines cuisines de campagne l'été, troublé seulement par la chanson des mouches, le moulin à café patiné et bruni par l'usage, l'âcre odeur du céleri déjà coupé pour la soupe, l'atmosphère embuée par l'étang du Saulchoir de Belgique, la couleur matte et brutale des dahlias, ces fleurs stupides et magnifiques et jusqu'au nom de la reine-claude, tout cela n'était pas pour lui du jeu, certes! c'était l'aliment normal de sa sensibilité et déjà l'aliment de son intelligence. Je ne l'ai si bien compris que lorsque je l'entendis prêcher à des paysans. Je me souviens en particulier d'un sermon pour la Nativité de Notre Dame où il avait pris comme texte : *Flores apparuerunt terræ nostræ.* Les fleurs dont il parlait étaient de vraies fleurs, et la Sainte Vierge n'était vraiment que l'une d'elles, la plus belle et la plus mystérieuse. Un enfant de dix ans comprenait tout, et le sermon était d'une profondeur bien rare. J'ai compris ce jour là pourquoi on eût bien étonné les Pères si on leur avait parlé de prédication « spécialisée ».

Marc était à l'aise sur cette terre et l'allégresse de ses vingt ans ne le quitta jamais. Sur son lit de mort, elle met encore quelque chose de narquois dans l'admirable billet qu'il griffona à sa cousine dominicaine. Pourtant ceux qui l'ont connu savent à quelle profondeur cet homme avait établi sa vie, à quel point il était *miro modo contemplativus.*

Marc avait été converti à vingt-deux ans.

> Au mois de février dernier, en lisant la vie de sainte Thérèse, j'ai été brusquement converti : c'est-à-dire changé, retourné mais dans un tel état que je ne me reconnaissais plus. J'étais placé dans un nouveau pays, sous un nouveau jour : là, je vis ce que j'étais... là aussi je vis, dans la lumière de la grâce, ce qu'à partir de cet instant il fallait être... Je suis dans l'admiration, Maurice, à la vue des choses que tu ne connais pas encore et que tu vas connaître. Que ne suis-je capable de t'en parler pour t'en

> donner dès maintenant le goût, ce goût si délectable qui fait vraiment paraître le monde comme vomissure. Mais est-ce à moi de te parler du monde, moi qui y tiens encore tant, ou de l'amour, que je suis si indigne de connaître (51).

Sainte Thérèse d'Avila, à qui il ne cessa de témoigner une tendre dévotion (ses amis lui souhaitaient la sainte Thérèse comme si elle avait été sa propre fête), l'avait en effet retourné et lui avait révélé la nécessité de l'oraison. Il n'y a rien de plus touchant que l'ardeur avec laquelle il se fait dès lors l'annonciateur de la bonne nouvelle que lui avait apprise la *Santa Madre*. « Faire oraison, c'est le salut, ne pas faire oraison, c'est la mort ». A tous, à ses amis d'hier, à ses sœurs, à ses parents, Marc ne cesse de faire la proposition de la sainteté, c'est-à-dire de l'oraison. Sa vie à lui continue comme par le passé : il est journaliste à la Chambre et profite joyeusement de Paris, mais il écrit à sa sœur :

> ... pour moi, il y a déjà quelque chose d'engagé entre moi et Lui, et quelquefois c'est dur, c'est dur, car l'amour nous dévore comme le soleil (37).

Il pense à la Trappe et au Carmel. « Ma vocation a été à l'origine purement contemplative » (169). Après de longues hésitations, il se donne à l'ordre des frères-prêcheurs et entre au noviciat d'Amiens le 1er novembre 1932. L'année suivante, le 12 novembre 1933, il arrive au *Saulchoir*. Le religieux qui a rédigé la notice biographique qui précède les *Lettres* a bien raison de dire « qu'ici devrait être faite une grande place à celui qui fut son premier sous-maître et son professeur de philosophie. Il est introduit par lui dans un monde nouveau, dans un monde sublime, et il ne cessera plus tard de revenir à ces cours de la première heure ». De ce maître, à qui le P. Falaize ne cessera de témoigner sa reconnaissance, il recevait avant tout autre un enseignement d'une rigueur et d'une pureté admirables sur la dignité de la vie contemplative. A la fin de sa vie, il écrivait dans une lettre qui compte parmi les plus belles (206) :

> Dieu n'est pas connu. Il est certes encore plus extraordinaire qu'il ne soit pas aimé, mais le tout premier sujet d'étonnement est qu'il ne soit pas connu puisque l'intelligence est ce qu'il y a de meilleur en nous, et que Dieu

est ce qu'il y a de meilleur pour l'intelligence... Comment ce qu'il y a de plus beau au monde n'est-il pas considéré? J'avoue que c'est pour moi sans cesse un tel sujet d'étonnement que je n'en sors qu'en me réfugiant dans le mystère de Dieu. Et à cause de cela, je dis : oui, mille fois oui, la vie contemplative la plus imparfaite est cent fois supérieure à la vie active : elle est d'un autre ordre. Même si elle ne va pas jusqu'au bout d'elle-même, au moins elle marche dans la direction : vive l'étude de Dieu, vive la louange de Dieu, même si la contemplation n'est pas parfaite... Il m'est arrivé deux fois ces temps-ci d'interpréter à la lettre le fameux évangile de Marthe et Marie (une fois avant ma maladie et dans un salon, l'autre fois dans une conversation avec une sœur garde-malade). Pas de concessions. Ce qui est curieux, c'est que lorsque les prédicateurs prêchent là-dessus, ils prennent toujours le contrepied de l'Evangile (défense de Marthe)... C'est absurde. En détruisant le paradoxe de l'Evangile, ils détruisent la vérité.

Au début de sa conversion, Marc s'était fixé ce programme : « faire oraison le matin (après la messe par exemple) et l'après-midi, une demie heure chaque fois (moins ou plus suivant le temps), mais faire tout son possible pour y consacrer le temps qu'on a fixé, parce que « le temps qu'on a décidé de consacrer à l'oraison est à Dieu et qu'on ne peut le reprendre » (sainte Thérèse) (7). Devenu religieux, on pense bien que le P. Falaize n'abandonna rien de ce programme exigeant : au contraire. Ceux qui ont eu la joie de partager sa vie dans différentes occasions de ministère savent quel long temps il donnait chaque jour à la prière. Il ne vous imposait pas de prier, mais il avait une manière à lui, simple et forte, de faire comprendre que le moment était venu où il devrait être à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le secret de cette prière appartient plus que jamais à Dieu, mais plusieurs lettres sont consacrées à l'oraison, et leur ensemble constitue un traité court et très précis, d'une doctrine sans prétention, mais rigoureuse. (Par exemple, 54 : la primauté de la mystique sur l'ascèse). Leur limpidité est grande :

J'avais justement descendu un livre pour te parler de la Sainte Vierge : c'est le livre dont je t'ai parlé : *l'Union mystique à Marie*, par Marie de Sainte-Thérèse (une carmélite). Je trouve ce livre très beau, mais je crois que

peu de gens peuvent le comprendre, car il est trop simple. Pour le comprendre, il faut une âme de petit enfant. Elle dit par exemple : « Constamment, je me sens attiré à reposer innocemment, comme un enfant qui tombe de sommeil, et à m'endormir dans ses bras. » Ce ne sont pas des mots seulement, tout ce qu'elle dit, c'est sa vie, vie toute simple dans une oraison extrêmement pure... Il faut chaque jour, petite sœur, se reposer dans l'oraison comme ce petit enfant qui tombe de sommeil. Et plus on est fatigué, plus on est énervé, plus cela est nécessaire; il faut s'arracher à soi-même, entrer dans une église, tomber à genoux en pleurant parce qu'on est trop fatigué ou qu'on a trop de peine, ou qu'on n'a plus de courage pour tout supporter et rester là en appelant du fond de notre âme: « Mon Dieu, mon Dieu, Jésus, maman. » Et peu à peu le calme se fait, l'eau de notre âme redevient transparente, on peut sourire de nouveau à ceux qui nous entourent (84).

Pour ceux qui l'ont connu, cette lettre évoquera bien la physionomie du P. Falaize et son trait distinctif : un abandon absolu, paisible et rayonnant, à la tendresse du Christ et de sa mère.

Que faut-il faire maintenant? C'est bien simple : faire oraison. Oublie tout ce que je t'ai dit dans cette lettre, car je ne suis pas capable de grand'chose et il s'y trouve certainement peu de bien, souviens-toi seulement qu'il faut faire oraison aujourd'hui et toujours : de l'oraison viennent tous les biens (52).

Il faut aussi, puisque c'est sa fête bien remercier la Sainte-Vierge; c'est peu à peu seulement que j'ai vu toute la part qu'elle avait dans ma vie (comme des enfants ne comprennent que bien tard ce qu'ils doivent à leurs parents) et cette part devient de plus en plus grande. Je puis dire que c'est la Sainte-Vierge qui m'a reçu quand je vous ai eu quittés.

(*A ses parents*, 72.)

J'ajouterai à ce portrait dont je sais bien les insuffisances, un trait qui achevait de donner à la personnalité du P. Falaize un cachet d'authenticité et de sécurité : l'amour ardent de notre ordre. Au noviciat d'Amiens, c'était un plaisir de le voir vivre et s'épanouir. Il s'était trouvé étonnamment à l'aise, dès le premier instant, chez nous. Peu de religieux de sa génération ont autant aimé le Saulchoir et en ont parlé avec une ferveur aussi soutenue. Le couvent d'études de la province de France manifestait, au moment où Marc y arrivait, une vitalité bien faite

pour enthousiasmer un garçon de sa trempe. L'étudiant qui avait dit adieu la veille aux solennelles et ennuyeuses facultés parisiennes avait la surprise de découvrir, perdu dans ce petit village belge, un centre étonnamment ouvert à la pensée du monde et de l'Église. Marc se donna avec délices à ses études. Lui qui avait horreur des professeurs, il ne cessait de chérir *le Saulchoir* parce qu'il y avait trouvé des maîtres; la plupart de ceux-ci sont encore vivants : leurs noms reviennent souvent dans les lettres. Le P. Falaize les enveloppait tous d'un respect, d'une reconnaissance qui n'étaient pas feints. Ils lui avaient donné la vie, et cette source d'eau vive qui ne cessa de couler de son cœur jusqu'au dernier jour de sa course c'était les théologiens de son ordre qui l'avait fait jaillir. *Aquam sapientiæ propinasti gratis.* Les *Lettres* révèleront aussi à beaucoup un aspect antique et toujours jeune du charme de ce jardin de saint Dominique dont sainte Catherine disait qu' « il était tout parfumé » : l'amitié fraternelle. La plupart des *Lettres* sont écrites à des religieux dominicains : elles laissent deviner entre le P. Falaize et ses correspondants une confiance affectueuse, une intimité intellectuelle qui donnent un prix infini à ces amitiés sacerdotales, où s'exprime le meilleur de notre religion canoniale.

Je n'ai pas parlé de ce qui fut la grâce et la longue épreuve de cette vie : une maladie qui mit sept années à le faire mourir et l'associa en plénitude aux mystères douloureux du Christ. Le P. Falaize eut beaucoup à souffrir dans son corps. La Sainte Vierge commença alors avec lui ce jeu déconcertant qui devait le conduire, après une guérison momentanée à Lourdes, à mourir paisiblement dans ses bras. Les lecteurs des *Lettres* suivront pas à pas les péripéties de cette agonie, qui ne dura si longtemps que pour que le secret d'un cœur fût mieux manifesté aux hommes. « Tu sais, petite sœur, c'est facile de mourir : on ferme les yeux; quand on les ouvre, on est près du bon Dieu » (28).

La dernière lettre écrite par le P. Falaize fixe à jamais son visage dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Quelques heures avant sa mort, sa sœur nous laisse deviner quelque chose de la joie qui l'habitait au milieu de dures souffrances corporelles : « on riait tous les deux quand il vomissait (les personnes ne nous connaissant pas auraient trouvé que nous étions fous

de rire parce que ça allait plus mal) ». C'est alors qu'il écrivit ce billet merveilleux (326) :

Gigi chérie,

Un mot, un baiser.

Tu me pardonneras si je rejoins avant toi la Trinité sainte, c'est un petit tour que je te joue. Mais j'en serais tellement heureux que si cela n'est pas encore arrivé lorsque tu recevras cette lettre, il faut que tu pries pour que cela arrive bien vite. *Elevamini portæ æternales.*

Quelle joie de voir les portes du ciel s'ouvrir.

De là-haut, je t'aiderai mieux, tu sais que je ne te laisses pas en m'en allant, pas plus que le Christ à l'Ascension. Nous nous rapprochons par l'intérieur.

Je t'embrasse dans le Christ qui est notre tout, en lequel nous croyons et que nous aimons.

Ton frère,

MARC.

La collection *l'Eau Vive* qui a, depuis cinq ans, révélé aux chrétiens tant de belles œuvres mûries dans la paix du cloître vient de s'enrichir d'un diamant d'une eau très pure.

fr. Pie DUPLOYÉ, O. P.

Échos du renouveau liturgique d'Allemagne et d'Autriche

Les rapatriés s'accordent à témoigner qu'un vaste effort liturgique s'est poursuivi en Allemagne et en Autriche durant ces années de guerre qui n'avaient pas imposé de trêve à l'hostilité du national-socialisme contre le christianisme. Ainsi que l'a noté le Père Henri Perrin s. j. dans son *Journal d'un prêtre ouvrier en Allemagne* (Paris. - Editions du Seuil), p. 72, l'Action catholique était non seulement interdite, mais impossible : ni écoles, ni œuvres de jeunesse, ni œuvres sociales; tout au plus les jardins d'enfants et les hôpitaux étaient-ils laissés aux mains des religieuses, du moins en certains endroits. A part cela, la religion était libre. Mais au prêtre il restait son église, où il était tout de même un peu le maître. Et il a mieux compris sans doute quelle fonction il avait ici à remplir, la plus éminente, celle qui est à la fois le centre vivant et l'aboutissement de toutes les autres tâches sacerdotales.

Pour cette meilleure intelligence — ou cette découverte — et pour les réalisations pratiques qu'elle appelle, les guides et les conseillers n'ont point fait défaut au clergé allemand, malgré les témérités ou les surprenantes hésitations de quelques-uns, les bénédictins, notamment ceux de Maria-Laach (Rhénanie) et les chanoines augustins de Klosterneuburg (banlieue nord de Vienne) dont le nom a largement rayonné grâce à l'infatigable Pius Parsch ont été volontiers consultés

et ils n'ont pas eu une attitude négative; mais les oratoriens de Leipzig, quelques jésuites dont le Père Joseph Kramp et plusieurs professeurs de l'université d'Innsbruck, enfin — *late, not the least* — certains membres du clergé séculier et du laïcat ont exercé une notable influence. Plusieurs évêques ont joué aussi un rôle très actif (1). L'ordinariat archiépiscopal de

(1) En 1940, les évêques allemands donnaient au clergé des instructions relatives au renouveau liturgique. Voici quelques lignes de l'ordonnance publiée par l'évêque de Trèves le 1er décembre de cette année-là :

« 1° Le renouveau liturgique a pris une importance toujours plus grande pour la vie et l'activité de notre sainte Eglise. La conférence épiscopale de Fulda a donc décidé, cette année, de prendre la direction dans les affaires liturgiques et de rédiger sur ce sujet un rapport spécial. Les évêques allemands veulent par là exercer une action fécondante sur le travail liturgique, l'influencer dans le sens pastoral et, dans la diversité des opinions, indiquer le droit chemin.

« 2° Les deux évêques mandatés (par la conférence) ont déjà entrepris le travail et se sont entourés d'un groupe de collaborateurs éprouvés. Dans ce groupe doivent s'assembler toutes les forces qui travaillent sur le terrain liturgique; toutes les propositions importantes doivent y être communiquées et examinées pour être transmises ensuite à la conférence de Fulda.

« 3° Aussi puissent tous ceux qui travaillent sur le terrain liturgique se confier à la direction des évêques pour favoriser, dans l'union avec l'Eglise hiérarchique, la grande requête du renouveau liturgique.

« 7° Je signale expressément que les résultats déjà éprouvés du travail liturgique poursuivi depuis des dizaines d'années, tels que la messe communautaire (*Gemeinschaftsmesse*), Primes, Complies, l'administration solennelle des sacrements, l'accomplissement des actions sacrées doivent être maintenus dans les paroisses avec la participation de la communauté, et constamment perfectionnés dans leur mode d'exécution. Il s'agira là d'accomplir tout ce qui se fait dans le lieu saint, sans hâte ni négligence, avec bon ordre et dignité et de prendre la peine nécessaire pour que toute la communauté, et non pas seulement une élite de fidèles, ait une intelligence plus profonde des actions sacrées qui se célèbrent, qu'elle y coopère intérieurement et y participe activement ». — A la Pentecôte 1941, l'évêque de Trèves a publié des « Ordines sepeliendi adultos et parvulos, iussu et auctoritate mea concinnati, usque ad Ritualis novi approbationem per sacrorum rituum congregationem definitive faciendam, exclusis aliis hucusque usitatis, in dioecesi Trevirensi semper... adhibendi ». Le texte latin et le texte allemand y sont présentés successivement, l'un et l'autre avec la notation musicale. « Si ritus est adhibendus præsente populo, linguæ latinæ ignaro, pro circumstantium fidelium solatio ac pietate, utaris semper textu germanico; licet autem psalmos « De profundis » et « Miserere », « Responsoria », « Subvenite » ac « Antequam » atque Antiphonam « In paradisum » cantare latine. Dans l'appendice, il est dit : « Ce que Pie XI a demandé pour la célébration de la sainte messe devrait s'appliquer aussi aux autres rites : les fidèles ne devraient plus se comporter en spectateurs muets et en étrangers, mais prendre part eux-mêmes à voix haute aux prières et aux chants, et manifester par leur réponse au prêtre leur accord avec sa prière ».

Vienne a créé, dans ce que nous appellerions sa direction des œuvres (*Erzbischöfliche Seelsorge-Amt*), une section pour la liturgie qui a fourni au clergé, même au moyen de feuilles ronéotypées, une abondante et bonne documentation pour sa propre formation liturgique et pour celle des fidèles. Cette activité a été critiquée ici ou là par des esprits timorés, habitués à une piété plus subjectiviste et individualiste, et que surprenait déjà le renouveau théologique provoqué par une étude plus approfondie de l'Ecriture Sainte et par une exploration plus poussée de la tradition patristique ou médiévale d'Occident et d'Orient. A l'une de ces attaques qui paraissait obtenir un haut patronage, mais dont un point au moins devait trouver une réplique décisive dans l'encyclique *Mystici Corporis Christi* (29 Juin 1943) soucieuse, dès le début (2), d'apaiser certaines inquiétudes, S.E. le Cardinal Innitzer avait répondu, le 24 Février 1943, au nom des évêques autrichiens, en prenant la défense du professeur Hugo Rahner s j. d'Innsbruck et de plusieurs organisations : « Cet office pastoral (ou bureau pour le ministère pastoral; il s'agit de celui de Vienne qui avait été désigné dans l'attaque par le terme passionné « les activistes viennois »), comme ceux de nos diocèses veulent être actifs pour la formation d'un clergé pastoral vivant, accomplissant ses tâches avec sérieux, zèle et amour ». Ils ne font par là rien d'autre que ce que Sa Sainteté notre saint père Pie XII glorieusement régnant répète et exprime enfin dans son message radiodiffusé de Noël 1942 en ces mots bouleversants : « Bienheureuse tranquillité, qui n'a rien de commun avec un fixisme obstiné et dur, tenace et puérilement attaché à soi-même; rien de commun non plus avec une certaine répugnance, fille de l'ignorance et de l'égoïsme, à appliquer l'esprit aux problèmes que posent

(2) « Certains, frappés d'une crainte vaine, voient dans cette doctrine plus élevée un danger et s'en détournent avec effroi comme du fruit du paradis terrestre, beau certes, mais défendu. Il n'en est rien : les mystères révélés par Dieu ne peuvent être causes de mort pour les hommes et ils ne doivent pas non plus rester comme un trésor enfoui dans un champ; mais Dieu les a donnés pour servir au progrès spirituel de ceux qui les méditent avec piété ». (Edition de la Bonne Presse, p. 7).

l'évolution et la montée des générations nouvelles, avec leurs progrès et leurs besoins nouveaux »

Un grand nombre de publications ont paru qui s'appliquent à élucider la notion véritable de la liturgie, à exposer les principes qui doivent susciter et gouverner les réalisations de liturgie pastorale, à fournir des directives pratiques ou à présenter des textes immédiatement utilisables (3).

*
* *

La recherche d'une définition de la liturgie qui tienne compte, soit de tous le éléments que celle-ci comporte actuellement, soit de son histoire et de ses variations au cours des siècles, a été poursuivie de divers côtés par des historiens, des canonistes ou des théologiens (4). Cette définition n'est pas un problème scolaire, une question académique; elle est une tâche pressante du mouvement liturgique, une partie de son programme qui informe toutes les autres.

Les exhortations des derniers papes pour une participation active des laïcs à la liturgie (5) ont mis en lumière le pouvoir cultuel des baptisés et des confirmés qui suppose, loin de les supprimer, les prérogatives plus élevées du sacerdoce fonctionnel de l'évêque et des prêtres. Du même coup, elles obligeaient, ainsi que les résultats déjà acquis par la science historique, à approfondir l'analyse du fait liturgique. Je ne puis ici fournir une vue d'ensemble des investigations entreprises; mais il ne sera pas déplacé dans cette Revue de spiritualité de signaler du moins deux orientations.

---

(3) Sur les progrès notables de l'usage de la langue allemande dans les Rituels diocésains, voir un article de Löwenberg dans la Revue *Theologie und Glaube*, tome 34 (1942), p. 30 s.

(4) Jungmann J.-A., *Gewordene Liturgie*, Innsbruck 1941, p. 1-27. Keller H., s. j., *Liturgie und Kirchenrecht*, dans *Scholastik* 17 (1942), p. 342-381. Ellers H., *Was ist Liturgie?* dans *Theologie und Glaube* 34 (1942), p. 122-132.

(5) Cf. *La Vie Spirituelle*, 50 (1937), p. 317 s.

Les définitions courantes de la liturgie ne présentent que son aspect juridique (Cf. Code de droit canonique, canon 1256), sans relever — ce qui n'est pas la tâche du droit — que le culte accompli au nom de l'Eglise par les personnes qu'elle a mandatées et selon les formes qu'elle a réglées n'est pas autre chose que la vie sacramentelle du corps ecclésial. Dom O. Casel s'est tout spécialement appliqué à dénoncer l'insuffisance de ces conceptions et à manifester la réalité intérieure de la prière liturgique. Après l'encyclique *Mystici Corporis Christi* qui met en lumière la distinction et l'harmonie des éléments institutionnels et des réalités intérieures de l'Eglise, on a mieux souligné, de divers côtés, l'imperfection — et le danger — d'une vue purement juridique des sacrements qui considère exclusivement le signe extérieur, sans mention non seulement de la grâce, mais encore de toute leur signification intrinsèque; et plusieurs auteurs, venus d'écoles différentes, n'ont pas hésité à tirer profit des travaux de Dom Casel, malgré leur éventuelle imperfection sur quelque point de détail, et se sont efforcés d'inclure dans leur difinition de la liturgie, avec les éléments institutionnels, son caractère « mystique » d'instrument authentique, normal et principal pour l' « édification » du corps du Christ, c'est-à-dire pour la réalisation ébauchée — ou partiellement anticipée, mais déjà réelle — du mystère rédempteur dans les hommes ou, en d'autres termes, pour l'imparfaite, mais déjà effective conformation ontologique de ceux-là au mystère salvifique du Christ mort et ressuscité.

L'autre point de vue que je me contenterai de signaler ici était fourni par les invitations pressantes adressées par les pontifes romains depuis le début de ce siècle pour une participation active des fidèles à la liturgie aussi bien qu'à l'apostolat hiérarchique. Ces requêtes papales de date relativement récente, et auxquelles leur précision et leur insistance donnent incontestablement une apparence de nouveauté, n'ont pas pu, il faut bien s'y attendre, être l'objet d'une grande considération dans le Code de droit canonique, publié en 1918 et qui envisage le plus souvent la liturgie, sous le nom traditionnel d' « office divin » ou d' « office ecclé-

siastique », comme le service cultuel accompli immédiatement par le clergé (Cf. can. 145 et 2256). Elles ne sont pas sans conséquence dans l'analyse du fait liturgique à laquelle elles imposent inévitablement une précision supplémentaire si le culte accompli au nom de l'Eglise par les personnes qu'elle a mandatées et selon les formes qu'elle a réglées, réalise les conditions essentielles de la liturgie, et s'il se distingue ainsi clairement du culte privé qui n'a point l'avantage de se rattacher à un mandat de l'Eglise et d'être réglé par les déterminations rituelles de l'autorité ecclésiastique (6). Il faut reconnaître au surplus que la légitime participation active des fidèles est pour lui, non sans doute un trait constitutif, mais un élément de complément et de perfection qui met en plus vive lumière le caractère du prêtre, organe et représentant de l'Eglise en même temps qu'instrument du Christ souverain prêtre.

Avant de terminer ma brève revue des études « théoriques » de liturgie, je me crois tenu de signaler le progrès notable que permettent de réaliser dans l'intelligence de l'année liturgique, deux ouvrages du Père Joseph Kramp s. j. qui portent la date de 1936 et de 1937 mais qui ont été peut-être, comme tant d'autres livres religieux, antidatés pour pouvoir entrer dans le commerce (7).

Tous les livres qui traitent de l'année liturgique s'accordent aujourd'hui à dire, avec raison, que Pâques est le centre de celle-ci. Mais on n'a pas toujours tiré toutes les consé-

---

(6) Cf. Code de droit canonique, canon 1256. Au surplus, le code distingue deux formes d'accomplissement de la liturgie : l'une qui est éminemment publique (comme la messe solennelle, l'administration normale du baptême par le ministre ordinaire avec toutes les prières et cérémonies marquées dans le Rituel), l'autre qui est dite « privée » (comme la messe « privée » du prêtre ou le baptême conféré par un prêtre ou un laïc avec le strict minimum requis pour la validité : can. 737, par. 2; 742, 759 et 771). Cette forme « privée » du culte public demeure liturgique, puisqu'elle comporte les éléments essentiels de la liturgie qui la différencient foncièrement du culte privé.

(7) *Bete mit der Kirche*. Munster (Regensbergsche Buchandlung) 1936. *Introitus. Die Eingangspsalmen zu den Messen der Sonntage und Herrnfeste neu uebersetzt und erklaert*. Munster 1937.

quences de cette affirmation. Le temps qui suit la fête pascale se comprend aisément : la liturgie s'y rapporte d'une façon très claire à la vie que le baptême a conférée au chrétien, mais qui est encore « cachée avec le Christ en Dieu » (8) ; en d'autres termes, elle se réfère au royaume de Dieu qui se réalise historiquement dans chaque homme et dans le monde, mais qui attend encore sa pleine manifestation. Cette saison liturgique est un signe quasi sacramentel de notre existence chrétienne placée encore sous le signe de la promesse définitive.

La période qui précède Pâques, et surtout le cycle de Noël qui met au premier plan la carrière terrestre de Jésus offrent des difficultés, parce qu'ils ne paraissent pas susceptibles d'une pareille interprétation existentialiste. La difficulté grandit, si l'Avent est regardé justement comme l'attente du retour du Christ, car il s'accole alors, sans solution de continuité, au dernier dimanche de l'année; mais Noël présente alors un aspect encore plus étranger. Le Père Kramp note à bon droit que prier avec l'Eglise ne consiste pas, pour le fidèle, à se transporter dans une situation historique du passé, mais seulement à s'exprimer devant Dieu dans sa situation propre en priant avec l'Eglise. Et il est proposé donc d'adjoindre le cycle de Noël au cycle pascal comme la continuation de celui-ci, par conséquent comme la deuxième partie de l'année liturgique. Nous, les rachetés, nous ne demeurons pas, avec nos pensées et nos désirs, dans le passé; mais, suivant une parole décisive de l'apôtre : « Nos pensées sont au ciel d'où nous attendons aussi, comme sauveur, Jésus-Christ ». La vie cultuelle de l'Eglise n'est pas une célébration toute recroquevillée sur le passé et s'épuisant dans le souvenir; c'est une vie réelle qui s'épanouit et grandit vers la lumière, vers la gloire de l'autre vie ». Noël devient donc l'hommage au roi divin qui reviendra à la fin des temps (9).

---

(8) *Col.*, III, 4.

(9) Rappelons l'étude de J. PINSK sur « La venue du Seigneur dans la liturgie de Noël », dont la traduction française fut publiée, en décembre 1933 par *Les questions liturgiques et paroissiales*, t. 18, p. 259-272.

Kramp fait une observation décisive pour l'interprétation existentialiste de toute l'année liturgique, quand il affirme que « le début de l'année liturgique est au dimanche de la Septuagésime, qui commence le cycle pascal. Car, ce jour-là, on commence la lecture du livre de la Genèse, qui marque l'appel des hommes à la vie et au service de Dieu, et l'évangile de ce dimanche est emprunté à la péricope des ouvriers de la vigne, qui évoque l'appel des hommes au royaume de Dieu inauguré en ce monde et consommé dans le monde à venir ».

Ce point de vue nous permet d'avoir une intelligence réelle de l'année liturgique. Comme les sacrements, celle-ci a sans doute d'abord le caractère de commémoraison, et même de rappel intellectuel de la carrière historique du Rédempteur. Le fait que les différentes étapes de l'histoire du salut sont passées successivement en revue au cours de l'année liturgique, ne doit pas engager à admettre qu'il y a ici une tentative d'assurer spécialement l'intelligence de chacune de ces étapes. Il ne faut pas oublier en effet, que « quel que soit le caractère de chaque fête, celle-ci est toujours éclairée, dans la célébration de l'Eucharistie, à la lumière de l'événement central qui demeure le foyer de toute fête chrétienne sous un éclairage variable ».

Cela revient à dire que la vie du Christ se réalise en nous par la mort et la résurrection avec le Sauveur, d'une façon ontologique dans les saints mystères qui nous assurent cette union à la mort et à la résurrection du Christ, mais aussi d'une façon réelle par notre conduite morale (10).

Il ne s'agit donc pas de nous « transporter » au temps préparatoire à Pâques, dans la situation du catéchumène, mais seulement de saisir notre situation de chrétiens.

---

(10) Cf. II *Cor.*, IV, 7-12. « Ceux que vous refaites, Seigneur, par vos sacrements, relevez-les dans votre bonté, par vos secours, afin que nous nous assimilions la réalité de votre rédemption, soit par les mystères (liturgiques), soit par des mœurs (chrétiennes). *Hos, Domine, quos reficis sacramentis, attole benignus auxiliis, ut tuæ redemptionis effectum et mysteriis capiamus et moribus* » (Sacramentaire gélasien, I, 26 : éd. Wilson, p. 36).

Nous sommes baptisés et dès lors nous vivons sous le signe de la promesse de Dieu; mais nous ne sommes pas encore glorifiés entièrement et définitivement, nous portons notre trésor en des vases fragiles. Dieu a des droits sur nous, mais nous pouvons nous soustraire à sa royauté, être infidèle à nos obligations. « Si le Christ est en vous, le corps est mort par le fait du péché, mais l'esprit est vie de par la justice » (11). Si nous saisissons cette situation du chrétien, nous n'avons pas besoin de transpositions psychologiques pour comprendre le sens profond de l'année liturgique. Celle-ci, en toutes ses parties, met en lumière l'exigence radicale que comporte la vie chrétienne, incompatible avec tout compromis, et révèle comment celle-ci est engagée dans la trame de l'histoire.

* * *

Aux directives données au clergé en vue du travail de renouveau liturgique au sein des paroisses (12), je ne puis consacrer ici que quelques lignes. Cette entreprise, souligne-t-on généralement, ne peut pas être isolée des autres tâches pastorales et elle doit aboutir à un affermissement de la foi et de la piété, à un épanouissement de la fierté chrétienne et de la charité fraternelle; sinon elle a été mal conçue ou mal menée. Elle doit commencer par un effort du prêtre sur lui-même, car nul ne donne ce qu'il n'a pas. A l'étude personnelle qui peut être fécondée par le travail en équipe sacerdotale et le cercle d'études avec des fidèles, à la méditation des textes liturgiques qui présente, au surplus, l'avantage d'assurer l'unité à la piété sacerdotale, il faut joindre une célébration personnelle digne, exempte de toute lenteur exa-

(11) *Rom.*, VIII, 10.

(12) Outre les instructions générales données en 1940 par les évêques allemands et au début de 1943 par le cardinal Bertram, signalons deux recueils publiés par Karl Borgmann : *Volksliturgie und Seelsorge* (liturgie populaire et ministère pastoral. Livre de travail pour aider à établir et régler le culte liturgique dans la communauté paroissiale); *Parochia*, et divers cahiers publiés à Wurzbourg (Werkbund-Verlag), comme *Betendes Werk*, ou la brochure de Tilmann Kl., *Das Anliegen der volksliturgischen Arbeit*. Recklinghausen (Paulusverlag).

gérée comme de cette précipitation qui est devenue un si grand danger à notre époque où la vitesse s'est accrue en tant de domaines, et qui, estropient les syllabes, fait courir les gestes — et quels gestes ! — avant les paroles. La formation des fidèles commencera par le soin apporté à bannir de l'église toute légèreté, tout bavardage, tout désordre; une action « planifiée », pleine de tact, mais intransigeante s'impose spécialement auprès des servants de messe et des sacristains ou serviteurs de l'église. Le travail positif commencera par la prédication, et aucune innovation ne doit être réalisée sans avoir été au préalable expliquée à la communauté des fidèles et comprise par eux : c'est là un principe que les Oratoriens de Leipzig, entre autres, se sont imposé. Les premières explications à donner ne porteront pas sur diverses parties ou prières de la liturgie; mais elle mettront en lumière avant tout le fondement de toute liturgie, la valeur et la noblesse de la communauté paroissiale qui est une cellule de l'Eglise, l'incarnation, en un lieu donné, du corps mystique du Christ, une fraternité où doit se manifester la charité de l'universel Sauveur, une assemblée de louange et de prière qui donne à la création un cœur et une bouche pour répondre à Dieu et qui, en s'unissant à la prière du Christ souverain prêtre, étend de la lumière dans le monde enténébré. Une fois assurée cette introduction qui éveillera, avec une vive conscience de ce que chaque chrétien doit à l'Eglise et à sa communauté paroissiale, le souci de leur faire honneur et de progresser dans l'amour fraternel, la prédication abordera les grands thèmes du sacrifice du Christ, du mémorial eucharistique, du repas sacrificiel et de la parole de Dieu qui préparent l'explication des différentes parties de la messe. Tout cela amorcera le travail pratique qui visera surtout à préparer la messe paroissiale, même si l'on doit commencer avec les Complies ou les Vêpres la formation des fidèles au chant et à la prière digne (le Notre Père en trente ou trente-cinq secondes!). Nul ne doit craindre que ces efforts éducatifs soient jamais inutiles, si ce n'est au jour vers lequel se tourne chaque jour notre pensée : *Dies venit, dies tua in qua reflorent omnia.*

H. C.

Les Livres

CAHIERS de *Mireille Dupouey*, 1915-1919, Ed. du Cerf, 1945. 100 fr.

C'est un précieux document que viennent de publier les Editions du Cerf, dans la collection « Le Cœur et la Croix ». Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, que nous avons bien quelques reproches à faire aux éditeurs. Si, comme dit la préface, « le lecteur n'a besoin d'aucune explication pour suivre la montée de Mireille Dupouey sous l'Amour divin », il eût aimé tout au moins suivre cette montée telle qu'elle s'est produite au cours des années évoquées, ce qui ne nécessitait qu'un reclassement facile des fragments datés, présentés ici en deux séries qui se recoupent. (Ainsi, la visite de l'abbé P. qui sera racontée page 177, fait l'objet d'un commentaire à la page 57, les pages 127 à 132 devront être relues après les pages 249-254 qui les expliquent, etc..., ce constant va-et-vient d'une partie du volume à l'autre rompt la continuité du progrès intérieur qu'il révèle.)

Si « les lettres de Pierre Dupouey composent une introduction lumineuse » à ce recueil, elles n'éclairent en rien la personnalité de cette mystérieuse amie que Mireille appelle « la Sainte », et pour laquelle elle manifeste des sentiments de vénération que, non avertis, on risque de trouver excessifs. Si quelques remarquables, mais rares passages sur l'éducation du petit Michel ont été conservés, d'autres fragments le concernant ont, paraît-il, été retranchés par souci de discrétion : comme la préface n'en dit rien, il est possible que le lecteur pense : « voilà une femme qui est épouse avant tout, et très peu mère », alors que la mère fut admirable autant que l'épouse. Enfin, une ponctuation fantaisiste et quelques coquilles (p. 106, *pauvre* au lieu de *pure*, p. 131, *dons* au lieu de *clous*) déparent ce beau texte; et c'est dommage, car le style en est aussi élevé

que la pensée, et révèle parfois, dans de pénétrantes « impressions de printemps », par exemple, de vrais dons d'écrivain.

Mais avant tout, c'est l'histoire d'une âme. Ame exceptionnellement droite, pure, donnée à Dieu, que celle de cette jeune fille de vingt ans, à l'aube de son mariage qu'elle décrit en des pages ravissantes. Après quatre ans « de vie conjugale sans un nuage », c'est la mort de son mari sur l'Yser en 1915, mort qu'elle avait pressentie avec une étrange netteté. Alors elle avance, humainement seule, mais dans la pensée constante de l'époux qu'elle sait à présent intimement uni au Dieu qu'elle adore : et l'amour de Dieu, l'amour de Pierre ne font plus qu'un, la guidant, l'entraînant chaque jour vers plus d'humilité et de détachement, plus de joie, plus de paix. Sa vocation de contemplative s'affirme, et c'est à nouveau, comme elle le dit, « une vocation virginale ».

Dirons-nous que d'une telle expérience conjugale, tous les foyers chrétiens peuvent prendre conseil et secours? Il semble qu'elle soit bien au-dessus de la norme commune. Ces jeunes époux comblés de dons et de grâces, paraissant sortis de quelque légende dorée, étrangers à toute vulgarité autant qu'à tout péché, peut-on les donner comme modèles à ces ménages où le simple support mutuel est parfois méritoire? Mais si ceux-là ont suivi le chemin ensoleillé des âmes, tous les époux chrétiens n'ont-ils pas, dans l'obscure vallée des peines quotidiennes, à mener une voie parallèle, plantée des mêmes jalons — total don mutuel, acceptation de la Croix, union survivant à la mort — et tout le long de la route accompagnée par cette même grâce merveilleuse du sacrement, qui transfigure l'amour humain en y faisant apparaître le visage du Christ?

Si simple en même temps, si proche de nous, une Mireille Dupouey nous aidera à comprendre ces saintes figures du passé chrétien : une Elisabeth de Hongrie, par exemple, qui, après avoir comme elle, traversé le mariage ainsi qu'un foyer d'amour brûlant, dirige vers Dieu tout cet amour et meurt exténuée de charité. (« Je suis, écrit Mireille, à vingt-sept ans, comme usée de toutes parts, à cause de cette intensité de vie »). Parmi les âmes de son temps, il en est deux qu'évoque irrésistiblement sa spiritualité simple et forte, nourrie des grands mystiques, mais surtout de l'Ecriture, de la liturgie et de cette source vive qu'elle trouvait dans son propre cœur : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont elle suit la voie d'abandon et de sacrifice total

— il n'apparaît d'ailleurs pas ici qu'elle l'ait connue — et Sœur Elisabeth de la Trinité à qui elle emprunte une prière. Elle a ces deux phrases qui auraient pu servir de devise à l'une et à l'autre : « Que je vive au sein de l'amour », et « J'ai besoin, ardemment, que mon Dieu soit glorifié ». Par son humilité, qui n'est que le sentiment du néant de la créature devant Dieu, par son intelligence de l'amour divin, par son constant désir de louer le Seigneur, par son sens de la Joie, elle suit la voie royale du mysticisme chrétien; et toute âme de bonne volonté, quel que soit son état de vie, trouvera profit à l'y accompagner.

RENÉE MONJARDET.

THÈMES D'ÉTUDES pour les jeunes foyers, 1re série, Coll. « Le Cœur et la Croix », Ed. du Cerf, 1944, 140 p., 90 fr.

La jeune et attachante collection « Le Cœur et la Croix » s'est enrichie d'un petit volume substantiel. Sous le titre « Thèmes d'étude », qui précise heureusement l'intention des éditeurs, ce livre rassemble une quinzaine de courts articles parus antérieurement dans diverses publications, et les propose à la méditation des jeunes ménages. C'est le mariage qui forme en effet le sujet central de ces articles, dus à la plume de prêtres ou de laïcs, et qui nous sont offerts comme représentant le plus souvent le fruit des réflexions et d'expériences communes de groupes de ménages guidés par des prêtres. La nature du mariage, l'esprit du sacrement, la vocation personnelle des époux et leur accomplissement, les notions de paternité et de maternité, et quelques questions de spiritualité conjugale et familiale sont successivement abordés et forment comme autant de points de départ pour les travaux des foyers qui y puiseront. Dans un champ aussi vaste, la théologie et la spiritualité peuvent tracer chacune de nombreux sillons et le caractère des articles varie suivant ces deux plans. Les deux ou trois études théologiques ne prétendent aucunement à constituer une somme sur le mariage et elles ne se prêtent pas en conséquence à une discussion qui dépasserait le cadre de cette note. Cependant, l'ouvrage s'adressant spécialement à des jeunes foyers, nous croyons nécessaire de rappeler brièvement que l'enseignement traditionnel de l'Eglise sur les deux fins du mariage — respectivement la procréation, et l'épanouissement des époux — met nettement l'accent sur la première : or, celle-ci semble reléguée ici à l'arrière-plan, au bénéfice de la notion

d'union (au profit de la reconstitution de l'unité du couple homme-femme), dont la poursuite est présentée comme la loi essentielle de l'état de mariage. Si la fécondité est le résultat de l'union, elle ne lui est pas nécessairement ordonnée, et il nous semble que l'homme réalise essentiellement le plan divin dans le mariage par la paternité. La procréation — terme uniquement charnel en quelque sorte et applicable à tous les êtres vivants — est précisément complétée et magnifiée dans le mariage par le fait qu'elle y est inséparable de la paternité dans laquelle l'homme et le couple s'accomplissent pleinement. Deux des thèmes d'étude : « paternité divine, paternité humaine », et « l'amour maternel » en retracent d'ailleurs les profondes beautés. Mais cette réserve n'empêche, certes pas, de goûter les vues pénétrantes, exprimées avec une très grande clarté malgré l'aridité du sujet, sur l'unité métaphysique de l'homme et de la femme. Que de ménages cependant chrétiens ignorent tout de ces questions, pour qui ces pages seront une révélation et une aide puissante pour mieux comprendre et approfondir leur union. L'expérience concrète alliée à la hauteur d'âme que contiennent une série de méditations sur les époux et le foyer enrichiront beaucoup de foyers. Et la belle pratique liturgique du culte familial — si souvent désertée ou réduite à une prière commune médiocrement inspirée et encore plus mal faite — reprend toutes ses dimensions qui l'insèrent dans la liturgie vivante de l'Eglise tout entière, à la lecture des quelques pages lumineuses qui lui sont consacrées.

PAUL MONJARDET.

SI LA GESTAPO AVAIT SU ! UN PRÊTRE A L'OPÉRA DE MUNICH ET DANS LA HAUTE COUTURE, par *Jean Pélissier* (Bonne Presse), 1 vol. in-8° de 156 p.

La préface de cette brochure est de l'abbé Rodhain, aumônier général. Elle nous met au fait, avec précision, de l'aumônerie clandestine et introduit le récit que nous fait Jean Pélissier des aventures du Père Santu, assomptionniste, aumônier camouflé, à Munich.

Le « Petit Pierre », c'est son surnom, est d'abord machiniste à l'Opéra, puis employé chez un tailleur. Le Père se dépense sans compter à l'Action Catholique, à l'assistance de tous les malheureux français qui l'entourent, spécialement les malades.

Il a aussi une activité patriotique; c'est un grand « Résistant ». La Gestapo n'arrive pas à le prendre et son épopée se termine par une visite à ses amis et voisins, les déportés de Dachau.

Ces chrétiens furent des chrétiens 100 % et, avec ce prêtre, ils ont fait du beau travail. A leur contact on retrouve la saveur primitive du christianisme, loin de tout formalisme, de tout respect humains, de toute déformation mondaine. La charité est bien au centre de ces vies et c'est elle qui dirige, corrige et triomphe. Quelle bouffée d'air pur, et quelle joie pour ceux qui ont vécu ces heures, et sont rentrés dans le cadre de notre vie de France, d'en retrouver le récit poignant.

Ajoutons que cette brochure publie la liste, malheureusement encore incomplète, des prêtres déportés et des prêtres morts ou tués en France et en camp de concentration.

HORS DES BARBELÉS, par *Hadrien Bousquet*, Ed. Spes, 1 vol. in-8°, 141 p.

La brochure de M. l'abbé Bousquet nous révèle ce que fut l'aumônerie clandestine en Allemagne. Pour la plupart, nous avions ignoré le départ en Allemagne de prêtres camouflés, partant en ouvriers partager la vie d'exil de tous nos requis.

M. l'abbé Bousquet nous fait le récit de toute son activité à Berlin. Activité religieuse, digne de celle de l'église des Catacombes : les sacrements sont distribués clandestinement, dans la rue, à l'usine, dans les bois. La petite communauté berlinoise fait preuve d'une vitalité débordante, action proprement religieuse, action sociale, loisirs, etc....

Les difficultés et les circonstances exceptionnelles dans lesquelles se trouve toute cette chrétienté lui enseignent une manière directe de prier, de penser et de vivre sa religion. M. l'abbé Bousquet nous montre d'une manière très prenante et suggestive ce que fut ce travail magnifique de la grâce dans l'âme de ses jeunes (et dans la sienne).

M. l'abbé connaîtra ensuite, comme c'était prévu, la forteresse et le retour en France.

Livre passionnant donc, et instructif à tous égards; c'est un témoignage fait de récits concrets qui s'inscrit comme un chapitre de gloire dans l'histoire de l'Eglise.

MANNÈS DOYEN.

A travers les revues

L'Art Sacré.

En attendant que reparaisse la Revue L'ART SACRÉ, la revue française d'art religieux, organe du centre de pastorale liturgique, les Editions du Cerf viennent de faire paraître trois cahiers :

Le prêtre gardien d'un patrimoine sacré. Ce cachier essentiellement pratique, sera utile à tous les curés, auxquels il rappellera « quelques-uns des maux à reconnaître et à guérir » dans les paroisses, en même temps que les lois sur les monuments historiques, et les lois ecclésiastiques sur les objets d'art. A propos des transformations artistiques dans la paroisse, noter le principe fondamental : Les transformations qui s'imposent doivent être faites en dépendance d'un progrès liturgique paroissial.

Reconstruire les églises. I. — *L'esprit et les principes; l'Eglise dans la cité.*

Les auteurs de ce cahier et des suivants veulent constituer le dossier critique des architectes, des autres artistes et des ecclésiastiques qui vont reconstruire les églises.

Dans une magnifique étude, que *La Vie Spirituelle* se serait honorée de publier intégralement, le Père Roguet rappelle que l'église a une signification spirituelle.

La liturgie romaine de la Dédicace nous donne le sens de l'autel et de la pierre d'autel :

> Notez que la dédicace de l'église est donc ici avant tout la dédicace de l'autel. Car s'il peut y avoir des autels sans église, il n'y a pas d'église sans autel. Contrairement à ce qu'on pense ordinairement, l'église n'est pas un local que l'on meublerait avec des autels.

L'église, c'est essentiellement l'autel qui se dilate et s'épanouit pour contenir et symboliser en même temps les fidèles qui l'entourent et y participent. Cet autel, c'est le Christ, nous dit le Pontifical, car l'autel est, par définition, le lieu de rencontre entre l'humanité et la divinité, l'instrument de la propitiation, ce que le Christ est essentiellement, non seulement par son action, par son sacrifice rédempteur, mais déjà par son être d'homme-Dieu. Cet autel n'est d'ailleurs efficace, le sacrifice qu'on y offre n'a de valeur que parce que cet autel terrestre se rattache comme une image et une participation à l'autel céleste, au ciel lui-même. L'église consacrée est déjà le séjour, le lieu de repos des bienheureux, dont les restes humains reposent dans l'autel.

Ainsi,

L'église c'est le rassemblement, l'assemblée des saints, bâtie de pierres vivantes sur la pierre angulaire qui est le Christ. A cette pierre angulaire, que représente la pierre d'autel s'unissent directement les martyrs glorifiés qui sont dans la joie du ciel, mais dont les reliques, ici-bas, constituent un souvenir de leur sacrifice et un gage du nôtre et de notre gloire (comme l'eucharistie, dont au IX^e^ siècle on enfermait aussi trois parcelles avec trois grains d'encens dans le sépulcre de l'autel).

Ainsi, l'église de pierre n'est pas un monument utile, mais d'abord un édifice symbolique, significatif. Elle est à la fois l'habitation de Dieu et le corps du Christ. Elle a donc toutes sortes de significations étagées et corrélatives.

La liturgie gallicane de la consécration des églises nous donne le sens de l'église, maison de prières, et sacramental. Il faudrait citer ici les belles oraisons, les hymnes, les séquences, particulièrement la séquence dans le rite lyonnais. Pour savoir ce qu'est l'église il faut revenir à ces textes comme à la bible.

Le Père Roguet conclut :

L'église est un lieu redoutable et sacré parce que Dieu y habite spécialement. Indépendamment même de sa destination et de la présence eucharistique qui va y résider, elle est un lieu saint. Non seulement ses voûtes et ses pierres abritent la prière, elles sont elles-mêmes, de par la dédicace, comme une prière condensée et permanente. La pièce centrale en est la pierre d'autel, symbole vénérable du Christ, pierre angulaire et chef à qui se relient, en un tout organique et personnel, les

pierres vivantes qui constituent la Mère-Eglise. Si celle-ci est constituée d'âmes encore militantes et souffrantes, de sorte que l'église est la maison de la prière, l'asile de toutes les misères humaines, cependant les pierres les plus hautes de cet édifice qui ne cesse de monter, celles qui protègent et entraînent les autres et qui en sont les fondations (car cet édifice étrange a ses fondations en haut), ces pierres sublimes sont les âmes des martyrs et des saints. A cause d'elles la maison de Dieu, l'arche sainte est aussi le temple céleste, l'épouse triomphale, la fiancée mystique ornée et parée pour son époux.

Citons simplement le dernier cahier paru : *Peintures romanes françaises.*

Ces cahiers sont illustrés de photographie en héliogravure qui complètent l'enseignement du texte.

Centenaire de Newman.

De nombreuses Revues européennes célèbrent le centenaire de la conversion de Newman.

Telle, la revue espagnole Ecclesia, de Madrid, qui publie un article sur Newman et les anglicans.

Arrêtons-nous spécialement sur le périodique belge : La Revue Nouvelle, de Bruxelles. Les numéros de juin, juillet et août publient une étude de M. l'Abbé F. Hermans sur le drame de la conversion de Newman. Ce drame commence en 1833 :

> Le tutor d'Oxford regarde l'église anglicane, il ne peut pas ne pas voir qu'elle s'est protestantisée, mais elle garde des énergies de sainteté qui pourraient paralyser et expulser le virus du protestantisme; s'il se tourne vers l'église de Rome, il la voit plus sainte (et ce n'est pas peu de chose pour Newman), mieux organisée, assurément bâtie sur la solidité nécessaire des apôtres et des Pères, mais corrompue aussi, et l'Oxfordman entend par cet adjectif violent des changements doctrinaux et des superstitions cultuelles dont il imagine et prétend que l'Eglise du continent est blessée. Ainsi, il n'est content ni de l'une ni de l'autre des Eglises. Mais l'Eglise anglicane est sa mère, il veut la guérir. L'Eglise romaine, il la déteste et jette contre elle ses imprécations.

Pris entre ces deux positions, Newman cherche une via media.

Arrivera-t-il à déprotestaniser l'Eglise anglicane? C'est ce qu'il espère lorsqu'il lance ses fameux tracts.

Son idée profonde et qu'il promène comme une lampe dans tous les coins est de faire accepter la Tradition par l'anglicanisme. La Tradition en effet lui suffit alors, et peu lui importe une singulière infaillibilité de l'Eglise. Dans l'Eglise il faut s'attacher à ce qui a été cru partout, toujours et par tous.

Mais les tracts ne donnent pas le résultat escompté. L'évêque de Londres, le Docteur Blomfiels, parmi d'autres, va jusqu'à prétendre que les tractariens ont « altéré la simplicité de l'Evangile et le caractère scripturaire de l'Eglise anglaise ».

La voix de Dieu, malgré ses échecs, ne cesse de parler fort en l'âme de Newman. Où le mènera-t-elle ? Bientôt, un article du Cardinal Wiseman lui tombe entre les mains; et c'est pour y découvrir le fameux principe de saint Augustin : « Securus judicat orbis terrarum » : le jugement de l'univers catholique tout entier ne saurait se tromper!

> Ah! Newman, tu voulais asseoir la solidité de l'Eglise anglicane sur son apostolicité; tu disais que l'Eglise romaine, par sa catholicité - autre note -, n'était, comme celle d'Angleterre, qu'une branche de l'Eglise primitive; mais voici que cette apostolicité même, c'est-à-dire le témoignage de l'Antiquité, par la voix du plus grand des Pères, saint Augustin, te contraint d'exiger la catholicité comme une marque requise de l'Eglise véritable. Et comme c'est Rome qui seule... Non, ne continue pas!

Sa position devient intenable. En Août 1843, il résigne sa cure.

> Réalisons-nous bien, nous, catholiques continentaux, le déchirement de ces heures affreuses? Newman, à son ordination, s'est voué tout entier à celui qui l'avait choisi mais aussi à l'Eglise qui l'a consacré. Il a toujours voulu être un prêtre fervent. Sa prière a connu le haut dualisme mystique : *myself and my Creator*. Il a sacrifié sa vie au redressement de son Eglise. Et voilà que lui-même, de son plein gré, va se priver à jamais, semble-t-il, du bonheur de revêtir les ornements sacerdotaux. Un prêtre catholique sent la pensée qui chancelle à imaginer une telle étreignante perspective :

celle de ne plus dire la messe. Newman, exactement, est écrasé par cette vision de la rupture. Tous les lettrés d'Angleterre, connaissent le dernier sermon anglican du curé de saint Mary's. Ce sermon égale et peut-être passe la divine beauté religieuse de la conférence de Lacordaire sur Jésus Christ, roi des cœurs, ce long cri pathétique. Dans la petite église fleurie de Littlemore, devant ses auditeurs, spectateurs et compagnons de ses débats de conscience, Newman va prononcer ses adieux. Un silence mortuaire plane sur les nefs. Le curé, pour la dernière fois, monte en chaire. Sa diction, toujours claire, est basse, hésitante, coupée de longues pauses comme chez quelqu'un dont le cœur est oppressé. Il raconte les séparations des amis décrites par la Bible, et chacune d'entre elles frappe par des allusions sensibles. Quand il a achevé ses récits, s'élève à l'adresse de l'Eglise anglicane une plainte émouvante : « O, ma mère, comment se fait-il que tant de belles choses te furent prodiguées et que tu n'aies pas su les retenir, comment se fait-il que tu aies mis au monde des enfants que tu n'oses reconnaître?... ». La péroraison s'allonge en une déchirante harmonie; l'on entend battre les cœurs dans cette minuscule église villageoise... Mais Newman se hâte soudain. Il interpelle doucement les auditeurs ses amis : *And, o my brethren, o kind and affectionate hearts, o loving friends,* il leur rappelle ce qu'il leur a donné par la parole et par la plume, les éclaircissements de l'intelligence, les encouragements du cœur, l'élan vers une vie plus haute et un monde plus éclatant; il leur demande si jamais ils eurent pour lui de la sympathie, puis : « souvenez-vous de celui-là dans l'avenir, encore que vous n'entendiez plus sa voix, et priez pour qu'en toutes choses il connaisse la volonté de Dieu et qu'en tout temps il soit prêt à l'accomplir ».

Encore deux ans d'attente et d'agonie jusqu'au jour du 8 Octobre 1845 où Newman s'agenouille sous la juridiction d'un prêtre catholique : « Je me confesse à Dieu tout puissant... ».

Retour à la tradition missionnaire.

Au mois d'Août dernier, Mgr Yupin, vicaire apostolique de Nankin, passa à Paris. On sait qu'il demanda à la France des ingénieurs et savants chrétiens, médecins, architectes etc., pour reconstruire la Chine tout en apportant le témoignage indiscutable de leur foi chrétienne. Mais il faut surtout des

« missionnaires ». Et il faudrait que ces missionnaires revinssent aux méthodes des premiers fondateurs de la mission de Chine, en particulier de celle de Nankin dont Mgr Yupin a hérité. Tel est le sens de l'appel lancé par lui dans LES ETUDES (Sept. 1945). Cette méthode consiste à apprécier et respecter la culture chinoise, et à satisfaire les besoins intellectuels.

> Les missionnaires qui viennent en Chine doivent tenir compte de ce que la Chine n'est pas une table rase, mais une nation civilisée depuis longtemps; ils doivent découvrir les voies royales de la culture chinoise. Avant tout ils ne doivent pas ignorer que dans la société chinoise les lettrés constituent la classe la plus estimée et la plus influente.

Il faut en finir avec la légende des missionnaires défricheurs de brousse et aventuriers.

Signalons en passant la belle revue illustrée d'information : MISSIONNAIRES, *de la compagnie de Jésus*. Le numéro de Juillet-Août est consacré aux missions des Iles du Pacifique qui, depuis plus d'un siècle, ont donné tant de martyrs et tant de gloire aux Pères maristes. Le numéro de Septembre-Octobre à la mission de Shembaganur dans les Indes.

Les laïcs dans l'Eglise.

MASSES OUVRIÈRES consacre une partie notable de son numéro de Juillet à la place des laïcs dans l'Eglise.

M. le Chanoine Bardy fait l'histoire de leur activité aux premiers siècles.

Les apôtres en effet n'ont pas été les seuls à annoncer la Bonne Nouvelle. Nous savons par les Actes (XI, 19-20) le rôle joué par quelques exilés laïcs après la mort d'Etienne. Saint Paul nous apprend également qu'il n'a jamais vu les Colossiens, pas plus que les Laodiciens (Col. II. 1). C'est un de leurs compatriotes Epaphras qui leur a enseigné le Christ (Cf. Col. I, 7; IV, 12; Philém. II, 3).

L'Evangile s'est ainsi répandu de proche en proche

> depuis Jérusalem et l'Orient, et il a été annoncé au hasard des circonstances par des marins, par des commerçants, par des esclaves, par des soldats. On voyageait beaucoup dans l'antiquité. Avant même d'être allé à

Rome, saint Paul connaissait plusieurs membres de l'Église romaine à qui il envoyait ses salutations; il les avait rencontrés en Orient...

Mêmes phénomènes au second siècle. A Rome, à Lyon (Pothin, Irénée, Attala, etc...) à Carthage, à Marseille, etc... Il y a des Orientaux. Tous ces voyageurs se font les colporteurs de l'Evangile.

Dans les ports et dans les marchés, les commerçants syriens ont fait part aux négociants indigènes avec qui ils se trouvaient en rapport, de la vitalité de la communauté antiochienne, des miracles et des prodiges qui avaient accompagné la prédication de Paul et de ses auxiliaires. Et dans les maisons des riches, des esclaves phrygiens, égyptiens, lydiens, macédoniens, ont fait des récits analogues à leurs frères de misères, sinon à leurs maîtres. Les pédagogues grecs ont rapporté aux enfants qu'ils instruisaient les enseignements chrétiens sur le salut et la résurrection qu'ils avaient appris dans leur pays d'origine. Tels ont été un peu partout les premiers missionnaires.

La conversion du monde s'est faite ainsi sans grands discours, sans sermons d'apparat, par une propagande de tous les instants, inlassablement renouvelée dans le milieu de vie des prédicateurs d'occasion.

La fraternité chrétienne, la charité à l'égard des pauvres, des orphelins, des veuves, des prisonniers, des malades, des affamés... était une prédication souvent plus persuasive que les discours les plus étudiés.

Le Père Chenu complète cette intéressante étude d'histoire par un commentaire théologique et historique de l'article du Code : « *Laïci prædicare non debent*, les laïcs ne doivent pas prêcher ».

De la magnifique leçon d'histoire qu'il donne nous pouvons retenir plusieurs choses : « l'imitation des apôtres », ne confère pas le droit d'exercer le ministère pastoral et la prédication. Celle-ci, au sens propre du mot est le privilège des clercs, membres de la hiérarchie, maître et règle de foi, parce qu'elle est, dans ses pontifes, dépositaire de la parole de Dieu.

Les laïcs cependant participent à cet apostolat, non seulement en instruments d'exécution, mais par des inspirations et dans des initiatives dont la hiérarchie vient promptement garantir qu'elles sont l'œuvre de l'Esprit. Ce n'est pas une

suppléance accidentelle, un succédané de l'apostolat des clercs, mais une « participation » sur leur champ propre, là où les laïcs ont besogne originale et autonomie d'action, là où ils ont grâce d'exhortation, de correction, d'animation, d'invention.

Max Jacob.

La revue DELTA, éditée à Angers, publie dans son premier numéro trois méditations de Max Jacob. Méditations d'une rare beauté et qui font honneur à la revue.

Dans la troisième méditation « Mon fardeau est doux et léger » glanons ce paragraphe :

> Tu me diras, certes : « Je ne suis pas responsable du péché d'Adam commis il y a 6.000 ans, dit-on ». — Pardon! Tu en es si bien responsable que tu agirais absolument comme lui dans un cas semblable. — Que dis-tu? — Tu agis tous les jours comme Adam! — J'agis comme Adam parce que je porte sa nature. — Soit! Adam n'était pas averti, et toi tu l'es! Si tu n'es pas averti c'est de ta faute car alors ton péché est de ne pas t'informer de tes devoirs mieux que tu ne le fais. Les brochures ne manquent pas. Les Evangiles sont répandus à foison : qui les lit? La Bible est le premier livre qui ait été imprimé en 1436 (je crois) et elle a été sans cesse réimprimée. Quel homme intelligent ne voudrait pas connaître ses devoirs? — Je ne suis pas intelligent. — Tu le dis, mais Dieu sait ce qu'il y a d'intelligence en toi et te jugeras à ta mesure exacte. En tous cas, averti ou non, un homme de sens commun a le sens du bien et du mal et le plus grand criminel du monde a tellement la conscience du crime qu'il invente des justifications: l'un a agi par justice sociale, l'autre par une légitime vengeance, l'autre par autodéfense, etc... rendant, par leur mensonge, un hommage à la morale immanente. L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, a dit quelqu'un. Par le mensonge donc tu t'avoues responsable du péché d'Adam; car connaissant le bien qui te dicte des justifications, ta volonté n'a pas tenu de son côté.

La Tradition.

Dans CARREFOURS DE CULTURE HUMANISTE, M. l'abbé Delaruelle essaie d'appliquer au chrétien les différentes attitudes de « l'homme devant l'histoire ».

Deux attitudes en effet partagent les historiens.

Il y a ceux pour qui l'histoire du monde est une évolution rectiligne en un constant progrès. Le présent s'explique par le passé, et peut faire entrevoir l'avenir. L'histoire n'est plus une création, c'est une résultante.

C'est contre une telle conception que s'est élevé Péguy, avec sa fameuse distinction entre l'histoire vécue et l'histoire sue. Pour lui, et pour ceux qu'il représente, l'histoire c'est l'événement, l'imprévisible. Mais alors la reconstitution devient difficile car les influences exercées se diluent jusqu'à s'évanouir; l'histoire devient discontinuité, domaine du hasard, par opposition au monde physique des lois intangibles.

S'il y a du vrai dans ces deux attitudes, l'historien sera pris entre deux exigences contradictoires dont il ne fera le lien que par l'amitié. L'amitié qui me familiarise avec le personnage disparu et me fera l'entendre à demi-mot.

L'enjeu de ce débat est grave pour le chrétien. Car ces deux attitudes opposées ont abouti à deux hérésies. Sans compter la troisième, celle des « théologiens philosophes » qui ne connaissent l'homme que « sub specie æternitatis », et nous présentent

> un Christ dont on méconnaît qu'il fut un homme historique, enraciné dans un terroir géographique, dans une civilisation contingente, engagé *hic et nunc* dans des complexes historiques... Au lieu de partir des faits rapportés par l'Evangile on part des définitions absolues de la nature divine et de la nature humaine pour démontrer la vie intérieure de l'homme-Dieu. Le Christ est évincé de l'histoire.

En réaction contre de telles exagérations, le XIX^e^ siècle voulut retrouver un Jésus qui fut de son temps et de son milieu. C'est alors que des historiens du premier type, sans discernement théologique, aboutissent au modernisme : Le Christ emprisonné dans l'histoire.

Mais en même temps d'autres penseurs rappellent que l'histoire est le domaine de l'événement, de l'imprévisible. La venue du Christ est une irruption, un coup de théâtre. Il y a avant et après, succession et non causalité. Mais avec l'événement, aucun contact; le Christ est isolé dans l'histoire.

C'est la notion de tradition qui va permettre de rassembler

ces revendications légitimes. Le Christ a été préparé et, en même temps, sa venue est un fait nouveau, imprévu : l'irruption de Dieu dans le monde.

> Les générations chrétiennes successives se passent ce que les apôtres ont gardé du Christ : leurs souvenirs fixés par l'écriture, c'est-à-dire l'Evangile, son autorité, exercée dans la pleine conscience d'une infaillible dépendance; sa pensée restée vivante, non devenue article de musée, et capable d'être indéfiniment commentée et appliquée en toutes les conjonctures de l'histoire; sa présence même, réalisée mystiquement par la liturgie. Car le Christ est quelqu'un du passé sans doute, au même titre qu'un Socrate ou qu'un César, mais quelqu'un aussi du présent : *Christ ressuscité ne meurt plus*. Et depuis dix-neuf siècles des témoins de Jésus revivent les mystères de son existence et de sa mort, sont parmi nous autant de Christs vivants, nous permettent ainsi, malgré l'écart des temps, de retrouver à chaque heure, son contact immédiat. Le Christ historique - celui des textes, celui des dates, celui d'Hérode et de Ponce-Pilate - n'est plus là, c'est évident; mais il s'est comme prolongé, comme dilaté, comme rendu perpétuellement présent en son Eglise, Christ mystique.

« Attende lectioni. »

Historiquement et liturgiquement ce sont les « lectures » qui tiennent au début de la messe la place principale, remarque le Père Sage, dans PRÊTRE ET APOTRE (15 Août 1945). Elles étaient autrefois magnifiquement solennisées. Elles doivent être toujours la grande préoccupation du prêtre :

> Les lectures éveillent, affermissent, épanouissent la foi. La foi est la première disposition de ceux qui participent au sacrifice : « quorum fides cognita est », dit la prière du Canon, et elle ajoute : « fides orat »; saint Augustin pouvait le redire à ses fidèles, il ne commençait pas l'action sainte par la prière, mais ses admirables commentaires sur les leçons que le peuple venait d'entendre s'achevaient dans la prière collective (« Conversi ad Dominum... ») dont la ferveur s'était retrempée aux sources de la foi. Seuls les fidèles, jadis, étaient autorisés à prendre part à l'oblation. On renvoyait les catéchumènes dont la formation chrétienne n'avait pas été couronnée par le baptême. Le sacrifice

de la messe demande une foi vive, lumineuse, achevée et sans cesse renouvelée au contact des Ecritures. « Attende lectioni!... ».

On parle de la difficile intelligence des épîtres de saint Paul, au prêtre de rompre cette difficulté. Les Evangiles sont d'une eau simple, mais si profonde, si abondante qu'ils répondent à toutes nos soifs; au prêtre de tendre de cette eau : *aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.* La science des Ecritures est toujours requise du prêtre.

Outrances de la théologie mariale.

M. Baudiment relève dans L'Année théologique I et II 1945, quelques outrances de la théologie mariale contemporaine.

Voici quelques expressions qui sont, à juste titre nous semble-t-il, dénoncées :

1. « La grâce de la sainte Vierge dépasse la grâce de tous les saints et de tous les anges pris ensemble. »

Cela ne signifie rien en effet que cette somme de grâces des saints et des anges.

Un exemple : on peut dire qu'Aristote fut plus intelligent que tel ou tel. On ne peut pas dire qu'il fut plus intelligent que tel et tel « pris ensemble ». On n'additionne pas les intelligences. Pas davantage les saintetés et les grâces.

2. « La grâce sanctifiante, en Marie, dès l'Immaculée Conception ou du moins à la fin de sa vie, égala la grâce sanctifiante en Notre Seigneur; elle n'en différait que par une relation d'origine : Jésus se l'était donnée à lui-même, Marie la recevait de son Fils. »

L'auteur n'a pas de peine à réfuter cette opinion, par l'argument de toute la tradition et par la théologie de l'union hypostatique. Aussi qualifie-t-il cette proposition de « proche de l'hérésie ».

3. « La très sainte Vierge Marie eut, dès cette vie la vision béatifique. »

Autre proposition qu'on ne saurait appuyer ni sur l'Ecriture ni sur la Tradition; pourquoi attribuer à Marie tous les privilèges si quelques-uns ne sont pas conformes à son état et à son rôle?

4. « Saint Joseph a été immaculé dans sa conception. »

C'est oublier le « privilège » de Marie, solennellement déclaré dans la bulle de définition de son Immaculée Conception.

L'affection toute filiale que nous portons à la sainte Vierge et notre dévotion à saint Joseph ne gagneront rien à ces outrances. Elles ont tout à gagner au contraire de la vérité.

Plaidoyer pour la vie pauvre.

Sous le titre « pourrir vos enfants » le Père Doncœur fait dans les CAHIERS DU CERCLE SAINTE JEHANNE (Octobre 1945) de violents reproches aux parents chrétiens, ou du moins à certains d'entre-eux.

> Vous pourrissez vos enfants par l'argent...
>
> Tout petits, il y a une recherche dans le vêtement qui est probablement la première nourriture de leur orgueil et de leur prétention. Cette coquetterie les remplit de complaisance en eux-mêmes, de mépris des enfants plus simples et commence de leur donner des goûts supérieurs à vos moyens. Il est stupéfiant de constater comment un enfant de 3 ou 4 ans sait déjà discerner un costume ou un manteau de coupe recherchée, à la belle mode. Vous pouvez être sûrs qu'un enfant qui porte avec joie, sans même y faire attention, des costumes simples ou hérités de ses aînés, ou retaillés, est d'une belle santé d'âme dont vous verrez bientôt les fruits. Défiez-vous du petit milord ou de la petite princesse...
>
> Nous avons jadis, dans le scoutisme, et particulièrement au Cercle Sainte Jehanne, beaucoup parlé de pauvreté et de vie dure. Croyez qu'il ne suffit pas d'en avoir fait la règle de sa vie de jeune homme ou de jeune marié. Il faut avoir le courage et l'intelligence d'en faire la règle de vie de ses enfants.

Parrains et marraines.

L'Apostolat de la prière a consacré les prières du mois d'Octobre à l'intention des parrains et marraines de baptême. Pourquoi cette intention? N'y a-t-il rien de plus excellent à demander?

Le Père Doncœur, toujours dans les « Cahiers » montre l'urgence de cette intention de prières :

> Le parrain ou la marraine sont les témoins d'une discipline sévère, alors que l'Eglise savait que recevoir le baptême était s'offrir ou au martyre ou à l'apostasie. Elle réclamait de sérieuses garanties sur les dispositions présentes du candidat, ou sur les moyens employés pour assurer la persévérance. Elle refusait de recevoir en son sein celui, enfant ou adulte, qui n'apportait pas ces garanties ou ne formulerait pas par écrit cet engagement.
>
> Est-ce ainsi que l'on conçoit aujourd'hui la mission des parrains ou marraines? Il faut, hélas, dire que - sauf dans les milieux très chrétiens - on est très loin de ces exigences.

Il faut réagir. Pour cela, il faut d'abord que les parents sachent « choisir » et non pas par simple considération des susceptibilités (grand-parents. etc...).

Il faut ensuite que les parrains connaissent leurs engagements. C'est la foi des chrétiens qui est en jeu.

> Oui ou non, s'engagent-ils, si les parents sont défaillants, à maintenir cet enfant dans la voie du Christ dans la fidélité à l'Eglise et à leur serment? Tout est là.
>
> On a, au grand étonnement de beaucoup réagi récemment contre la façon dont on admettait au mariage, sur la simple présentation d'un ou deux papiers de chrétienté. On exige désormais une véritable enquête, qui. à l'expérience, se révèle comme extrêmement féconde. Un premier vicaire d'une grande paroisse de Paris me disait que c'était devenu pour lui son plus beau ministère que de recevoir en de longues conversations, les fiancés en instance de mariage.
>
> Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans le cas, encore plus grave, du baptême, puisqu'il y va d'un engagement premier, fondamental et irrévocable? Pourquoi le prêtre ne consacrerait-il pas une longue conversation avec les parents et les parrains ou marraines, à mettre au clair l'acte si grave qu'ils vont poser ?

A.-M. H.

24887. — Paris. Imp. Lahure. — 31.1064
— Le gérant de cette publication: —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Quatrième trimestre 1945. - N° d'ordre : 10.660.